

Loupetitou

Les Aventures du chevalier de Torgluff

Roman



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • l'An zéro de Jésus-Christ*
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesca, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com*
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate

PIERRE CHARMOZ,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*
Vacances à l'Auberge rose

GASPARD DE LA NOCHE,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*
Florence, l'amusée des offices • Mathilde
Un cas d'adoption

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

LES AVENTURES DU CHEVALIER DE TORGLUFF



Loupetitou

Les Aventures
du chevalier
de Torgluff

Sous la Cape

Table des matières

Chapitre premier	9
Chapitre deuxième	37
Chapitre troisième	57
Chapitre quatrième	75
Chapitre cinquième	81
Chapitre sixième	99
Chapitre septième	119
Chapitre huitième	137
Chapitre neuvième	151
Chapitre dixième	167
Chapitre onzième	173
Chapitre douzième	193
Épilogue	201

Chapitre premier

L'océan est proche. Un parfum de sel flotte dans l'air. Les fougères sèches sont de rouille, seule l'herbe tendre perce sous le givre, les feuilles des chênes ne pointeront pas avant longtemps. Un vent aigre pousse des nuages mauves dans un ciel brouillé. L'hiver breton n'est pas terminé.

Hennissements, roulement d'une voiture, galop sur la terre dure – trois cavaliers qui tournent et cherchent leur proie –, cris, menaces :

- Ne crains rien, la gamine ! Viens çà !
- Traînée !
- Qu'on te veut pas de mal !
- Morue !
- On va la dénicher ! Qu'elle rendra gorge !

Dès l'apparition des brigands, le jeune homme s'est réfugié, d'un bond, au fond d'un fossé caché par des ronciers. Il retient son souffle, la main sur son coutelas. Il porte une chemise fine sous un pourpoint, des bottes solides, et un pantalon, comme les gens du commun. Un manteau est roulé sur son épaule.

Le bruit de voiture s'éloigne :

- Au moins qu'on a la malle !
- Ouvrons cela, compagnons !
- De la dentelle, cela ne vaut pas un pet de rat !
- Où est l'or, de par le diable ?
- Salope ! Qu'on t'attrape !

Un corps recroquevillé se laisse rouler le long de la pente, heurte le jeune homme; on se redresse, on le dévisage sans aménité, comme si lui aussi se tenait en embuscade. C'est une jeune fille brune en élégant habit de voyage, manteau sur une longue robe, toque. Elle va pour parler, le jeune homme lui pose un doigt sur les lèvres. L'épais fourré ne laisse rien deviner de leur présence. Leur haleine dessine un panache de vapeur. De nouveau des cris :

– Sors de ton trou, la pisseuse! Il ne t'arrivera rien! Sors donc!

Une autre voix :

– Dépiautons plutôt cette malle. Écoutez: le fond sonne creux.

Le battement des deux cœurs s'accélère. Les mains du jeune homme se font chaudes sur les épaules. Souffle sur la nuque. Ils se blottissent de plus belle dans le fourré.

– Baissez-vous!

– Par chance, ils n'ont pas de chiens! Nous serions perdus, murmure-t-elle d'une mélodieuse voix grave.

– Chut. Ne dites rien.

De nouveau un bref galop, des exclamations, un cavalier qui tourne bride, s'éloigne et revient :

– On va la débusquer, cette brenneuse!

– Morbleu, faut-il que je te vienne chercher?

Un des cavaliers, qu'ils observent à travers la broussaille, est un individu balafre, sombre d'œil et de poil, vêtu d'une casaque de cuir noir déchirée qu'un lacet tient attachée. Une physionomie à occire un homme pour un liard. Deux silhouettes derrière lui.

– Attention! les voici de nouveau. Ne se lasseront-ils donc jamais? chuchote le jeune homme. Agenouillez-vous, je vous en conjure.

La main sur la poignée de leur épée, prêts à s'entr'égorger, les malandrins se querellent maintenant :

– Toi, descends dans ce fossé!

– Pour que tu me voles mon cheval? Vas-y toi-même!

– Tu n'oses même pas affronter une donzelle! Tu n'es bon qu'à détrousser des cadavres!

– Je te rentrerai ces paroles dans la gueule, bâtard!

– Taisez-vous! J'entends qu'on vient. Abandonnons l'affaire, compagnons.

– Jamais. Puisque la malle ne contient pas un sol, la péronnelle doit avoir une bourse cachée sur elle. Assurons-nous d'elle, et puis...

– On vient, te dis-je.

– Décampons.

Les galops cette fois s'éloignent pour de bon. Un chariot passe, mené par des paysans armés de bâtons cloutés, qui arrêtent leurs chevaux et s'exclament :

– Du beau linge! Cela est bon à prendre! Voilà qui vaut au moins...

– N'en faites rien! Quelque vilaine affaire, sans doute, ou un piège. Poursuivons.

Le chariot s'éloigne. La jeune fille, au fond de son fossé :

– Vous avez sauvé une malheureuse orpheline! Comment vous remercier, monsieur, monsieur?...

Le jeune homme salue :

– Chevalier Hoël de Torgluff. Serviteur, madame.

Elle, esquissant une révérence :

– Edmée Le Villain d'Yvrac. Votre servante, monsieur. Mais le souffle me manque! Que d'émotions!

Trébuchant, elle tombe alors dans ses bras, le souffle brûlant, dans le fourré propice; il l'embrasse avec timidité d'abord, puis, le baiser rendu, avec fougue, il la renverse, elle

se cambre, il est roide et va pour la trousse. Elle le repousse avec un coup d'œil en coin :

– Fi! Monsieur! Est-ce ainsi qu'on en use avec les dames?...

Il respire à fond, emplit ses poumons d'air humide. L'orpheline feint de se dégager de l'étreinte de son sauveur. Lui tombe à genoux, lui caresse le pied, le mollet, il remonte la cuisse, elle proteste pour la forme, il poursuit et quelle n'est pas sa surprise de découvrir, au lieu d'un nid accueillant, un coq érigé. L'orpheline est un orphelin! Qui s'avère dessalé quand le chevalier l'empoigne :

– Holà, mon gentilhomme, vous voici bien pressant!

– Pour vous servir, morbleu! Palpez-moi ce gourdin!

– Palsambleu! Je succombe! À vous l'honneur!

– Aah!

– Vous ne perdez rien pour attendre!

S'écorchant aux branches, déchirant aux ronces leurs vêtements, ils tombent dans l'herbe gelée et l'hommage est prestement rendu.

Elle, un quart d'heure plus tard :

– Outre la reconnaissance que je vous dois, j'ai su, dès le premier regard que nous avons échangé, que c'était pour cela que vous brûliez.

Hoël, confus, ne répond rien. Edmée reprend :

– Vos yeux si étranges m'ont envoûtée, le savez-vous? Et votre tournure. («Tès yeux vairons, un brun, un vert, qui portent malheur. Et ton petit cul.»)

Ils remontent du fossé. La route est déserte, la malle gît éventrée, des habits de femme et d'homme sont éparpillés sur le sol.

– Peste! Ma chaise de louage ne risque pas de reparaître...

Et, au point où j'en suis, ma qualité de pure orpheline ne me servira plus...

– Vous êtes pourtant incomparable ainsi!

– Je ne saurais douter en rien des preuves de votre admiration pour mes infortunes... Mais mieux vaut reprendre pour l'instant des habits d'homme.

Moue de Hoël.

– Vous vous interrogez, mon sauveur, sur les raisons de ma présence par les chemins.

– De quel droit le ferais-je?

– Sachez que je suis de bonne famille, ruinée, et que j'ai fui mon foyer par crainte de la prison pour dettes. («Gobera-t-il cela?»)»

– Quels butors que ces recors! («Tu m'as tout l'air d'un coureur de routes, vivant d'expédients et peut-être pis. Ta physionomie ouverte inspire la confiance, tes appas te permettent de gagner ta vie en toutes circonstances. Tu es une gredine. Et tu me plais.»)

– Mais vous, chevalier?

– Sans nulle originalité, je m'éloigne à jamais du séminaire, comme beaucoup de cadets de Bretagne que l'on veut tonsurer.

– Ah! Foutre! Du diable! fait Edmée, oubliant ses prétendues bonnes manières. («Nobliau sans le sou. Ni beau ni laid, sans prestance mais l'air endurant, le regard vif. Ses yeux vairons ont dû, vu les superstitions, lui valoir bien des avanies. Et par ailleurs son nerf génésique est sans pareil...») Mais, pardonnez mon indiscretion, votre... Êtes-vous?... («Il est raccourci du bout. Serait-il moghrabin ou juif?...»)»

– Mais pas du tout! Simple hasard!

Il est circoncis, comme peu de catholiques bretons, à cause d'une infection d'enfance mal placée qui a contraint ses

parents à recourir au bistouri du barbier, mais cela ne regarde personne.

Puis, comme s'il ne s'était rien passé, ils partent par des chemins opposés, tels deux coupe-jarrets après une rapine, et disparaissent bientôt dans la lande solitaire, salués par le vol lent d'un héron qui s'élève au-dessus des roseaux.

*

Hoël de Torgluff s'est échappé du manoir familial trois jours plus tôt, avant le jour, alors que les servantes n'étaient pas encore levées. Il a mis ses bottes de chasse, pris un manteau, attrapé un baluchon où il a fourré un couteau, une gourde, un morceau de pain et un oignon cachés la veille, il a enjambé une fenêtre et il s'est escampé.

Pas question de se laisser tonsurer – d'ailleurs, il faisait le désespoir de l'abbé qui était le précepteur des jeunes gens. Sa mère et ses sœurs se désoleront de le voir disparu et ses frères cacheront mal leur soulagement, mais il n'ira pas. Même si on lui laisse espérer un bénéfice s'il se montre raisonnable, c'est non.

Sur une hauteur, près de la demeure de ses ancêtres, il a regardé le jour se lever sur l'océan gris de plomb, au bout de la lande, après les marais noirs et les bosquets roussis par le vent salé. Nulle voile. Des oiseaux volant au ras des vagues, de lentes crêtes blanches, une solitude et une désolation infinies. Une immensité où il *voyait* des milliers de naufragés, lentement balancés, dormir sous les flots.

Il a hésité, a songé à partir dans cette direction, celle des Amériques s'il trouvait un embarquement propice, mais aussi, avant le Nouveau Monde, celle du séminaire, bâtisse close sise dans un funèbre bourg de granit où sa famille est connue; de

surcroît la côte, dit-on, grouille en ce moment de happe-chair, qui ramassent de gré ou de force tous les hommes valides pour les embarquer à bord des navires du roi. Lui, gentilhomme bien qu'impécunieux, n'a nulle envie de passer des années à recevoir des coups de garcette et à être nourri de viande avariée. Non, Hoël est un homme de l'*ar men*, des terres. Il tourne le dos à l'océan, il s'offre au continent infini à la pointe duquel il est né.

Et il se met en route d'un bon pas. Vers l'est. Vers les soleils rouges des mille matins à venir.

Ivresse des chemins qui avancent au milieu des genêts. Une alouette chante, immobile, très haut au-dessus de sa tête. Le monde s'ouvre devant lui, infini. Il a à peine vingt ans.

*

Il boit à une fontaine gardée par un saint de pierre usée par la pluie et le vent, aux traits indéchiffrables, un de ces saints de hameau bienveillants, toujours prêt à accorder leur aide aux passants. Il scrute longtemps son visage évanoui.

Les nuages roulent dans le ciel, bleu, puis soudain lilas et vite gris, alors que la campagne s'assombrit. L'air se radoucit et le soir tombe en même temps qu'un vent humide se lève. Il se met à pleuvoir, de ces pluies surnoises qui mouillent. Le jeune homme avise au bout d'un champ, contre une haie, près d'une autre fontaine, une cabane à l'abandon et en pousse la porte grinçante. Pas de cheminée. Sur des dalles disjointes, des bottes de paille moisie. Une banquette de pierre sur laquelle il tente de dormir, enroulé dans son manteau mais une main libre tenant le coutelas, le ventre creux, car le pain et l'oignon ont été avalés depuis longtemps, tressautant aux bruits de la nuit, le vent qui pousse la porte, une effraie au-dessus du toit.

Le lendemain matin, en fouillant sa besace à la recherche d'une croûte de pain inexistante, il a la surprise de découvrir, dans la doublure, un pot d'onguent qui a glissé là. Une préparation de chez lui, qu'on dit souveraine contre bien des maux, et dont il connaît la recette pour l'avoir vu souvent préparer : saindoux, miel, sang de corbeau, fiel de pigeon, romarin, corne de bouc râpée...

Un rustique qui ramasse du bois mort à l'orée d'un bois se détourne de lui, craintif devant cette silhouette inconnue qui sort de la cabane le manteau roulé sur l'épaule, le chapeau rabattu sur les yeux face à un soleil triomphant.

*

Il a plu tout au long de la nuit dernière et les ardoises des toits du manoir de Kergaoust, qui n'est qu'une grosse ferme, luisent sous le soleil revenu. Des canards cancanent dans une flaque, le coq chante, les poules picorent dans la boue de la cour, on apporte aux cochons un seau de raves bouillies, un valet emmène les chevaux au pré.

Chacun est levé depuis bien longtemps et force est de constater que le jeune Hoël n'a pas reparu. Il n'est pas allé faire un tour de chasse en empruntant le fusil d'un de ses frères, il est parti pour de bon. Le mot « séminaire » n'est pas de ceux que l'on prononce en vain à de telles oreilles.

La maîtresse se désole, les sœurs se tordent les mains, les valets y vont de leurs commentaires, les frères affichent un sourire narquois et laissent filer des méchancetés entre leurs lèvres. Qu'il fiche le camp aux Indes ou à la Chine et ne revienne jamais. Bon débarras que le départ de cette bouche inutile.

Hoël est le dernier-né, venu longtemps après les autres. Plus de goût pour la chasse, l'escrime et l'équitation que pour

l'étude. De la répulsion pour toute vocation cléricale. Des yeux inquiétants qui font que les paysans se détournent de lui en grommelant.

Un jeune sang qui bouillonne sans trêve: tripotages avec les servantes, une fois une jeune aide de cuisine, à la cave, une autre fois le fils d'un palefrenier.

Dans le courant de la journée, une fille rouge d'avoir couru apporte à sa maîtresse quelques lignes jetées à la hâte sur une feuille de papier, qu'elle a trouvées sous un chandelier, dans la chambre du jeune homme: «Ma mère, je n'irai point au séminaire. Ne nourrissez pourtant nulle inquiétude à mon sujet. Je vous ferai assavoir des nouvelles. Je ferai mon devoir et advienne que pourra. Votre fils aimant, H.»

*

Des iris violets ont éclos sur le bord des fossés et les ruisseaux coulent avec un son clair. Dans un champ grand comme un mouchoir, un paysan est attelé à un araire dont sa femme tient les poignées. Un gamin loqueteux garde deux chèvres qui broutent un talus. Une fillette malade tire de l'eau à un puits sans margelle, aux abords glissants de boue, qui s'ouvre devant elle comme la gueule des enfers. Ceux-là ne lèvent pas la tête et ne s'intéressent nullement à ceux qui passent sur la route. Le vaste monde se borne pour eux au chemin qui va de leur chaumière à leur champ. Ils ne quitteront jamais la terre à laquelle ils tentent d'arracher de quoi ne pas mourir de faim. Ils mourront jeunes encore, accablés de misère, à moins qu'une épidémie ou des soldats en maraude ne les fauchent sans attendre.

*

Rencontre inopinée trois jours plus tard, à une quinzaine de lieues de l'endroit où les bandits avaient assailli la chaise de louage. Hoël chemine d'un pas résolu et l'orpheline pousse une brouette où est chargée sa malle, sur laquelle est posée une épée au fourreau.

– Quelle surprise! lance Edmée, un large sourire illuminant son visage franc et ouvert, cependant que des pensées retorses l'envahissent (« Il y mettait de l'ardeur, l'animal, et j'y passerais de nouveau volontiers, morbleu! »).

Le nobliau lui décerne un coup de chapeau, tandis que la bourgeoise déchue poursuit :

– Qui aurait dit que nos chemins étaient appelés à se croiser de nouveau? La Providence a voulu nous réunir, dirait-on...

Sourire enjôleur.

– Dites plutôt que les routes de Bretagne sont un écheveau emmêlé où l'on ne se perd que pour mieux se retrouver.

– Ferons-nous route de conserve? s'enquiert-elle, la mine ingénue.

– Pour un moment, du moins, puisque nous nous dirigeons tous deux vers le levant. Allons, mon inconsolable orpheline.

– Mais ne prendrions-nous pas auparavant un peu de repos? fait Edmée, dont les jupes se gonflent.

– Du repos?... Sur les mousses accueillantes de ce sous-bois?

Elle glousse, souriant de ses dents blanches. Ils obliquent vers le couvert, elle poussant toujours sa brouette :

– Vous pourriez m'aider. Vous n'êtes guère galant...

– Quand on sait ce qu'on sait, la belle...

*

Le cri du coucou retentit, car la bestiole a de la voix. La route ensoleillée débouche sur un essart aux moignons noircis, avant de se transformer en chemin dans un bois qui devient une forêt, sans un rai de soleil, au point qu'on jurerait que le jour décroît, aux branches d'un vert maladif, qui se referment sur les passants. Puis ce chemin qu'on croit perdre tant il s'efface est bordé d'une eau noire dégageant une odeur de pourriture.

C'est maintenant Hoël qui pousse la brouette, un peu renfrogné, tandis qu'Edmée marche devant en balançant les hanches.

Le chemin, de nouveau, est marqué plus nettement. Une clairière, de l'herbe nouvelle où pointent des primevères. Un cheval hennit plus loin sous la ramée. Un autre lui répond. Hoël s'arrête :

- Qu'entend-on là-bas ? Voilà qui ne me plaît pas.
- Bah, sans doute des voyageurs.
- Ou des gens malintentionnés. Croyez-m'en, je préfère savoir ces lieux déserts que mal hantés.
- Mieux vaut avancer que rebrousser chemin. Ne vous tracassez pas et allons.
- Je ne me tracasse pas.
- Qui en douterait ? Nous ne sommes pas des enfants à la mamelle, que diantre !

Cent pas plus loin, nouveau hennissement et cri balbutiant :

- Vas-tu te tenir tranquille, maudite carne ?

Un homme aux vêtements déchirés, aux bottes qui bâillent, l'épée au côté, sort du sous-bois et les salue d'une voix pâteuse :

- Bien le bonjour, gente demoiselle et beau sire.

Hoël et Edmée grommellent une salutation et hâtent le pas.

La roue de la brouette se met à grincer. Un second homme, lui aussi vêtu comme un traîne-savates et portant l'épée, apparaît et rote en les apercevant. D'une voix avinée :

– On vous a donné le bonjour, mes jolis. N'est-on point assez poudré, que vous ne daigniez répondre ?

Le premier homme reprend, après un hoquet :

– Tu as raison, compère, ces deux-là n'ont pas de manières. Pourtant ils sont bien vêtus et doivent avoir la bourse garnie...

– Et lui, les bourses bien épilées, à voir comme il se dandine. Gibier de bûcher ! Je flaire les bardaches à une lieue, moi. Et sa catin...

Les deux ivrognes mettent la rapière à la main. Les jeunes gens font un pas en arrière. Hoël lâche les poignées de la brouette et empoigne son coutelas tandis qu'Edmée retrousse ses jupes, qu'elle passe en un éclair dans sa ceinture, et dégaine son épée. Les autres avancent, menaçants mais d'un pas peu sûr. Sans attendre, Edmée attaque, elle reçoit une estafilade à l'épaule mais frappe son adversaire d'un coup de genou à l'entre-cuisse et le blesse à la gorge, tandis que Hoël reçoit un coup de pointe au flanc et manque son homme, dont Edmée fait voler l'épée et qu'elle abat bientôt. Hoël reprend son souffle :

– Merci de votre action résolue, chère amie. Ces gueux ne sont que blessés, qu'allons-nous en faire ? Mais qu'avez-vous besoin de mon coutelas ? Non !

Edmée s'est agenouillée et, les saisissant aux cheveux, a égorgé les deux blessés sans écouter leurs supplications. Elle essuie le coutelas sur l'herbe et a un geste désabusé :

– Je ne doute nullement qu'ils aient des complices dans la région, car on ne peut mener cette vie en restant isolés. Souhaitiez-vous que ces méchants drôles aillent se plaindre d'avoir été attaqués au fond d'une forêt et nous lancent aux trousses des gens de leur sorte ? Ou les gens d'armes avec

lesquels ils partagent peut-être leur butin? Tant pis pour eux. Vous connaissez le dicton, «Manger ou être mangé». Voyons les poches, maintenant. Aidez-moi, voyons, ne restez pas là planté comme une borne. Qu'avez-vous donc?

– Vous... vous les avez assassinés!

– Que ce terme est déplaisant! Disons que je leur ai épargné d'inévitables occasions de pécher dans l'avenir. Que voulez-vous?... Ils nous ont cherché une mauvaise querelle...

– ... mais ils étaient affaiblis par le vin. Et vous les avez occis après le combat, de sang-froid.

– Remerciez-m'en, sinon nous serions étendus raides morts à leur place. Croyez-vous qu'eux auraient hésité une seconde? Des coupeurs de route par profession, à en juger par leur mine. Eh bien, vous y gagnez au moins une épée, et voyons quel est leur héritage. Ne vous renfrognez pas, mon ami. On procède ainsi sur bien des champs de bataille. Vous devriez le savoir, vous qui êtes né et vous destinez sans doute au métier des armes. Allons, comptons cette bourse. Neuf louis, quatre sols et un denier... rien de trop. Comptez cette autre, je vous prie.

– Douze sols et trois deniers, fait Hoël d'une voix mal assurée.

– Le chien pouilleux, le purotin! Que Belzébuth le rôtisse! Mais partageons. Voilà quatre louis. Et maintenant, du nerf! Aidez-moi à jeter les corps dans ce marais. Usez de vos jolis muscles, cher Hoël, et ne lambinons pas. Bouh, qu'ils sont laids! Ah! les figures de gibet!

Le sourire éclatant d'Edmée ne la quitte jamais. Elle attrape un des cadavres comme s'il s'agissait d'un mannequin dans un jeu de foire. Hoël, lui, est consterné.

Ils traînent les deux corps dans l'eau opaque qui se referme. Par chance, nul fâcheux n'a montré son nez entre-temps.

- Êtes-vous blessé? demande Hoël. Vous saignez un peu.
- Une écorchure, rien de grave. Et vous-même? Allons, ce n'est rien. Filons avant que survienne un niais de paysan. Où ont-ils caché leurs chevaux? Le bruit venait de par là... Allons. Et j'ai failli m'emperlificoter dans mes jupes. Je vais remettre des vêtements d'homme. Vous m'appellerez Edme, voulez-vous?
- Ce n'était pas un duel régulier, continue Hoël, tandis que l'orpheline troque ses robes pour un pantalon.
- Pour le moins.
- Nous avons dépouillé leurs cadavres, tels les derniers des manants.
- Bah! «L'argent n'a pas d'odeur», comme disait l'empereur Vespasien après avoir fait instituer ses latrines payantes... où de jolis garçons se rencontraient peut-être, qu'en pensez-vous?
- Je n'ai pas le cœur à plaisanter. De plus, ils sont morts en état de péché mortel...
- Je le crains. À propos de péché mortel...
- Edme, souriant de manière enjôleuse, saisit Hoël par la taille et veut l'entraîner sur l'herbette, mais l'autre résiste:
- Ah non! Ce n'est pas le moment! Pas après... Quittons ces lieux. Comment? Vous abandonnez votre malle et votre brouette?
- Sans doute. Mais pas mon épée.

*

Chevauchant les deux bidets, ils sont sortis du bois et ont retrouvé la route et le soleil.

- Des chevaux volés, à coup sûr, dit Edme. Je ne me soucie pas de finir au gibet à cause d'eux. Mieux vaut s'en débarrasser dès que possible.

– Il est pourtant contrariant de devoir marcher alors que nous disposons de montures, non ?

Hochement de tête :

– Vous avez beaucoup à apprendre. Ces deux roussins portent sans doute une marque discrète par laquelle leur propriétaire se ferait fort de les reconnaître... Vendons-les dès que possible. En tout cas, moi je me débarrasse du mien, et je vous engage à suivre mon exemple.

Des chaumières s'étendent au long d'un ruisseau qui gazouille entre des saules et des ajoncs : plusieurs heures plus tard, à l'entrée d'un hameau, la forge d'un maréchal-ferrant se présente. Le fer rougeoit sur les charbons, les seaux d'eau attendent. Le patron, maigre et voûté, pose son marteau à leur vue. L'aide, colossal, des mains à étrangler un bœuf, l'air malcommode, actionne le soufflet sans lever les yeux. Le maréchal remarque qu'ils voyagent sans bagages et les considère d'un œil torve :

– C'est pour ferrer, messeigneurs ?

– Non. Nous désirons vendre ces chevaux, fait Edme, sans sourire pour une fois.

– Quel honneur pour un pauvre artisan. Mais je ne fais pas commerce de... Cependant, pour vous obliger...

Il ouvre la bouche des bêtes et examine leurs dents :

– Celui-ci, cinq ans... Cet autre, sept ou huit ans. Pardonnez-moi, mais pourrais-je les voir trotter, mes gentils-hommes ?

– Et quoi encore ? Tu nous as vus arriver. Ils ne boient pas. Que te faut-il de plus ?

L'homme se courbe à baiser la poussière et demande d'une voix étouffée :

– Pardonnez-moi encore... Puis-je me permettre de m'enquérir de la provenance de ces montures dont vous désirez vous défaire, mes gentilshommes? Car il me semble les avoir déjà vues... en d'autres mains.

Edme, hautain :

– De quoi te mêles-tu, maraud? Tu achètes ou non?

– Je ne voudrais pas m'attirer d'ennuis...

– Qu'insinues-tu?

– Rien. Mais, dans ce cas, je ne pourrai vous en proposer plus de vingt pistoles chacun... fait le maréchal-ferrant, chafouin, tandis que son aide continue d'actionner le soufflet sans rien voir ni entendre.

– Vingt pistoles! Voleur! crie Edme, tandis que Hoël renchérit:

– Ils valent quatre fois cela!

– Pas d'insultes, mes gentilshommes! Voleur, c'est vous avancer...

Edme dégaine à la seconde, tandis que l'aide attrape l'extrémité d'un fer rougi en bredouillant des sons incompréhensibles et en bavant. Le maréchal-ferrant s'interpose :

– Messire, je vous en supplie! Et toi, le Muet, pose-moi cela et retourne à ton ouvrage.

– Vingt pistoles, quelle honte!

– Dans ce cas, allez les vendre au bourg. Le marché se tient tous les jeudis à Sainte-Colombe, à trois lieues d'ici. Les maquignons vous en offriront peut-être un meilleur prix. Dieu sait que je désire vous obliger, mais je ne peux faire mieux. Je suis un homme pauvre, regardez cette forge. Et ce Muet idiot! Tenez, nous sommes mardi. Prenez pension à l'Écureuil-Bouilli, la chère y est bonne.

– De l'écureuil bouilli, avec du cresson sans doute, pouah, cela est bon pour les bohémiens!

– Façon de parler. À moins que vous ne préféreriez la discrétion..., poursuit le maréchal, insinuant.

Les jeunes gens se renfrognent. Une minute plus tard, le bonhomme leur compte vingt pistoles à chacun, et ils grimacent de déplaisir avant de repartir d'un pas plein d'énergie, tandis que les chiens du hameau leur aboient aux chausses. Sans faute, il se met à pleuvoir.

*

La nuit est venue. Ils ont marché sans s'arrêter. Hoël a refusé de dormir dans une haie et a insisté pour qu'ils fassent étape dans cette auberge minable, À Saint-Hubert, avant de se séparer de nouveau, car aucun des deux ne tient à s'encombrer de l'autre. Ils dînent de pain noir et de lard, et s'allongent dans la salle, sur des coffres, sous des bois de cerf accrochés au mur. Quand Hoël se réveille dans la nuit, oppressé, ayant rêvé qu'il se trouvait enfermé dans une cave sans air, Edme a disparu. Le chevalier, assis sur son séant, vérifie que sa bourse est toujours présente, entre la peau et la chemise (l'argent dérobé aux morts pèse et lui semble puer, quoi qu'en ait dit Vespasien), il hume le silence épais et l'odeur du feu éteint, quand soudain, à l'étage, retentissent des pas et des cris :

- Au voleur ! Attrapez-le !
- Réveillez les valets ! Au voleur !
- Surveillez le portail !
- Je le tiens !

Bruit de lutte, meubles renversés. Un valet se rue dans l'escalier, tenant une fourche. À en juger par le vacarme, celui qu'on saisit au collet se débat de jolie façon. Puis retentit un long cri rauque. Voix d'Edme :

- Ah! Ami, à l'aide! Aaaaah!
- Le misérable! C'en est fini.
- Dieu ait pitié de son âme!

Puis :

- Ils étaient deux. Où est son complice? Attrapez-le aussi!
- Ne le laissez pas filer, ventrebleu! Sus au larron!

On dégringole l'escalier. Quelqu'un bat le briquet, mais la mèche refuse de s'allumer à l'étincelle. Profitant de l'obscurité, abandonnant son baluchon et son épée, serrant son couteau dans son poing, Hoël se rue dans la cour. Les chiens à l'attache aboient comme s'ils allaient le déchirer tout vif. Un instant de panique à la vue du portail fermé. Il bifurque vers le jardin, galope, piétine les carrés de choux et de poreaux, renverse les échalas, s'accroche à un mur. Derrière lui, on jure, on détache les chiens, mais les molosses se battent entre eux et partent dans une mauvaise direction. Un roquet le mord à la jambe, il l'égorge d'une détente du bras avant de sauter le mur et de retomber dans l'eau d'un fossé. Et il part au trot à travers champs, terrifié, le cœur battant à rompre, croyant qu'après Edme c'est lui que les gens de l'auberge vont saigner. Car le cri qu'il a entendu est sans équivoque : son compagnon est mort d'une mort infamante. Et lui n'est plus le chevalier de Torgluff, mais un criminel fugitif et traqué.

Au matin, le jeune homme est épuisé. Il tente de faire toilette à un ruisseau, afin de n'avoir pas l'air d'un chemineau, il gratte de ses vêtements le sang du maudit roquet, qui a giclé partout, il frotte les taches. La faim le tourmente. Il mange des baies, qui ne nourrissent pas, son ventre est douloureux. Il va par champs et chemins creux, évite les routes, parvient le lendemain à se nourrir d'un lapin qu'il attrape au collet posé dans une haie contre laquelle il a dormi, et alors il craint que le feu qu'il allume ne le dénonce. Mais il avance toujours sans

se retourner, il est vigoureux, il ne connaît pas le doute, la Bretagne est vaste autour de lui.

*

La troublante orpheline n'était qu'un simple voleur, avec une ombre de manières, qui pouvait donner le change pour peu de temps. Mais autre chose attirait Hoël vers ce voleur et ce meurtrier. Et suppôt de Sodome. «Suis-je donc devenu un assassin? Non. Son complice, promis au même châtiment? Tu aurais du mal à démontrer le contraire, toi qui as de l'or taché de sang au fond de tes poches. Pourtant tu n'as fait que te défendre contre ces bandits qui s'apprêtaient à te dépêcher. Cesse de ressasser. Ce qui est fait ne se peut défaire.»

*

Les buveurs sont assis dans la cour de l'estaminet, sous un tilleul, autour d'une table de planches grossières, et la conversation va bon train.

– Les étapes ne sont plus sûres. Être assailli dans une auberge, à trois jours de marche d'ici, iriez-vous l'imaginer? Et par des jeunes gens de bonne famille, encore!

– Mais non, c'était...

– Un grand garçon blond, un peu chauve, avec des yeux globuleux, je te dis. Le Joseph le boiteux l'a vu comme je te vois, bédame, cette nuit-là, À Saint-Hubert, quand ce malandrin a été occis par l'hôte!

– Mais non, c'était un vieux bonhomme, même qu'il courait drôlement vite avec la panse qu'il avait, c'est le Corentin de dessous le pont qui me l'a dit, et il ne raconte pas de fables.

- *Born! Boseg!* Borgne et bossu, vous dis-je!
- *Ungareg!* Mais non, unijambiste!
- Vous n’y entendez rien, les amis, ce complice était un ancien soldat, couturé de cicatrices, tout le monde l’a vu ce soir-là.

Hoël, qui vient d’entrer dans la cour, croit sa dernière heure venue quand il entend que l’on discute de son cas – gallo lui-même, il entend mal le breton –, avant de faire silence pour l’observer, mais il est trop tard pour reculer. Il s’assied dans un coin, demande une assiettée de ragoût et un cruchon de cidre, grogne quand une fois on lui adresse la parole. D’ailleurs les buveurs font maintenant rouler les dés, rient et crient tous en même temps, des sous passent de main en main, ils ont vite oublié l’intrus, qui ne lambine ni ne se presse, paye sans barguigner un prix un peu élevé et disparaît. Les joueurs sont ivres et ne lui prêtent nulle attention, l’hôte compte et recompte l’argent de son tiroir.

*

L’alerte due à son insouciance a été chaude. Évitant les villages, où pourtant il aurait de quoi acheter à manger, ne désirant pas non plus se faire remarquer en allant de ferme en ferme, Hoël, faute de mieux, affecte l’allure d’un pèlerin. Marchant toujours vers l’est, il se trouve maintenant au plus profond de la Bretagne. Affirmant revenir du sanctuaire de Sainte-Anne, à Auray, il dissimule ses traits et exhibe un crucifix qu’il a dérobé dans une chapelle abandonnée. Un état qui ne nourrit guère son homme, mais permet de voir venir. Les mauvais jours, il mange du plantain, de l’ail aux ours, des feuilles rondes de nombril-de-vénus qu’il arrache aux murets.

*

Ce jour-là la route, après un tournant, se fait moins riante. Pays triste et sauvage, vide d'habitants. Arbres morts, champs revenus à la friche. Des vapeurs s'élèvent d'un marais à l'eau noire, demeure d'esprits malfaisants, cornus, griffus, qui agrippent les vivants par la manche en ricanant, tels des mendiants hideux aux gencives noires, aux ulcères purulents, et les entraînent vers les profondeurs glacées sans nul espoir de retour. Un simple marécage qui ouvre sur une éternité de ténèbres maudites, sous un ciel vide.

*

Le pèlerin marche le long de la route, son crucifix lui battant la poitrine.

Une carriole est arrêtée. Le cheval se tient immobile, et sur le sol un paysan se tord de douleur, transpirant, les dents serrées.

– Qu'as-tu, l'homme? Une poussée de fièvre?

– Eun' coup de pied à la cuisse qu' m'a flanqué le Rouge. Eun' os d' cassé, pour sûr.

– Montre-moi cela.

Le paysan relève sa blouse et retrousse une jambe de pantalon. Chair tuméfiée autour d'une vilaine plaie violette.

– Ton Rouge n'a pas l'air vicieux, pourtant.

– C'est eun' clou dépassant de c' te harnais qui l'aura blessé. Alors que j' voulions l' remett' en place, il s'a dégagé de l'avaloire et m'a lâché une ruade.

– Tiens-toi tranquille.

– J' voudrais v' s' y voir, mon petit pèlerin!

– Tiens-toi tranquille, te dis-je.

Hoël verse un peu d'eau de sa gourde sur la plaie et sort le pot qu'il porte autour du cou. Ses bras se tendent, il ferme les yeux et ses mains se posent sur la blessure, qu'il enduit de baume et masse longtemps. Le paysan gît tel un mort, la tête en arrière, les mâchoires bloquées. Le cheval les regarde de ses yeux tranquilles.

Au bout d'un moment, le paysan ouvre les yeux :

– Acréguié! Y a presque pus rien! Ah ben v' êtes fort, vous!
C'est d' la sorcellerie, par ma foi!

Mot qui ne doit pas être prononcé.

– Bien au contraire, brave homme. Louez Dieu!

– C'est ben vrai. Louons Dieu! De quel pèlerinage qu' vous avez dit qu' vous reveniez?

En effet, de façon inespérée, la plaie va pour se refermer et la chair a meilleur aspect. Hoël, qui se sent vidé de toute force, se laisse choir sur l'herbe du talus. Le paysan se fouille :

– Acréguié! j' vas v' donner queuq' sous...

– Bon homme, tu ne me dois rien.

Ne jamais accepter d'argent pour cela, il le sait d'instinct.

– Mais tu peux me donner un morceau de pain.

– Qu' v' avez dit que j' vous devons rien, fait le paysan, ayant déjà oublié la ruade et redevenu méfiant...

– Tu as raison.

Ne jamais rien attendre. Un enfant l'aurait compris.

*

À un carrefour, dans la brise parfumée et printanière, Hoël avise, se balançant à un gibet, un corps; il reconnaît l'un des hommes qui a voulu les détrousser le jour de sa rencontre avec Edmée. On lui a laissé son gilet de cuir.

Le cadavre est encore frais, bien que les yeux soient déjà

picorés par les corbeaux qui tournent nombreux au-dessus du gibet, la plume luisante et l'œil méchant. L'entrejambe est gonflé et un liquide noir s'écoule goutte à goutte de la jambe du pantalon, mais nulle mandragore fécondée par son suc n'a crû sous le gibet. Les premières mouches bourdonnent.

Longtemps, le chevalier considère le pendu. À peine quelques jours se sont-ils écoulés depuis que Hoël a quitté le manoir de Kergaoust et déjà Edmée et ce malandrin ont rencontré leur fin violente. Décidément, il faut prendre garde à soi si l'on veut survivre sur la route, sans épée, sans argent, sans lieu ami.

*

Traversée d'un hameau où il ralentit le pas, espérant acheter des vivres, mais où on l'injurie d'entrée de jeu :

- Faux pèlerin aux yeux maudits !
- Vagabond ! Passe ton chemin !
- Et ne reviens jamais par ici !
- Il n'y a rien à voler ici ! Fainéant !
- Nous ne voulons pas de gens de ton espèce. Tu n'as pas vu l'autre au carrefour ? Tu ne perds rien pour attendre !

Les gens crachent sur son passage. Des enfants lui lancent de la boue. Une pierre l'atteint entre les épaules. Il presse le pas sous les insultes et, regrettant de ne pas avoir un solide bâton de chemineau, lance des coups de pied aux chiens qui en veulent à ses mollets.

Cet accoutrement le desservirait-il désormais ? Il a la tentation d'abandonner son crucifix dans un fossé dès la sortie du hameau, avant de se répéter que pour l'heure il constitue une efficace parade à bien des désagréments.

*

Une lieue plus loin, un paysan qui mène un tombereau de raves arrête son mulet et lui fait signe de monter sur son chargement. Hoël escalade la montagne de racines et se juche à son sommet, humant avec satisfaction l'air alentour tel un chiot puis réalisant soudain qu'il est bien en vue là-haut, exposé à tous les regards; du coup il tente de dissimuler son visage, que n'a-t-il un capuchon, comme les gens du commun?

Le manant est taciturne. Mais cupide. Car, une fois parvenu au chemin qui mène à sa ferme, il tentera de lui extorquer un louis pour prix de son passage, en grognant qu'un jeune seigneur, fût-il en pèlerinage, peut bien payer cela. Hoël, en éclatant de rire, sautera à bas et lui glissera trois sous dans la main.

Alors que le tombereau disparaît dans le soir, le chevalier avise une vieille femme, maigre comme la mort, qui chancelle sous son faix de fagots. Avec maladresse, il veut l'aider :

– Laissez, messire, cela n'est point de votre condition. Oui, j'ai une idée de qui vous êtes.

Malgré lui, Hoël rougit comme un gamin.

– Mais peu importe. Soyez remercié de votre bon cœur. La nuit vient, et les démons qui errent dans ces parages sont malfaisants. Ne dormez pas dehors, ni dans une grange à l'abandon. Veuillez honorer ma chaumière de votre présence.

– L'honneur sera pour moi, bonne femme.

Une pièce au sol de terre battue, à l'âtre froid, qu'éclairerait bien peu, s'il faisait jour, une lucarne au carreau sombre. On devine une statuette de la Vierge. La vieille allume un semblant de feu, ramasse dans un panier des feuilles de chou fanées et épluche des raves qu'elle jette dans un pot avec un morceau de couenne.

Elle soupire :

– Mon homme est défunté depuis si longtemps que les traits de son visage sont effacés de ma mémoire ; l'un de mes fils est mort à la guerre, en Franche-Comté, tué par les Suédois, l'autre a été pris comme soldat lui aussi et n'est jamais revenu ; mes filles sont mariées à des hommes durs et avaricieux...

Hoël ne dit mot. Que vaudraient de bonnes paroles ? Ce serait alourdir encore un fardeau irrémédiable.

– Mais permettez, vous-même, messire, qu'est-ce qui vous pousse sur les routes ? Pèlerinage mis à part... Et si vous étiez un cadet en fuite?... Vous ne seriez pas le premier.

Il tressaille :

– De quoi te mêles-tu, la vieille ?

– Tout doux, beau sire ! Je ne parlais que mue par la curiosité qu'inspire un jeune homme de condition qui paraît fuir on ne sait quoi.

– Fuir ! Pour qui me prends-tu ? Tu as la langue trop bien pendue !

Elle murmure :

– Vous avez raison, je devrais me contenter de m'occuper de mes fagots. Pourtant, qui?...

– Que radotes-tu là ?

Elle poursuit, se parlant à elle-même :

– Il est bon breton, par ma foi, mais cela n'explique pas tout.

Et soudain :

– Mangez votre soupe. Et dormez là, dans le lit de mes fils. Il est prêt. Au cas où le plus jeune reviendrait.

Le plus jeune qui ne doit plus être si jeune et qui ne reviendra jamais. Mais il ne répond rien. Le jour où elle aura renoncé à cet espoir, elle s'étendra sur le sol et elle mourra.

Il ôte ses bottes pour se coucher dans un lit clos dur, humide et sentant le moisi, et il s'endort sur-le-champ. Dans son sommeil, il entend la vieille femme prononcer des mots sans suite. Il rêve qu'il vole tel un oiseau, mais sans battre des ailes et dans le silence le plus absolu, au-dessus d'une plaine où de hautes herbes ondulent à perte de vue, dans la brise, sous le soleil, et où bouillonne un fleuve immense d'un vert d'émeraude.

Le lendemain, alors qu'il se lève à l'aube, elle est debout, allumant un feu de branchettes. Il ne lui propose pas d'argent. Alors qu'il prend congé en la remerciant, elle pose la main sur sa tête et lui dit avec un regard aigu :

– Dieu vous bénisse, car vous en avez grand besoin.

– Nous avons tous grand besoin de la miséricorde suprême, répond-il sans y penser.

– Allez maintenant, car votre route sera longue, plus que vous ne le croyez. Que Marie et sainte Anne vous bénissent et vous gardent de tout mal.

Elle se tourne vers la statue de la Vierge et se signe. Il baisse la tête et n'ose s'avouer qu'au fond de lui-même il ne croit en aucun dieu. Quant à ces images de bois... La vieille lit en lui :

– Ne jouez pas le bel esprit : nous autres paysans ne sommes pas des bêtes sans entendement. L'image ne possède aucun pouvoir par elle-même, elle aide les pauvres pécheurs – et vous en êtes un grand, en dépit de votre jeunesse, je vous sens parcouru d'envies coupables et de nuées de violence – à invoquer cette grâce qui se dérobe sans cesse. Allez.

« Envies coupables ? Oui, nous sommes ainsi faits que la chair parle fort. Des nuées de violence ? Du seigneur au manant, du prêtre à l'hérétique, du créancier au failli, du miséreux au miséreux, de tous à tous, depuis que Caïn tua Abel elle nous environne. » Le chevalier part sous une pluie fine, droit,

marchant d'un pas ferme, resserrant son manteau autour de lui. Si ce n'était pour les feuilles tendres des aulnes, le printemps paraîtrait bien loin.

*

Drôle de pèlerin, qui dort à l'auberge! Hoël, fatigué et sale, s'arrête au Cèpe-Charnu. Endroit décrépi, aux grandes écuries vides, où une servante et un valet âgés à l'extrême peinent à accomplir la moindre tâche. Un feu bien chiche. Pas d'hôte. L'hôtesse, jeune encore, clopine, une jambe cassée entourée de bandages douteux, immobilisée par une attelle.

Hoël se lave dans la cour, à l'abreuvoir, les pieds dans la boue, et, enveloppé de son seul manteau, donne ses vêtements à laver :

– Je n'en ai pas de rechange, veuillez à les sécher cette nuit devant l'âtre, je vous dédommagerai, lance-t-il au vieillard.

Il soupe d'un brouet aux fèves, tente en vain d'obtenir un morceau de lard. S'enquiert de la jambe de l'hôtesse, qui le rabroue, avant de le mener à sa chambre et de se raviser :

– Seriez-vous médecin, monsieur le pèlerin qui n'aimez pas dormir dans les buissons ?

– Non pas, mais j'ai étudié cet art. (« Tu mens comme un charlatan de la ville. ») Et je possède un baume presque infail-
libile.

Elle se laisse tomber sur le lit :

– En réalité, cette jambe me lance presque sans relâche. La chose n'est pas décente, mais soignez ce membre, si faire se peut. Et je n'aurai pas de quoi vous payer, car les affaires ne vont guère.

Il défait l'attelle, les bandages, fait monter de l'eau et des chiffons propres – la vieille domestique met un siècle, durant lequel il examine la jambe, bien tournée. Rien de visible.

Il palpe, lave, passe un soupçon de baume. L'hôtesse s'endort. Il remet l'attelle en place. La femme se réveille, se redresse :

– Je ne sens plus rien. Vous êtes sorcier !

– Surtout pas ! Louez la Vierge et sainte Anne ! (« Exprimons-nous avec prudence. »)

Elle s'étire :

– Comment vous remercier ? Je suis à votre merci, ainsi bandée...

(« Elle se fait langoureuse. Je la foutrais volontiers, mais les circonstances l'interdisent, car le médecin ne peut avoir commerce charnel avec sa patiente. – Mais tu n'es pas médecin ! – Ce soir c'est tout comme. »)

– Veuillez me permettre de prendre congé, madame, fait-il d'une voix peu convaincue.

– Que portez-vous sous ce manteau, jeune homme aux yeux étranges ?

– La tunique de notre père Adam, vous le savez bien.

– Approchez donc...

Chapitre deuxième

Adieu, pays natal: une quinzaine de jours plus tard, le chevalier Hoël de Torgluff est sorti de Bretagne et fait route dans le Maine. Il est maintenant assez éloigné de l'auberge fatale pour abandonner son accoutrement de pèlerin. C'était bien la peine d'échapper à la soutane pour se retrouver en mendigot affublé d'un crucifix!

Il marche dans des chemins bordés de haies touffues où s'égosillent des petits oiseaux, le long de fossés où de tendres iris déjà vont se faner. L'herbe des prés croît. Des mouchérons l'accompagnent. Parfois un paysan lui lance le regard soupçonneux réservé aux chemineaux. D'autres fois, alors qu'il s'arrête près d'une ferme, on le fait souper dans la salle et dormir dans la grange pour quelques sous ou pour rien.

*

L'orage se déchaîne alors qu'il entre au Cheval-Vert et secoue sur le seuil son manteau trempé. La salle est plongée dans la pénombre. Un feu de racines, une chandelle qui fume. Pour six sols, un garçon de salle lui prépare une paillasse. Seul hôte des lieux, un moine rubicond qui se verse de libérales rasades d'un pichet de vin blanc. Et lui annonce :

– Louons Dieu et chantons pouilles au diable! Le temps est établi au sec, jeune homme, et je m'humecte le cornet par

besoin et non par plaisir, veuillez me croire. Une goutte de ce muscadet ?

– Vous êtes trop bon, frater. Pourtant, quant au temps qui serait établi au sec, je regrette de ne pouvoir accorder de crédit à vos paroles. Vous vous leurrez.

– Que nenni ! Le temps *intérieur* est au sec. Un feu terrible arde en ma poitrine. Trinquons, monsieur... monsieur?...

– On me nomme le chevalier Hoël. Au Roy !

– Au bon Roy de France ! À la duchesse de Bretagne ! Et au duc de Lorraine ! À l'empereur ! Au pape !

Chaque fois le moine vide son gobelet d'un trait. (« Tu m'as l'air d'un fameux pénitent. »)

– Je ne suis qu'un pauvre frère, pour vous servir.

Mais une lueur ripailleuse et paillarde brille dans son œil injecté de sang.

– Holà, toi ! Apporte une portion d'intestins de porc frits pour le gentilhomme !

– Frits dans le saindoux ! Avec des raves ! Qu'ils arrivent !

Le jeune homme dévore ses tripes, qu'il accompagne d'énormes morceaux de pain et fait descendre avec de longues gorgées de vin, sous l'œil approbateur du moine :

– Bel appétit ! Espérons que vous maniez la rapière avec autant d'ardeur que la fourchette !

– Ne vous en inquiétez pas.

– J'en viens au fait. Seriez-vous disposé à accompagner le train d'une dame de qualité qui aurait envie de s'adjoindre les services d'un cavalier ? Car les routes ne sont guère sûres, en particulier pour une personne du sexe ou un ecclésiastique... Le gîte et le couvert vous seraient assurés.

– La proposition est flatteuse. Pourtant, je rougis de l'avouer, je ne possède pour l'heure ni cheval ni épée. Des circonstances contraires...

– Bah! Cela se peut arranger. Faites un brin de toilette demain matin, je vous présenterai à madame, dont je suis pour l'heure le chapelain. Êtes-vous né?

– De Torgluff.

– Race antique! Mais permettez-moi de me présenter: frère Alcide, du couvent de Saint-Blaise en Argonne, voyageant présentement afin de recueillir des fonds destinés à l'érection de la basilique du même nom.

– Sublime dessein! («Un moine mendiant! Quelle plaie que ces morpions!»)

– Œuvre éreintante! («Pas tant que cela...») D'ailleurs, vous me pardonnerez, mais je dois aller prodiguer à ma mule les soins par elle requis.

Et, après une ultime lampée, il quitte la salle en titubant.

*

Le lendemain matin. Le frère Alcide se tient derrière Hoël, l'air contrit – il arbore sa mine professionnelle, humble et douceuse, alors qu'en réalité il n'est si peu loquace qu'à cause du désordre que ses excès d'hier ont induit dans sa cervelle, car le drôle a bu à en perdre le sens. Hoël s'avance et, arrondissant la jambe, décerne sa plus belle révérence à la dame.

Madame d'Hurs est une femme d'un âge certain, ayant sans doute dépassé la quarantaine, le teint pâle, l'œil et le cheveu très noirs, la taille serrée dans une robe de moire de couleur prune décolletée avec générosité. Elle esquisse en retour une révérence plongeante qui ne laisse rien ignorer de ses appas et sourit avec amabilité au jeune homme. Langue vermeille et lèvres gourmande sur dents de bel ivoire un peu jauni.

Le moine s'avance et s'incline:

– Madame, permettez-moi de vous présenter le promet-

teur chevalier de Torgluff, qui brûle de mettre son épée à votre service.

- Serviteur, madame.
- Des Torgluff de Kergaoust ?
- Ceux-là mêmes, madame.
- Noble souche, illustres alliances, valeureuse illustration.

Votre servante, monsieur.

L'*Armorial breton*, car madame a de bonnes lectures, est posé sur une table. Le jeune homme s'incline en silence. (« Belle garce que cette vioque. »)

– Je me permettais de songer, madame, fait le moine, que l'épée du chevalier pourrait nous être précieuse, tant les chemins de ces provinces grouillent de malandrins.

Elle éclate d'un rire léger et jauge à la dérobée le jeune homme :

– Vous-même, frater, tirez l'épée en cas de besoin, et le cocher Léonce joue du bâton avec dextérité. Mais notre Léontine n'excelle qu'aux ciseaux à broder.

Léontine est une vieille fille desséchée, assise les yeux baissés sur un tabouret aux pieds de madame.

Madame d'Hurs garde pour elle le fait qu'elle-même manie le poignard d'une main sûre et peut envoyer un coup de mousquet dans la cible en cas de besoin. Elle poursuit, toujours souriante :

– Je ne doute en rien de ses talents, mais le chevalier me paraît fort jeune. Vous considère-t-on comme un escrimeur confirmé, monsieur ?

Hoël rougit de dépit et veut poser la main sur la garde de son arme :

– Madame !

Mais c'est oublier qu'il n'a plus d'épée. Madame d'Hurs, l'œil pétillant, adresse un signe imperceptible à Léonce

survenu. Ce dernier s'éclipse et revient une seconde plus tard avec deux épées, en lançant une au jeune homme, qui la saisit au vol, et l'autre au moine, lequel l'imité et retrousse son froc jusqu'à la ceinture, montrant des jambes courtes mais solides :

– En garde, chevalier!

Ils saluent, se mettent en garde. Le jeune homme se demande si la main du moine ne tremble pas un peu, à cause de la boisson, dont il semble abuser.

Assaut bref mais enflammé où les deux escrimeurs rivalisent de fougue et d'habileté, tels deux mâles devant la femelle qu'ils espèrent couvrir. Non, la main du moine ne tremble pas! Attaques, esquives, coups de pointe, parades, tout en prenant soin mine de rien de ne pas se blesser. Puis ils rompent et reculent d'un pas, le souffle court. Nouveau salut. Madame d'Hurs a un rire de gorge et s'exclame :

– Vous êtes de force égale, messieurs. Chevalier, ce sera un honneur de vous compter parmi les gentilshommes de ma suite.

Elle se reprend :

– Vous en serez au reste le seul.

Échange de civilités. (« Œil vif, belle croupe, elle doit être bonne au lit. »)

– Nous avons un cheval de remonte, vous le prendrez, s'il vous plaît, en attendant mieux.

– Venant de vous, il me sera un Pégase, madame. (« C'est elle que je monterais sans me faire prier. »)

– Et vous garderez, je vous prie, cette épée puisée au fond du coffre.

– Venant de vous, elle me sera une Durandal, madame. (« C'est une autre pointe que je lui darderais volontiers. »)

Elle sourit. (« Un freluquet, un petit bandard, mais il a du

mordant. Et puis ces yeux, dont seuls les sots prétendent qu'ils sont de mauvais augure.»)

– Vous êtes un bretteur redoutable, frater, fait le jeune homme.

– Notre couvent est isolé au cœur d'une forêt mal fréquentée et la charité chrétienne doit parfois s'adosser à des arguments plus immédiats. Mais ces exercices m'ont desséché la gorge...

– Frater, il m'est venu que les valets ont dû une fois de plus vous porter jusqu'à votre couche hier soir, lui rappelle la dame, l'air sévère.

– Justement, madame, un pot de vin blanc d'Anjou me remettra les esprits en place. Chevalier, vous ne refuserez pas de trinquer.

– Il suffit! Léontine, dis à Léonce de charger les bagages, et en route!

*

La berline de madame d'Hurs, chargée de malles, attelée de deux solides chevaux bais et dont les portières portent *De sable, à l'ours d'or armé et lampassé de gueules*, des armoiries un peu déteintes, est menée par Léonce, le cocher et valet, un homme solide, sans âge, renfrogné, car voir ce blanc-bec inutile se joindre à eux ne lui plaît guère, comme si lui ne suffisait pas à mettre en déroute d'éventuels malfaisants; Léontine a pris place au côté de sa maîtresse. Chevauchant à la portière, le chevalier, échangeant des gracieusetés avec madame. Le moine suit, sur une jolie mule harnachée de pompons rouges, à l'espagnole, nommée Bichonne, pour laquelle il semble éprouver une vive affection, car il la flatte souvent tout en lui murmurant à l'oreille des mots qu'on devine doux.

Vers le soir, deux cavaliers se montrent en silhouette sur la crête d'une colline peu élevée que suit la route. Des gentilshommes en promenade, des fermiers se rendant à leurs affaires ou des rôdeurs? L'air innocent, Léonce sort un pistolet de sa ceinture, tandis que Hoël et le moine partent au petit galop, la lame au vent, poussant des cris de chasse. Les silhouettes disparaissent.

*

Le surlendemain matin, dans l'écurie de l'auberge – à l'enseigne du Gratte-Dos –, le moine, qui ne fait pas confiance aux palefreniers, étrille Bichonne, qui s'ébroue, la brosse longuement, lui récure et lui cire les sabots, et pour parfaire son œuvre lui passe un linge humide sur la vulve, qui luit dans la pénombre dès qu'elle bouge la queue. Hoël, qui tient à seller lui-même cette jument gris pommelée qu'il ne connaît pas, trouve que le moine est bien dévoué et que la mule est bien coquette. Mais Léonce vient les presser, madame s'impatiente, on part.

*

Alors que la voiture ralentit pour éviter de se fracasser sur des dos-d'âne, un vagabond guenilleux se lève du pré où il est couché et crie des mots sans suite en brandissant le poing – alors qu'il est d'usage que les croquants enlèvent leur bonnet à la vue des armoiries. Léontine pousse un petit cri effrayé. Léonce lui fait claquer son fouet aux oreilles et l'injurie de la manière la plus basse.

– Surveillance ton langage, Léonce, sinon tu auras une retenue sur tes gages!

– Il se préparait à nous attaquer, madame, avez-vous remarqué son regard égaré?

– Mais pas du tout, ce pauvre hère est tout à fait inoffensif. Frater, tournez bride, je vous prie, et allez lui donner la pistole que voici.

– Cela coûterait moins cher de le bénir.

– L'un n'empêche pas l'autre. Restez ici, chevalier. Racontez-moi ce qui vous amène à courir les routes.

– Eh bien, je...

– Vous ne savez pas mentir, je vous adore. Que fuyez-vous? Hoël baisse la voix :

– Le séminaire.

– On n'en meurt pas, pourtant, et certains s'y trouvent bien, répond-elle d'un ton un peu contraint.

Le chevalier salue d'un grand coup de chapeau et change de sujet de conversation :

– Mais vous-même, madame, si j'ose m'enquérir, quel sort vous pousse à voyager en compagnie d'un moine mendiant?

– Pchi! S'il vous entendait! Un moine mendiant! Nous ne sommes pas à Naples, où ces gredins, dit-on, exercent la tyrannie la plus impudente. Non point: le frère Alcide a reçu mission de son ordre de recueillir de la part de riches bienfaiteurs des contributions qui ne peuvent être que substantielles.

– Et ses démarches sont-elles couronnées de succès?

– Seraient-elles couronnées de succès s'il en effectuait? Je ne peux le deviner. Car d'évidence il se laisse vivre, vous l'avez vu, insoucieux de sa mission. Il m'est un chapelain très indulgent, ennemi de toutes les mortifications, d'aimable compagnie quand il est sobre.

Madame et Léontine sont assises dans la berline que mène Léonce. Hoël et Alcide, ce dernier ayant passé un pantalon sous son froc, aujourd'hui encore retroussé jusqu'à la taille, chevauchent en avant.

– Puis-je vous poser une question, frater?

– Posez toujours.

Le teint du frère luit au soleil autant qu'une pomme astiquée.

– Quelle est l'origine de ce plantigrade qui figure sur les armes de madame?

– Bah! un ancêtre de la lignée, une fois de plus. En votre Bretagne, il ne s'en trouve point, mais en nos contrées ils pullulent tant que nous nous en lassons. C'est celui qui ne descend pas d'un ours qui inspire la curiosité!

– Ah bon! Et, poursuit-il en baissant la voix, pardonnez mon audace, mais, hum, la dame d'Hurs est-elle fille, ou veuve?

Le frère Alcide éclate de rire:

– Vous voici bien curieux, mon jeune gentilhomme! Quelle malséante indiscretion!

– Pour ce que j'en disais...

Mais le moine ne peut tenir sa langue:

– Fille ou veuve? Ni l'une ni l'autre. Il n'y a là rien à celer. Le sire d'Hurs, son mari, est un vieux roquentin couvert de dettes qui s'est enfui avec la fille d'une famille de riches meuniers, pensant renflouer ses finances. À tort, car ces meuniers, m'a-t-on dit, sont avares et n'ont pas lâché un écu. Vous imaginerez sans peine que des procès sont en cours, dont l'un pour un litige avec monsieur, au sujet d'un prêt jadis à lui consenti, pour lequel elle s'est portée garante et dont il n'a pas l'intention de rembourser un traître sol, et un autre à Rome, concernant une requête en annulation de mariage intentée

par madame, car elle n'est pas de ces femmes qui subissent.

– Je n'en doute pas le moins du monde.

– Donc le sire d'Hurs vivote on ne sait où, peu chaut à celle qui est encore pour le moment son épouse. Madame regagne ses terres de Lorraine, en passant par la capitale, où elle a à faire, pour un autre de ses procès, justement.

– Des enfants?

– Vous êtes curieux comme une chèvre, messire! Eh bien oui, des enfants, on n'est pas bréhaigne. Un aîné plus âgé que vous, qui est à l'armée des Flandres. On est parvenu à lui acheter un brevet d'officier. Un puîné dans une autre armée, en Bohême je crois. Une fille qui a pris le voile... («Quel air bigot et filou!») Un autre fils, marié à la fille d'un notaire...

– Il s'est mésallié! s'écrie le jeune homme.

– Pour épouser le sac. C'était cela ou le séminaire.

Hoël tressaille.

*

Encore un pendu – ils poussent comme du chiendent dans la contrée. Celui-ci, très décomposé, est peu appétissant: les corbeaux lui ont décharné le visage, laissant apparaître une tête de mort au large sourire. Le corps est une charogne sur des loques collées de crasse et de sang. Des croquants ont tranché la main droite, la fameuse main de gloire, très demandée, car, transformée en chandelle, elle paralyse ceux qui la voient et permet donc aux voleurs d'opérer sans souci.

Ce pendu pue à un mille à la ronde. Madame fait fouetter. Le moine se signe et bredouille des patenôtres. Hoël, au pas, le considère longuement, songeant une fois de plus à l'homme au gilet de cuir et à Edme... Et à lui-même.

*

Sur la route. Un colporteur chemine courbé sous sa hotte. En passant à sa hauteur, Léontine, qui vient de casser son peigne, demande à madame de daigner faire arrêter l'équipage. Sa maîtresse accepte avec un sourire moqueur, tant le colporteur, huppelande élimée, longs cheveux gras sous un chapeau informe, barbe clairsemée, est lamentable. Il déballe des rubans, des miroirs de poche, des épingles, et Léontine fait affaire pour un peigne d'os cédé quelques sous. Léonce grogne «Assassin du Christ» et madame le fait taire. Le moine, lui, époussette les pompons rouges de Bichonne tandis que le colporteur examine Hoël par-dessous et grommelle :

– *Iz dem möklig?* Est-ce possible? *Was a yibraashn!* Ô étonnement! Serait-ce lui?

– Que radotes-tu là, l'homme?

– Poursuivez votre route vers le levant, messire, ne craignez pas de cheminer lieue après lieue, allez au-delà de Paris, de la Champagne et même de la Lorraine, car on vous attend...

– Que me contes-tu là?

– Vous ignorez vous-même qui vous êtes, mais beaucoup attendent votre venue...

– Tu divagues!

– Tout vous sera révélé en son temps.

Le colporteur salue et repart, un peu moins courbé.

– Je n'y entends rien, fait Hoël.

– Le pauvre, trop de misère lui aura fêlé l'entendement, dit madame avec ce rire léger que soudain le jeune homme trouve irrésistible.

– Il n'y a rien de bon à attendre de ces juifs, reprend Léonce, buté. Ils empoisonnent les puits et sacrifient des nouveau-nés à Satan.

– Tais-toi, imbécile, et occupe-toi de mener tes chevaux!

*

Auberge à l'enseigne du Perce-Oreille, qui ne diffère guère de celles qui ont précédé ni de celles qui suivront. L'après-midi, après un dîner où une tête de lapin fendue en deux d'un coup de hachoir couronnait un plat de lentilles réchauffées.

Madame d'Hurs, sous le coup de la fatigue due à l'inconfort du voyage, a ordonné qu'on ne la dérangeât point pendant sa sieste. Léontine, qui monte la garde à son chevet, s'est assoupie, ce dont témoigne un ronflement, cependant que la porte de la chambre s'est entrouverte, car le Perce-Oreille est une baraque à courants d'air. Le chevalier, qui passe par là – si l'on ne devinait sa discrétion naturelle, on pourrait penser qu'il épie –, entre sans en avoir l'air. Madame est endormie, une cheville fine et un pied chaussé d'une mule de cuir rouge dépassent de sous l'édredon. Et ce pied presque nu, plus que nu, l'exalte autant que si, tiède, la dame s'offrait à lui dans la paix de l'après-midi. Car tout s'est tu dans l'auberge, l'hôtesse a cessé de houspiller les servantes, les voyageurs de la veille sont partis, même les chiens ont cessé d'aboyer.

Léontine dort comme une bûche. Fasciné, le jeune homme s'approche du lit, s'agenouille, prend le pied de madame entre ses mains, le caresse, baise sa chair au vrai un peu jaunie, cependant qu'elle offre les apparences du plus profond sommeil. Il se relève. Les yeux toujours clos, elle s'étire, étend un bras, frôle son pantalon et soudain d'une main alanguie masse l'endroit requis, jusqu'à parvenir à l'effet escompté. Alors, sans même entrouvrir les yeux, elle se cambre, soulève la courtepoinle, tressaille avec une infinie légèreté et gémit, comme en écho à la jouissance du chevalier. Baisant une

dernière fois le pied, celui-ci se retire sur la pointe des orteils. Sur sa chaise, Léontine pousse un ronflement sonore.

Le soir tombe. Alors que Léonce graisse les bottes des messieurs au saindoux et que le frère Alcide flaire avec convoitise un pot de vinasse, l'hôte s'enquiert, obséquieux, un bonnet puant masquant mal sa calvitie et ses oreilles violettes :

– Madame prendra-t-elle son repas dans sa chambre ?

– Faites dresser son couvert ici, répond Léontine. Elle soupera avec son confesseur et avec le chevalier.

Alors que l'hôte apporte sur la table de la salle un canard, des fèves bouillies, une miche de pain noir et du vin bleu, madame d'Hurs ignore le chevalier et le moine vante avec bruit la chère et vide gobelet sur gobelet. En fait, la peau du canard est épaisse comme du cuir de vache, sa chair est aussi dure que du bois, avec un arrière-goût de vase, les fèves sont molles, le pain est rassis et le vin donnerait des aigreurs à Bacchus en personne.

Hoël repense à la scène de l'après-midi, à son émotion au vu du pied chaussé de la mule rouge. Comme si l'adjuvant, le piment, allait jusqu'à remplacer l'objet du désir. Honte à lui ! Mais qu'elle ne joue pas les prudes, car, vu son initiative, elle était bien éveillée... Pourtant ce soir elle échange des propos pieux avec le frère Alcide.

*

La place centrale n'est qu'une mare de boue, la porte de l'église a été arrachée, des tas d'immondices obstruent les ruelles, le volet d'une maison abandonnée bat dans le vent avec un bruit régulier. Pas un cochon, pas une poule, pas un chien. Surtout, un corps que personne n'a pris le soin d'en-

lever se décompose au pied d'un gibet. Le chevalier va bientôt renoncer à en tenir le compte.

La berline cahote dans les flaques. Un des chevaux a perdu un fer et Léonce veut s'enquérir de la forge du maréchal, mais la plupart des habitants se sont enfuis à leur arrivée. Ne demeurent qu'un simple d'esprit qui rit doucement, un vieillard retombé en enfance qui répète sans trêve des mots dépourvus de sens et une bande d'enfants loquaces qui s'approchent de la voiture en tendant la main et en criant, et au-dessus de la tête desquels Léonce fait claquer son fouet, réprimandé par madame et le moine. Et la charité, alors, envers ces nécessiteux? Madame tend quelques sous aux enfants, dont la clameur redouble et qui se battent bientôt.

Hoël met pied à terre. La forge est éteinte depuis une éternité. Pas de charbon. Les pinces sont rouillées, prises dans des toiles d'araignée, et d'ailleurs le soufflet est éventré, son cuir rongé par les rats qui détalent devant lui.

Misère et abandon, incompréhensible détresse humaine qui jamais ne cesse. Que s'est-il passé ici? Maladie du grain, épidémie, brigandage? Ils ne le sauront jamais, car la voix de madame se fait bientôt entendre :

– Partons d'ici. Tant pis, nous irons sans hâte et ferrerons au prochain village. Léonce, à ton poste! Frater, ne lambinez pas! Chevalier, en selle!

*

Soleil matinal, brise parfumée, chants d'oiseaux. La berline roule en cahotant sur une voie aux profondes ornières, bordée d'épaisses haies en fleurs, qui ressemble plus à un chemin creux qu'à la grand-route. Léonce flatte ses chevaux, le frère Alcide et Hoël chevauchent en avant, quand trois individus

surgissant d'un fourré leur barrent le passage. L'un se jette à la tête des bêtes :

– La bourse, et sans tarder ! Ne tentez rien et il ne vous arrivera aucun mal. Sinon...

– Sinon quoi ? demande Hoël, le menton haut.

– Tiens-tu à la vie, morveux, péteux ?

L'homme montre un coutelas à la large lame. Le frère Alcide s'est esquivé derrière la voiture.

– Eh toi, le tonsuré ! Reste ici ! ordonne l'un des assaillants.

Madame d'Hurs, à l'abri des rideaux tirés, n'a pas mis le nez à la portière. Hoël sort sa rapière du fourreau et galope sur l'homme le plus proche, dont il fait voler le coutelas d'un coup d'estoc au bras et auquel il allonge un méchant coup de pointe à la poitrine. Les deux autres vont pour se ruer vers lui, mais ils sont cueillis par deux coups de feu – madame et le moine, discrets pour plus d'efficace, ne sont pas restés les bras ballants. L'un des assaillants s'effondre et reste immobile dans une flaque de sang qui s'élargit, mais l'autre se relève en sacrant et saisit à la jambe le jeune homme, qui vide les étriers et tombe. Mêlée. Les deux adversaires roulent sur le sol, un couteau atteint une fois ou deux Hoël, qui se dégage, serrant un moignon d'épée brisée. Léonce, qui avait sauté de son siège et attendait une occasion, fracasse le crâne du bandit d'un coup de gourdin. La terre s'imprègne de sang. Hoël ruisselle de sueur :

– Merci, bon Léonce. Et merci, madame et frater. Sans vous j'aurais succombé.

– Êtes-vous blessé, chevalier ?

– Rien de grave.

– Laissez-moi examiner cela.

– Plus tard, voulez-vous.

Le moine expédie une prière. Madame d'Hurs :

- Eh bien, repartons.
- Veuillez me pardonner, madame, fait le moine, nous ne pouvons abandonner ces dépouilles aux bêtes sauvages. Il est de notre devoir de leur donner une sépulture.
- Il est vrai, fait la dame, contrariée tout en tentant de n'en rien laisser paraître.
- Léonce, sors deux pelles, ajoute le frère Alcide.
- Et une troisième pour moi, fait le jeune homme. Nous irons plus vite en besogne.
- Retroussons nos manches. J'en ai déjà la gargante asséchée!

*

À l'auberge des Armes de Maine.

- Montrez-moi cela.
- Que nenni. Je dispose moi-même de tout ce qui est nécessaire.

Mais le jeune homme est plus affaibli qu'il ne veut bien l'admettre, et sans le vouloir se laisse aller sur le lit étroit à la couverture tachée. Madame d'Hurs, maternelle, délace le pourpoint et découvre l'épaule de Hoël. La blessure est insignifiante. Elle la nettoie avec soin et la masse à l'aide d'un baume qu'elle sort du sac de tapisserie dont Léontine ne se sépare jamais – ladite Léontine est envoyée se promener et sort en maugréant. Puis, d'un geste vif, madame baise l'épaule blessée. Hoël sursaute.

– Ne vous méprenez pas, chevalier, seule la charité chrétienne me guide.

– Comment en douterais-je, madame? répond-il en bondissant et en la prenant dans ses bras.

Leurs lèvres se frôlent. Leurs langues. Ardent, il a plus que

jamais l'allure d'un jeune homme, le teint rose, la dent éclatante, l'œil de feu. Elle, qui a deux fois son âge, se dégage tout en retenant sa main :

– Chevalier, vous m'inspirez les sentiments les plus tendres...

– Et vous, madame, le respect le plus profond, fait-il en entreprenant de relever les lourdes jupes.

– Tss, garnement, vous y allez rondement. Je suis heureuse de constater que vous reprenez des forces sans tarder. Toutefois, non, ce n'est pas ainsi...

Pourtant elle se trousse elle-même, puis le déculotte vivement, saisit son membre, qui pointe vers le firmament, le manie en soupirant et l'appuie contre son ventre à elle, qu'elle a dénudé.

– Non, ne pénétrez point. Ce serait me mettre en état de péché mortel. Je suis épouse et mère, souvenez-vous-en. Exprimez-vous plutôt dans le buisson. Ainsi, avec les dames, vous éviterez de planter des marmots partout, fait-elle, sentencieuse.

Tenu au chaud sous les épaisses jupes et en contraste avec la blancheur du ventre – que souligne une mouche de taffetas noir –, le buisson est noir, rêche et fourni, et, faute de mieux, le jeune homme, ému des manipulations de madame, l'honore sans se faire prier, en songeant à Hurs, *Ursus*, l'ours – c'est le poil de la bête fauve qu'il arrose. À la suite de quoi madame, soudain renfrognée, le congédie sèchement :

– En voilà des façons. Tout cela pour une égratignure de rien du tout. Me voici toute gluante. Léontine! Apportez un linge! Et vous, sacripant, voulez-vous filer!

Hoël n'a de nouveau plus d'épée et pas la moitié d'un liard en poche, alors qu'une lame de bon acier vaut le prix d'un cheval.

En attendant, il doit se contenter une nouvelle fois d'une arme de second choix, que Léonce exhume d'un des coffres amarrés sous la berline, car on jurerait qu'il garde là-dedans une armurerie digne d'un brocanteur. Hoël la dérouille et en affûte le tranchant, avant de se livrer à quelques exercices avec le moine, lequel s'y entend mieux qu'à ses oraisons : assauts souriants mais hardis dans la cour de l'auberge, sous l'œil rond des servantes et des palefreniers, qui n'ont pas souvent l'occasion d'admirer un moine escrimeur.

*

Grand vent, nuages rapides, arbres pliant sous les bourrasques. Une buse se tient immobile sur une branche morte. Le chapeau rabattu, Hoël et le frater cheminent en avant de la berline. Le chevalier :

- Et Léontine?...
- Quoi Léontine?
- N'a-t-elle point d'appétits?
- Elle vous inspire des pensées charnelles?
- Non point.
- Léontine ne vit que pour madame. Elles sont sœurs de lait.
- Et Léonce?
- Quoi Léonce? Ne me dites pas... répond le moine avec un soupçon d'énervement.
- Il est vigoureux... («Est-ce qu'il bourrique la vioque à l'occasion?»)
- Je le crois mû par un dévouement sans faille envers madame.

L'équipage les rattrape. Madame, à la portière :

– Que comptez-vous, tous les deux ? Vous vous entendez comme larrons en foire, ma parole !

Le moine, courtois :

– Nous chantions vos vertus, madame.

Avec un regard ironique, elle rabat le rideau.

*

Il est deux heures avant mi-nuit et la soirée tire à sa fin. Le moine demande l'autorisation de se retirer :

– Bichonne soufflait un peu, je vais aller voir si elle est bien installée. Ce palefrenier n'entend rien à sa besogne. Permettez, madame.

– Allez, frater.

La conversation languit. Une demi-heure plus tard, la maisonnée s'endort, les dames montent dans leur chambre, et Hoël va à son tour voir son cheval.

Alors qu'il entre dans l'écurie, portant une lanterne sourde, il entend un halètement. Ce n'est pas le palefrenier, qui dort d'un sommeil épais dans la paille. Curieux, le jeune homme fait quelques pas discrets, écarte une bâche qui ferme une stalle et découvre la source du bruit : le frère Alcide, juché sur un tabouret, le froc retroussé, est en train de piner avec la plus grande ardeur sa mule, la placide Bichonne. En entendant venir, il se dégage et saute à bas du tabouret, la mine ingénue, espérant que Hoël n'a rien surpris de la scène et balbutiant :

– Elle était languissante ce jour... réclamait des soins...

– ... que vous vous empressâtes de lui prodiguer !

– Mais qu'allez-vous penser !

– Je ne pense rien, je constate. Que vous étiez occupé à un tendre entretien avec votre fiancée...

– Je ne vous permets pas!
– Ne niez pas. Elle a encore le con dilaté par votre dard. Remarquez, elle n'a pas l'air de détester la chose. L'habitude, sans doute.

Comme pour acquiescer, Bichonne bat des cils. Le moine se décompose – en effet, le crime de bestialité peut valoir le bâcher :

– Messire, je vous en conjure...
– Je n'ai rien vu, frater. Ou plutôt je n'aurais rien vu si quelque acte contraire aux mœurs s'était déroulé ici, ce qui est une hypothèse sans fondement.

La mule tourne vers eux ses grands yeux noirs et souffle avec douceur. Le moine prend dans ses bras la grosse tête de l'animal et murmure :

– Je vous suis infiniment obligé, messire. Je suis un misérable. La solitude... Les tourments du cloître...

Chapitre troisième

Madame passe la tête par la fenêtre de la berline :

– Léonce, arrivé au carrefour où ce vénérable frêne ombrage une riante fontaine, tu prendras à droite.

– Oui, madame. («Cet arbre à moitié mort et cette source pourrie!»)

– Frater, veuillez je vous prie vous porter en avant et prévenir mon cousin Tancredi, au manoir de Belle-Branche, de notre arrivée prochaine.

– Serviteur, madame.

Et il file, les pompons rouges de Bichonne volant au vent.

– Venez ça, s'il vous plaît, chevalier.

Hoël se porte à la hauteur de la fenêtre, ôte son chapeau et salue, plume au vent :

– En quoi puis-je espérer avoir l'honneur de vous être utile, madame ?

– Par le plaisir que me donne votre compagnie. Restez à mon côté. Mon cousin est un veuf lunatique. J'espère que ce séjour ne sera pas trop éprouvant, au pis nous décamperons dès demain.

Hoël fait cabrer sa jument avant de galoper trois ou quatre fois autour de la berline, comme le gamin qu'il est encore.

Le cousin Tancrède n'y est point, ne sait quand reviendra, mais un intendant cérémonieux fait mener à leurs appartements madame d'Hurs flanquée de Léontine, le moine et le chevalier, tandis que Léonce dormira dans la paille. On leur sert une tourte aux cailles et un ragoût de sanglier aux cardons et à la sauge, arrosé d'un vin local qui gratte.

Puis ils sont laissés à eux-mêmes; afin de stimuler leur digestion, ils se promènent tous les trois (madame a envoyé Léontine au lit) à la tombée de la nuit, précédés par un valet muet qui les guide, et qui, alors qu'ils sont parvenus au pied d'une massive tour à mâchicoulis et à créneaux, indique d'un geste au frère Alcide une porte basse, et à madame et à Hoël un escalier pratiqué dans le mur, avant de s'évanouir dans l'ombre en chuchotant « la tour des Chaînes ».

En haut de l'escalier, madame et le chevalier prennent pied sur une galerie circulaire de bois d'où l'on jouit d'une vue imprenable sur la grande salle qu'éclairent des flambeaux plantés dans des anneaux fixés au mur nu. Une porte se referme en grinçant et une voix féminine s'élève :

– De la visite! C'est pas trop tôt! Qu'on me laissait prendre racine! Vous allez me réchauffer!

En bas, sur une estrade, une jeune paysanne dodue est étendue sur le dos, les bras en croix, les jambes écartées, maintenus par des chaînes. La fille, aux longs cheveux dénoués, ne porte qu'une paire de sabots fourrés de paille. Même de loin, on la sait vraie blonde.

– Prenez garde de faire craquer le plancher, mon cher chevalier. Il serait malséant que notre présence soit remarquée.

Hoël s'accoude à la balustrade, le souffle court, à côté de madame, dont son regard ardent explore le décolleté, et va pour parler. Mais elle :

– Chut. Voyez.

Là où les deux spectateurs s'attendaient à l'entrée, à défaut de monsieur le cousin, de l'intendant ou d'un ou de plusieurs valets venant fouetter et foutre la fille de ferme ès liens, surprise : le moine fait son apparition, monte sur l'estrade, tourne autour de la grosse blonde, lui chuchote un mot à l'oreille.

Madame prend la main de Hoël.

Le frère Alcide défait les chaînes et la fille s'ébroue.

Hoël murmure :

– Le brave cœur ! Fidèle à ses vœux ! Loin de toute contrainte ! Il libère cette infortunée créature !

– Taisez-vous, niais !

Cependant, le moine retourne la fille sur le ventre, fixe de nouveau les chaînes, rajuste les sabots dont de jolis pieds s'étaient échappés, donne une tape vigoureuse sur les fesses rebondies, puis s'agenouille, retrousse son froc, exhibe un vit aussi long que fin, se lubrifie d'une goutte de salive, attire à lui le postérieur de la fille, car il a pris soin de ne pas trop tendre les chaînes, et l'enfile d'un coup sec. Elle pousse un petit cri et glousse.

Hoël chuchote :

– Il y met du cœur...

– Cœur n'est pas le terme...

– On n'y voit guère... Croyez-vous qu'il la possède par l'orifice chrétien ?

Madame baisse encore plus la voix :

– Le frater ignore tout des voies de nature et ne pratique que le trou du diable, voyons, les mœurs du couvent ne souffrent pas d'exception.

– Je vous crois sur parole. (« Sauf avec Bichonne, qu'il enconnait l'autre soir », songe-t-il.) Mais l'infortunée créature n'en est-elle pas révoltée ?

– Point du tout. Au contraire, elle paraît adorer la chose. Entendez-la ahaner.

– Peut-être ces râles de jouissance sont-ils simulés?

– Non point, croyez-en une femme. Et ces séances constituent ses gages, comme il est fréquent. Notre moine ne vous a-t-il pas narré comment le frère Blasius, dont il se prétend le disciple, répétait qu'il n'y avait péché qu'à connaître une femme par les voies de nature?...

Madame glisse la main de Hoël sous ses jupes:

– À votre ouvrage, jeune homme! Procurez à une dame ces joies bénignes autant qu'ineffables. Allons! Branlez donc, n'avez-vous pas d'énergie? Ce diable de moine aura bientôt déchargé! Un peu de nerf! Et restez décent, je vous l'ordonne, pas question de dénouer ce haut-de-chausses pour vous aérer la mentule! Ah! voici qui est mieux! Aah! Je me pâme! Aaah!... Mon enfant!

Madame jouit en serrant les dents, puis s'éclipse, laissant Hoël dans un violent état d'excitation.

C'est alors que la voix narquoise du moine, qui en a fini et se rajuste, se fait entendre:

– Vous voici bien échauffé... Pourquoi ne descendez-vous pas nous tenir compagnie, mon cher chevalier? Pas vrai, ma petite, comment te nomme-t-on déjà?

– Gudule, mon frère.

– Gudule, si c'est pas mignon, ça? Coquine!

Il lui donne une tape sur les fesses, qu'il baise:

– Vois, ma petite Gudule, comme ce jeune chevalier est charmant.

– Oh oui! qu'il a d'étranges yeux! qu'il me plaît!

– Il te fouettera si cela peut te faire plaisir.

– Êt' ben liée, pour sûr, et foutue d' partout, v'là qui suffit à mon bonheur, frater.

– Tant pis pour toi. Et il est chaud comme un étalon au printemps, n'est-ce pas, messire ?

Hoël ne répond rien ; un peu gêné, il voudrait bien que le moine prenne congé, mais l'autre ne l'entend pas de cette oreille.

– À vot' tour, messire. Procédez sans hâte, par où ce qu'il vous conviendra..., fait la fille, toujours sur le ventre.

– N'en es-tu pas fatiguée, ma bonne ? demande le chevalier, courtois.

– Bah, pour vous l'dire, j'préfèrions c'te service à l'horizontale que d'traire les vaques avant l'aube et d'sortir el'fumier, d'porter des siaux tôte la journée, d'gratter les planchers...

– Tu préfères gratter autre chose ! précise le frère Alcide avec un rire gras, tandis que Hoël, sans faire plus de façons, se met en position, le pantalon baissé, empoigne dans un cliquètement de chaînes les hanches grasses de la fille et la pénètre, avant de se mettre à la besogner.

Mais quelle n'est pas sa surprise quand il sent du côté de son fondement d'abord un doigt mouillé préparer le chemin et aussitôt ensuite, sans préavis, le long vit brûlant du moine s'introduire en lui, et qu'il entend un ricanement :

– Vous n'escomptiez tout de même pas échapper à l'octroi, mon joli chevalier ! (« Du diable, la voie est frayée, et des plus moelleuses, ce noblaillon n'est pas puceau de ce côté-là... »)

– Holà ! (« Quand je pense qu'il m'enfourne cet engin familier du con de sa mule ! Nous sommes peu de chose... »)

Et d'œuvrer avec vaillance, bons bûcherons ne refusant point la besogne, la fille ne se montrant pas fainéante en dépit de ses entraves, mais demandant ensuite :

– Maintenant qu'i z'ont fini, si que messire le chevalier et le bon frater avaient la bonté de m'détacher, que j'voudrions ben aller souper...

– Crois-tu? Nous allons demander à ton maître, fait le moine. On va t'apporter une écuelle. Peut-être.

(«Malas ma doué, que ça me cuit», pense Hoël. «Il ne paraissait pas bougre, pourtant il ne déteste pas la chose. Encore un qui doit être bique et bouc», songe le moine.)

Et ils sortent, après avoir lancé une couverture de cheval sur Gudule.

Une heure plus tard, alors que tout va s'endormir et que le frère Alcide envoie d'un geste du doigt un valet soutirer du vin au tonneau, il fait claquer sa langue devant Hoël pensif:

– Sacré morceau! Que de la bonne chair en abondance et bien ferme! Pas trop nerveuse!

Le jeune homme manifeste pourtant de l'embarras:

– Ne craindriez-vous pas qu'elle ne prenne froid?

– Bah! Ce sont des races rustiques! rétorque le frère comme s'il parlait d'une génisse.

– Certes, mais à rester ainsi attachée elle risquerait de s'ankyloser. Et avec le froid de la tour elle serait moins...

– Au contraire, la fraîcheur confère de la fermeté à des chairs abondantes qui pourraient avoir tendance à se ramollir, au risque de s'affaïsser. La déchaîner? N'en faites rien, croyez-m'en, et puis elle adore ses chaînes, la dévergondée, non?

– Certes, mais...

– Allons, chevalier, pas de sensiblerie mal placée. Trinquons, mon cher. Au pape! *Gesundheit des Papstes!* comme on dit en Lorraine.

*

Quelques jours passent. Le cousin Tancrede n'est toujours pas rentré, d'ailleurs nul ne sait où il se trouve ni ce à quoi il s'occupe, tandis que ses hôtes passent le temps entre grasses

matinées, ragoûts et promenades: de nouveau Gudule, enchaînée, est soit baisée par Hoël que déshonore le moine, soit fourrée par le moine (que Hoël refuse avec vigueur de foutre), tandis que madame, postée sur la galerie supérieure, se caresse avec une discrétion très relative. C'est à l'issue d'une de ces séances que la blonde paysanne se décide:

– Quand vous prendrez congé d'ici, pourquoi qu' vous ne m'emmèneriez point avec vous aut'? Le maître, i' n' s'intéresse pus à moué, comme si qu' j'existions pus, je me languis qu' j'en suis au désespoir, alors j'suis sûre qu'i m'laisserait aller, alors que vous, messire, vous êtes si gentil, et le bon moine aussi. Vous croyez qu' vot' dame alle me prendrait à son service? Qu'alle a l'air si bonne... Y aurait pas b'soin d' lui dire que...

– Au cas où elle n'aurait rien remarqué!

– Soit. Demandons-lui.

Léontine se tient raide comme un piquet dans un coin de la pièce; le frère Alcide a plongé son nez rougeoyant dans son bréviaire et Hoël feint de regarder la cour à travers les vitraux. Un sourire avenant fleurit sur les lèvres rouges de madame d'Hurs, qui s'est carrée dans un vaste fauteuil:

– Je suis touchée de ta requête, bonne Gudule, et l'intendant vient de me confirmer que tu ne dois rien céans et qu'il te laissait ta liberté, mais, vois-tu, je n'ai pas besoin de personnel supplémentaire ces jours-ci. Léonce et Léontine pourvoient à tous mes besoins en voyage, et chez moi j'ai mes gens.

– Mais pisqu'on n' veut pus d'moué icitte j' pourrions aider aux gros travaux. Et pis ces deux messieurs i' me recommandent.

Hoël se retourne et s'éclaircit la gorge:

– Depuis notre arrivée, Gudule nous a donné maintes preuves de son dévouement...

Le moine ajoute :

– C'est une belle âme... («Et un cul plus beau encore»).

Il se permet de murmurer :

– Nous trouverions de la place pour son matériel avec les bagages...

Madame, qui n'a pas prêté l'oreille à cette dernière phrase, esquisse une moue bienveillante :

– Dans ce cas, pourquoi pas?... On trouve toujours de l'ouvrage quand on est de bonne volonté.

– Oh! pour ça, madame, je n'en manque point, que ces messieurs peuvent en témoigner!

Léontine avance d'un pas et fait la révérence en rougissant :

– Puis-je parler, madame?

– Je t'écoute.

– Pardonnez-moi, madame, mais je connais madame depuis toujours, puisque nous avons partagé le lait de la même nourrice, et si madame engage cette personne je ne pourrai plus à mon grand dam rester au service de madame.

– Voyons, Léontine, que t'arrive-t-il?

– Que madame me pardonne, je n'en puis dire plus. Elle devinera. Les feux de l'enfer nous guettent, ajoute-t-elle en coulant un regard dérobé au moine, qui garde un air dégagé.

D'un geste, madame d'Hurs congédie ses deux serveurs et Gudule, et lance aux deux hommes :

– Vous me mettez dans l'embarras avec votre... protégée. Pas de dénégations vertueuses, je n'en ai que trop vu. Et je ne puis me permettre de perdre Léontine, qui me sert depuis notre enfance commune. Oublions cette fredaine. C'est tout. Bonne soirée.

Les deux hommes saluent et se retirent en maudissant

la vieille bique de Léontine. Mais le moine ne se laisse pas abattre, puisqu'il rejoint la paysanne, laquelle a regagné sa croix, à la tour des Chaînes.

– Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir, ma petite Gudule?

– Je ferais tôte pour vous obliger, frater.

– Eh bien, ce serait que tu me donnes une de tes culottes, plutôt une que tu aurais portée quelque temps, tu vois... en souvenir de toi, puisque nous allons nous quitter à jamais.

Les narines du moine se dilatent, comme s'il flairait déjà le linge.

– Oh que je ne portions point d' ces affûtiaux-là! C'est pour les traînées!

*

Le lendemain soir.

– Trop d'affaires me requièrent pour que je perde mon temps ici, fait soudain madame, contrariée. Léontine, préviens Léonce: qu'il prépare notre départ pour demain à la première heure.

– Eh bien nous allons quitter Belle-Branche sans avoir seulement entrevu notre hôte, votre cousin Tancrede, fait le chevalier, qui croit de son devoir de gentilhomme d'aligner des paroles creuses, car il n'a que faire du cousin, même si le fait que celui-ci garde une gueuse enchaînée à sa disposition peut lui faire supposer des goûts particuliers.

– Bah! nous ne perdons rien, il est ennuyeux comme la pluie. Un véritable croque-mort! Je suis certaine que même ces gamineries de la tour ne parviennent pas à le dérider. Je vais confier trois lignes de remerciement à l'intendant, et nous filerons.

*

Sur la route. Un violent orage trempe la compagnie en un instant. Hoël ralentit le pas de son cheval pour tendre une pièce à un mendiant noiraud et loqueteux qui, tout en l'agrippant par sa botte, chuchote :

- Le chevalier est attendu.
- Que marmottes-tu là, l'homme ?
- Vous m'avez très bien entendu. *Gedenken*. N'oubliez pas. Des grêlons se mettent à dégringoler, hachant des feuilles.

Léonce, de loin, s'écrie :

- Madame vous mande auprès d'elle, messire.
- Une seconde, je vous prie.

Hoël saute à bas de son cheval dans une flaque de boue et secoue le mendiant par les épaules :

- Attendu où ? Par qui ? Es-tu fou ? Que me veux-tu, enfin ?
- Veuillez poursuivre sans lassitude votre chemin vers l'est, messire. (« C'est lui. »)

Le moine arrive au trot de sa mule :

- Que vous veut ce juif ? Il semble vous tenir en haute estime. Pense-t-il que ?... (« ... qu'avec son bout raccourci il est des leurs ? »)

– Tout va bien, frater, ce pauvre homme avait besoin d'un secours.

La pluie cesse, le jeune homme secoue son manteau et rejoint la voiture. Le mendiant s'est évanoui dans un chemin creux.

*

Auberge du Hareng-Pubère. Une vieille baraque qui craque de partout, plafond bas, souris galopant au grenier, chiche lumignon, hôte à trogne d'assassin, piteuse chère. Madame d'Hurs, gardant Léontine à son côté, est logée dans la meilleure chambre, ce qui n'est guère; Léonce dort à l'écurie, et pour le moine et le chevalier on a déroulé deux paillasses dans un galetas.

Le frère Alcide boit son vin, dit ses patenôtres, souffle la chandelle et ferme les yeux. Hoël, qui ne parvient pas à trouver le sommeil, se tourne et se retourne, avant de sentir la main du moine entre ses fesses et d'entendre sa voix avinée :

– Alors, troublant jouvenceau, on a du mal à s'endormir? Savez-vous que je possède une recette infailible contre l'insomnie?...

– Halte-là! Cessez vos avances iniques!

– Vous ne disiez pas cela l'autre jour... Laissez-moi vous rappeler que vous aviez le conduit fort accueillant...

– Laissez cela! Jamais sans Gudule!

– Pour cela je suis bien d'accord, nous avons subi une perte irréparable...

Et ils soupirent à en fendre la cloison. Le moine toussoie :

– Un petit coup vite fait, en toute discrétion, pour vous consoler, messire? Ou alors un air de flûtiau, que je vous jouerais volontiers?

– Il suffit! Allez plutôt, s'il vous démange, tremper votre vit dans l'eau bénite! Et souffler ailleurs votre haleine pestilentielle! Vous êtes un alambic à vous seul, frater.

– Ou bien a contrario me feriez-vous la faveur d'un farcisement? Je tâterais volontiers à mon tour de cette vaillante aubergine qui comblait notre Gudule...

– Baste vous dis-je!

Silence. Puis Hoël, insinuant :

– Pourquoi ne me proposez-vous pas plutôt de tringler votre mule?...

Rugissement:

– Le premier qui touche à ma Bichonne, je l'égorge!

*

L'été arrive, les blés blondissent et s'alourdissent, l'alouette chante haut dans le ciel, les taons tourmentent les chevaux et les mouches ne laissent guère de répit aux hommes.

Poussière au loin. Léonce ralentit, puis arrête les chevaux et appelle:

– Mauvaise rencontre à venir, madame: j'aperçois là-bas ce qui ressemble à une compagnie de soldats. Pour soulever tant de poussière, ils doivent être nombreux.

– Je pourrais leur demander des nouvelles de mes fils. Peut-être les connaissent-ils... fait madame dans un élan de naïveté confiante.

– À votre place, je m'en garderais comme de la malemort, fait le moine. Peste! Je préfère encore les brigands! Foutre-cuille! Corne du diable!

– Abstenez-vous de jurer, frater. Eh bien, il n'est plus temps de prendre un chemin de traverse, ce qui éveillerait leur attention. Poursuivons droit. Ayons l'air déterminés, mais sans arrogance. Léontine! Sors à la seconde ma parure de deuil de ce sac et enveloppe-toi aussi de noir! Chevalier, cape noire! Frater, escamotez les joyeux pompons de Bichette!

– Bichonne, madame.

– Messieurs, armez sans tarder vos pistolets. Si l'affaire tourne au vinaigre, ce qu'il ne faut pas souhaiter, car nous n'y survivrions sans doute pas, tâchez d'abattre les officiers d'abord.

Un quart d'heure plus tard, l'équipage croise les soldats, qui marchent d'un pas lent, fifres et tambours en tête derrière deux officiers à cheval. Tous ne forment qu'une bande de loqueteux, dont certains dissimulent des blessures sous des bandages tachés de sang noirci ; d'autres sont mutilés ; un autre encore a été défiguré par un coup de sabre ; l'un d'eux est aveugle et marche en trébuchant, houspillé par ses camarades.

À l'abri des rideaux tirés, les dames sont dissimulées derrière de longs voiles de deuil – mais madame tient pistolet et poignard –, et les trois hommes ont la mine grave, laissant entrevoir épées et pistolets.

Les deux officiers, qui ont remarqué les chevaux de trait sans allure, le piètre état de la berline, la peinture éraillée des armoiries, les harnais usés, et se sont dit qu'il n'y aurait rien là dont il vaille la peine de s'emparer, saluent le chevalier, qui leur rend un large coup de chapeau, et le moine, qui les bénit, de même qu'il bénit les soudards, lesquels lâchent quelques obscénités, mais sans rien tenter. Personne ne pose de question. L'équipage s'éloigne. Le son des fifres et des tambours s'éteint en arrière. La poussière retombe.

*

Le soir survient, nul village annonciateur d'auberge n'est en vue, et la compagnie se résout à établir le camp dans une grange en ruine qui se dresse au milieu de la plaine, près d'un ru. Trois murs, des moignons de poutres, des pierres éboulées d'où file une coulevre, du lierre, une aigre odeur d'abandon. On tend une bâche, on allume un feu, Hoël revient d'un tour de chasse en portant une couple de ramiers qu'il plume, vide – sans se faire remarquer, il réserve les poches à fiel, pour ses baumes – et met à rôtir tandis que Léonce abreuve, étrille

et entrave les chevaux, que le frère Alcide s'affaire autour de Bichonne et que Léontine brosse de pied en cap madame, debout et impérieuse.

Maigre pitance, sans sel, accompagnée de biscuit dur comme du bois. Il est convenu que Léonce montera la garde pendant la première moitié de la nuit et le chevalier pendant la seconde.

Quand Hoël prend son tour de garde, Léonce, infidèle à son devoir, dort d'un profond sommeil. La lune bientôt pleine ne révèle rien d'inquiétant dans la campagne déserte. Le moine dort à côté de Bichonne et des chevaux entravés. Les dames sont allongées dix pas plus loin, Léontine comme toujours boutonnée jusqu'au menton, dormant comme une souche, et madame dans une attitude gracieuse, les bras derrière la nuque, le corsage dégrafé, sa poitrine opulente blanche sous la lune. Alors qu'il la contemple, rêveur, voici que, les yeux toujours clos, elle sort d'une poche de jupon un simulacre de bois qu'elle glisse sous ses jupes et dont elle use, avec lenteur d'abord, puis plus vite, jusqu'à satisfaction, les seins dressés, qu'elle caresse de sa main libre – à cet instant elle ouvre les yeux et le voit, debout à côté d'elle, qui la regarde, avant qu'un nuage masque la lune. Quand le nuage est passé, elle est roulée en boule, immobile, sous sa couverture, et il croit avoir été le jouet d'une illusion.

Alors que le ciel s'éclaircit à peine, il va se baigner dans le ru glacial, se frottant avec un galet, puis ranime le feu, va cueillir du serpolet qu'il lance dans un pot d'eau bouillante, dispose du biscuit sur une serviette et réveille Léonce, qui réveille Léontine, qui réveille madame.

Le soleil va se lever. Très haut dans le ciel blanc, un épervier fait le point fixe.

*

Depuis quelques jours, bien visible de loin dans les étendues désolées de la Beauce, une silhouette, féminine vu ses rondeurs et poussant une charrette à bras, les suit en gardant ses distances. Ils la perdent de vue au cours de la journée, mais la berline va si lentement sur les mauvaises routes qu'elle les rattrape, dirait-on, chaque soir, tout en se gardant d'approcher.

– Voilà qui est intrigant, à la fin. Chevalier, auriez-vous la bonté d'aller vous enquérir des intentions de cette créature ?

La plume du chapeau du jeune homme décrit une courbe gracieuse tandis que, contrarié de n'avoir pas été désigné, le frère Alcide grimace et grattouille mine de rien la croupe de Bichonne, dont les longs cils battent.

Un temps de galop. Puis :

– Ah non ! C'en est trop ! Tu es folle ! Que fais-tu ici ?

– J'avions quitté l'château après vous aut' et j'suivions l'train d'la dame, vu qu'vous et pis l'bon frère étiez toujours avec elle. Allez, prenez-moi avec vous, je ne vous coûterai pas cher, un bol de soupe et pis l'reste... J'ai même emporté c' que vous aimez bien... Comme ça vous pourrez ben m'ligoter avant d'vous amuser tous les deux...

Et Gudule – que vous aurez reconnue, ô sagaces lectrices et lecteurs – soulève la bâche qui recouvre sa charrette et montre à Hoël, embarrassé, ses bagages, qui consistent en une couverture et une gamelle, mais surtout en plusieurs toises de bonne chaîne, en menottes et en solides verrous portant des clefs dignes d'un cul-de-basse-fosse.

Hoël revient au galop vers la berline :

– Madame, je suis confus, cette personne qui nous suit n'est autre que Gudule, qui brûle d'entrer à votre service.

- Gudule?
- Vous savez... La paysanne du donjon, celle qui...
- Vous étiez de mèche? Avec cette dondon qui préfère le vice au labeur?
- En rien, madame. C'est de sa propre initiative qu'elle...
- Peu importe. Frater, votre opinion, en tant que directeur de conscience?
- C'est sans nul doute la divine Providence qui nous envoie cette pécheresse, madame. Gardons-nous de ne pas nous mettre en situation de sauver cette âme.

Madame d'Hurs a un fin sourire, tandis que Léontine, qui sommeillait au rythme des cahots, s'est éveillée au nom de Gudule et glapit :

- Si c'est ainsi, madame, je quitte...
- Tu ne quittes rien du tout. Cette fille entre au service du chevalier, comme... gouvernante, et cela ne te concerne en rien.
- Je vous répète que je...
- Plus un mot. Chevalier, allez la chercher. Léonce, tu vas aider la fille à démonter cette charrette et à la mettre avec les bagages. Elle va voyager en s'accrochant derrière la voiture. Ou liée comme une malle, si elle préfère, puisqu'il semble que ce soit son goût habituel.

*

Villages et bourgs se font de plus en plus proches, et l'affluence de véhicules de toute sorte, carrosses, charrettes, carrioles, coches, pataches, tombereaux, ainsi que des cavaliers et des piétons indique que l'on s'approche de la capitale du royaume. Nul n'ôte plus son bonnet au passage de la voiture, qui n'est plus ici qu'un véhicule parmi tant d'autres, et pas

des plus reluisants, avançant au pas dans la poussière. On est bientôt passé des champs de blé ondoyant sous le soleil aux potagers et aux vergers des faubourgs et à la cohue grossière de la grande ville.

Chapitre quatrième

Dès l'octroi passé, Hoël est interpellé par des laquais parce qu'il ne se gare pas assez vite au passage d'un carrosse qui l'arrose de fange, injurié par des portefaix car il obstrue le passage; des ménagères vident des pots de nuit par les fenêtres, des servantes balaient l'ordure au milieu de la rue, des marchands aèrent leur panse sur le seuil de leur boutique, chacun presse le pas, insoucieux de ses voisins, et toise les autres du haut de sa morgue, surtout ce jeune homme qui, la chose est visible comme le nez au milieu de la figure, arrive d'une province reculée et n'a jamais vu la grande ville. Pigeon qu'on va plumer sur-le-champ. Des taverniers l'invitent d'un geste rond du bras à goûter les mets frelatés qu'ils servent à prix d'or, des harengères le hèlent, des tire-laine tentent de lui subtiliser sa bourse, des filles de joie édentées, certaines flétries, au teint jaune, d'autres obèses et violettes, retroussent leurs jupes d'un pied à son passage en chuchotant « Pour toi ce sera dix sous, beau gosse. Monte avec moi », des moines mendiants – que le frère Alcide, du haut de sa mule, feint de ne pas voir – s'accrochent à lui telles des sangsues, des aveugles et éclopés de toute sorte encombrant les rues, qui retentissent de leurs plaintes, des cris des boutiquiers, des disputes incessantes des passants, de la hargne de la valetaille.

Paris étant une cité où il est malaisé de se loger, madame d'Hurs est hébergée avec Léontine non loin du palais de justice, place Dauphine, par une de ses lointaines cousines, une veuve avare de minuscule noblesse qui lui extorque des nuitées plus chères qu'une bonne auberge en échange d'une chambre sous les toits, dans la troisième cour d'une demeure qui sent les pieds, le chou moisi et l'urine. Le chevalier et le moine dorment tels des palefreniers dans l'écurie, rue Vieille-du-Temple, où sont leurs bêtes, et Hoël entend, certaines nuits, le frater ahaner en foutant l'ingénue Bichonne, dont l'attachement à son maître ne souffre nulle limite. Léonce s'installe chez un de ses frères, rue des Fossés-Saint-Jacques, où il dort au grenier.

Quant à Gudule, pourtant instituée gouvernante du chevalier, elle manque à tous les devoirs de sa charge en disparaissant purement et simplement dès le premier jour.

*

Sur le Pont-Neuf, un jongleur sautillant, qui ne s'est pas écarté assez vite du chemin d'un carrosse, est heurté par un cheval. Son pied glisse dans la boue, l'homme tombe, il est broyé sous les lourdes roues. Le sang se mêle à la fange. Le cocher à la livrée chargée de galons d'or ne tourne même pas la tête, l'attelage aux rideaux tirés ne ralentit pas. Deux laquais sautent du marchepied, et, l'air empreint d'un profond dégoût, tirent par les pieds hors du passage le cadavre disloqué de l'infortuné, dont l'habit élimé de satin vert et or est souillé de sang.

Quelques passants montrent le poing au carrosse qui s'éloigne. Hoël est en proie à l'indignation :

– Infâme conduite! Qu'est cela, sinon un meurtre?
– Celui-là ne savait même pas jongler avec quatre balles. Ça ne mérite pas de vivre, une pareille engeance, rétorque, glacial, Léonce.

– Tu exagères! Te voilà devenu en deux jours aussi inhumain que ces vils Parisiens.

– Mais j'en suis un, de parisien, un vrai, né dans les murs, rue des Fossés-Saint-Jacques, où mon père était savetier. Quant à être vil, je vous demande pardon...

– Pourtant, ce pauvre garçon...

Léonce soupire:

– Bah! Les jongleurs, mimes et baladins grouillent en plus grande quantité dans cette bonne ville que les punaises dans le matelas d'une méchante auberge. Un d'écrasé, dix qui repoussent! Voyez plutôt.

En effet, deux histrions vêtus de couleurs chatoyantes, comme sortis du pavé, se battent pour occuper l'emplacement du défunt, sous les quolibets des badauds qui les encouragent.

– Hardi, les intermittents, cognez-vous!

– Vas-y le grand! Mords-y l'œil!

– Te laisse pas faire, le petit! Mets-lui un coup de genou dans les joyeuses!

– Intermittent, quelle curieuse appellation! Que signifie cela? s'enquiert Hoël auprès de Léonce.

– C'est que, messire, tels des astres qui s'occultent et réapparaissent à intervalles réguliers devant la lunette des astronomes, ces traîne-misère que nul ne sollicite, plus importuns que des mendiants lépreux, ne nous infligent leurs contorsions que par intermittence...

Madame est la première à ne pas se remémorer avec toute la netteté voulue les nombreux rebondissements de ce procès parisien, qui porte sur une demande de réparation formulée par un quidam soutenant que deux valets portant la livrée d'Hurs ont tenté de lui dérober sa bourse alors qu'il sortait d'une taverne et avait perdu son chemin dans le labyrinthe de ruelles mal famées qui s'étend derrière la place de Grève. Accusations qui salissaient l'antique blason. Les gredins de valets ont été congédiés depuis belle lurette, la plainte s'est perdue, mais l'affaire se poursuit au civil, car le plaideur forcené, qui a chez les gens de robe des relations l'engageant à ne pas se décourager, un heureux dénouement ne pouvant que survenir bientôt, réclame maintenant à madame une forte somme, gonflée des intérêts composés qu'il calcule jour et nuit, aidé par une clique d'avocats faméliques et malpropres qui assigneraient Dieu le père en personne devant saint Pierre si cela pouvait leur rapporter deux sous.

Un avoué vient de déposer pour elle des liasses de conclusions tendant à exciper de la nullité d'un acte interruptif de prescription, mais la partie adverse va, dans tous les cas de figure, tout tenter pour faire reporter l'audience à venir, et l'affaire ne sera peut-être pas évoquée de nouveau avant le printemps suivant. Ainsi vont les choses, mesquines et dépourvues de sens au fil des ans.

*

– Je vais faire la sieste, mais vous aurez la bonté de vous tenir, chevalier.

Madame baisse le ton :

– Il ne me convient guère de me trouver de nouveau aspergée de vos sécrétions. Car ce n'est pas ainsi qu'un gentilhomme en use avec les dames.

– Plaît-il ?

– L'autre après-midi...

– Mais...

– Ne faites pas l'enfant. Je l'ai senti, vous vibriez telle la corde d'un arc quand vous avez déchargé, sacripant, après avoir baisé mon pied ou peut-être ma pantoufle, je ne sais. Puis l'autre jour, l'arrosage du buisson, quelle audace, vous êtes un chiot en folie, ma parole !

– Mais...

– Ne niez pas. Et venez plutôt me masser les pieds, qui sont tout engourdis. Les effleurer de vos lèvres juvéniles n'est pas interdit. Mais surveillez vos manières, sinon je serai forcée de sévir ! Et ne réveillez pas Léontine !

*

Sans nulle surprise, le demandeur fait ajourner le procès ; madame regarnit en maugréant la bourse de son avoué et s'apprête à quitter la grande ville. Elle fait ferrer les chevaux à neuf, vérifier les essieux et les suspensions de la voiture, envoie des messages au chevalier, au moine et à Léonce ; quant à Gudule, elle file, d'après Léonce, de nouveau au courant de bien des ragots, le parfait amour avec un bateleur, un beau parleur qui la bat. Mais elle est folle de son « termittent », veut rester dans la capitale et espère monter bientôt sur les planches à son tour – nous avons vu qu'elle montre des dispositions pour certains exercices. Le cabot va-t-il devenir le maque-reau de sa belle en l'exhibant liée et en vendant son cul ou les argousins mettront-ils un terme à ce fructueux négoce ? L'avenir le dira.

Madame d'Hurs, flanquée de Léontine, menée par Léonce, escortée par Hoël de Torgluff, son âme pécheresse confiée aux

bons soins du frère Alcide, se met donc en route vers ses terres, sans doute pillées par son intendant.

À l'ombre du donjon de Vincennes, où les crapauds des douves leur donnent l'aubade, ils ressortent enfin de la ville, laquelle s'étend à perte de vue. Partout de nouvelles constructions dévorent les champs, les bois et les jardins, tant est grande la soif de terre de la détestable peuplade verticale, qui pullule *ad infinitum*.

Chapitre cinquième

Le surlendemain, quand, au milieu des potagers où s'étirent les haricots et où s'arrondissent les melons, ils aperçoivent les quatre clochetons qui somment la tour de la cathédrale de Meaux, cité champenoise célèbre par ses foires, aux baudets réputés, Paris est bien loin en arrière.

Alors que Hoël chevauche en avant de la berline et que le moine lambine au rythme langoureux de la débonnaire Bichonne, le jeune homme avise, sur une place, une foule hurlante qui fait cercle autour d'un homme à terre et d'une fillette qui s'efforce de ramasser le contenu éparpillé d'une caisse de colporteur, rubans, peignes, miroirs, lacets, et des cris lui parviennent :

- Vengeons le sang du Christ! À mort le juif!
- Encore pire qu'un damné parpaillot!
- Judas qui vendit le Sauveur! L'empoisonneur de puits!
- Celui qui sacrifie les enfants à Satan!
- Et la noire aussi, pour faire bon poids!
- À mort!

Les cris s'échauffent à leur propre colère. Chaque fois que l'homme tente de se relever, on l'abat d'un coup de poing. La petite fille est prise sous un déluge de gifles et de crachats. Des coupe-jarrets ricanants, la lippe humide, font mine de retrousser sa robe; des commères aux cheveux huileux, rouges

d'indignation, glapissent; un brave homme qui tente de s'interposer est battu à son tour.

Laissant en arrière la voiture, Hoël éperonne son cheval et se fraie un chemin au milieu de la foule :

– Arrière, marauds, arrière!

Il saute à terre, sort sa rapière du fourreau, de la main gauche il tient un poignard. Une estafilade portée au bras d'un des gaillards les plus excités précise ses intentions. Il appuie son poignard sur la gorge d'un des assaillants. Une goutte de sang perle. La foule recule.

– Ramasse ta caisse, l'homme.

L'équipage est là. Sur le siège du cocher, Léonce brandit son fouet. madame d'Hurs se montre à la fenêtre, cachant le pistolet qu'elle tient :

– Quel est ce tumulte, chevalier? Ne vous attardez pas avec cette canaille, qui aurait tôt fait de vous voler votre cheval!

– Veuillez pardonner mon audace, madame, mais ces deux malheureux sont en danger de périr par la main de cette populace. L'urgence commande.

Hoël ouvre la portière :

– Permettez, madame. Monte là, gamine.

Et à l'homme :

– Hissez à l'instant votre caisse là-haut et installez-vous à côté du cocher. Du nerf, l'ami! Léonce, aide-le à arrimer son bagage.

Madame met un pied sur le marchepied, son pistolet à la main, et apostrophe la foule, qui gronde, mécontente de voir sa proie lui échapper :

– Ne bougez ni pied ni patte, gens! Chevalier, en selle! Y êtes-vous, là-haut? Léonce, fouette! Frater, tout danger est écarté, vous pouvez vous montrer... Et toi, fillette, comment te nomme-t-on?

– Deborah, madame.

*

À l'étape du soir, un aubergiste voûté, au visage de rongeur, aux mains crochues, les apostrophe dans la cour de l'Écrivisse-Malicieuse :

– On n'accepte pas les juifs ici, ni ceux qui trafiquent avec eux. Passez votre chemin, poignardeurs d'hosties!

Madame lui lance un louis d'or au visage :

– Tais-toi, imbécile, et prépare une chambre pour moi, ma suivante et la fillette, une pour le chevalier, et un couchage convenable pour les autres. Nous souperons à six heures sonnées.

L'homme agrippe la pièce et part en maugréant.

Madame, ses gens et le colporteur, qui est un homme aux traits fatigués, à la barbe noire, forment un cercle autour de Deborah, contusionnée et apeurée, qui est allongée sur un lit, dans la chambre de madame.

– C'est ta fille?

– Unique.

Hoël met du baume sur ses écorchures, puis pose ses mains sur elle. Les écorchures passent en deux ou trois minutes du violacé au rose, le chevalier ferme les yeux, la fillette pousse un profond soupir et s'endort. Tous se retirent sur la pointe des pieds en regardant le chevalier d'un drôle d'air. Cet écervelé, avec son baume et en imposant les mains, soigne mieux que bien des médecins d'expérience – il est vrai que ceux-ci s'entendent souvent à hâter le trépas de leurs patients.

Dans la salle.

– Je ne saurais trop vous remercier pour votre intervention d'aujourd'hui, fait à voix basse le colporteur.

– Les maudits vilains! De simples égratignures.

– La volonté divine seule vous a mis sur mon chemin, messire. (« Il vient de l'ouest. Il a les yeux dissemblables. Il guérit ceux qui souffrent. C'est peut-être lui. »)

Hoël a un geste désinvolte de la main :

– N'importe qui en aurait fait autant!

– Non point, vous le savez. Grand merci. Votre courage nous a sauvé la vie.

– Bah. Comment te nomme-t-on?

– Moïse ben Yehuda de Troyes. Oserais-je vous demander dans quelle direction vous dirigez vos augustes pas, messire?

– Je ne sais trop, au vrai. Je vais vers le levant...

Moïse a un regard d'appréhension en voyant entrer le moine, qui s'assoit à leur table :

– Holà, tavernier du diable, un cruchon de ton meilleur! Ne crains rien, toi, je ne suis pas ennemi de ton peuple.

Le frère Alcide reprend, tandis que le colporteur lui décerne une timide courbette :

– Au contraire. Le frère Blasius aimait à répéter que les juifs détiennent l'antique science, connaissent le secret des lettres carrées, et que ceux qui les accusent d'empoisonner les puits et de sacrifier des nouveau-nés à leur dieu ne sont que des ignares et des mécréants! D'ailleurs ce dieu du Pentateuque et des Prophètes est le nôtre. Bien sûr, nous divergeons gravement au sujet du Messie...

Moïse hoche la tête.

– ... de Notre-Seigneur, que vous avez rayé de la descendance de David...

Moïse, à qui ce dernier développement ne plaît pas du tout, lève les bras au ciel :

– Déplorable initiative de votre point de vue, mais qu'y puis-je? Ce qui est fait est fait.

– Exact. Trinquons! braille le moine. À la déconfiture des crétiens!

– La volonté divine, messire, plus que vous ne pourriez croire, fait Moïse avec un regard en coin en direction de Hoël.

*

Le lendemain matin. Madame donne à Deborah un médaillon aux armes d'Hurs :

– Si l'on vous veut du mal, à toi ou à ton père, montre-le sans crainte. L'ours te protégera.

Moïse grimace. Ces chrétiens ne sont-ils que des païens? Et, alors que le colporteur et la fillette s'appêtent à prendre la route de Coulommiers, Moïse chuchote en tendant une lettre cachetée au chevalier :

– Quand vous aurez traversé les landes de la Champagne, que votre chemin vous mène à Toul, messire. Rendez-vous à l'ancienne rue aux Juifs, et demandez David le boucher. Remettez-lui cette lettre. Il vous aidera pour la suite de votre voyage. Vous êtes attendu plus que vous ne le pensez.

– À Toul, quelle curieuse idée! L'évêché dont le roi de France a pris possession...

– Peu importe. Allez-y et demandez David.

Hoël éclate de rire :

– Quel drôle de bonhomme tu fais!

*

La plaine champenoise. Landes, sapinières, champs moissonnés. Belle journée de fin d'été où le soleil est ardent à

midi mais où les matinées et les soirées sont fraîches, et où les feuilles des arbres commencent à jaunir. Les paysans mènent paître des vaches maigres sur les herbes clairsemées qui repoussent maintenant sur les champs.

En avant de la berline, Hoël pique un petit galop qui souligne sa bonne humeur, mais comme souvent la route est très mauvaise. En évitant un nid-de-poule, la jument trébuché contre une grosse pierre, le cavalier vide les étriers et s'envole cul par-dessus tête. Sa tempe porte contre une racine et il perd connaissance. Le moine arrive au trot, met pied à terre, s'approche du blessé, le retourne, l'ausculte, le palpe, sans oublier de vérifier en douce que sa virilité n'a pas été atteinte, se rassure.

Arrive l'équipage. Oublieuse de sa réserve, madame dégringole de son siège :

– Léonce, frater, portez-le dans la voiture, arrangez-lui des oreillers! Léontine, frictionne-le avec de l'esprit-de-vin! Fais-lui respirer des sels! Léonce, rattrape cette jument et en route! Nous prendrons logis à la prochaine hôtellerie.

*

L'auberge du Baudet-Péteur, où le chevalier de Torgluff doit se remettre sur pied, ne vaut pas mieux que les autres. Lingerie douteuse, nourriture infecte au-dessus de laquelle tournent des mouches vertes, hôte crasseux et patibulaire, lésine et rapacité.

Le frère Alcide, que madame a institué garde-malade, s'est enivré comme à son accoutumée et ronfle sur un banc, un filet de bave au coin de la bouche, le froc relevé, les jambes écartées, impudique. Madame, la mine sévère, le fait réveiller par Léonce et escorter jusqu'à sa couche, puis elle intime à

une des servantes du lieu, en lui glissant un louis, de s'occuper du chevalier. Léontine a refusé avec énergie, car il est de la dernière inconvenance de demeurer seule dans une chambre avec un homme, mais la servante fourre en un éclair la pièce d'or dans une poche de son jupon et acquiesce avec un sourire qui découvre des dents gâtées.

La nuit venue, elle fait boire le blessé, s'endort sur sa chaise, puis se réveille. Cette servante est une femme encore jeune, mais flapie, usée, à la peau jaunâtre. Elle porte un casaquin élimé sous lequel on devine de forts appas, une jupe de laine tachée de graisse, des bas de coton, des pantouffles malpropres. Elle sent l'épluchure et la chandelle rance.

Minuit sonne. La femme mouche la bougie et tamponne le front de Hoël avec un linge humide. Il geint, se découvre. Il transpire, elle tente de le rafraîchir, et promène alors le linge sur le corps fiévreux, qui se révèle, dans son sommeil, ému de la meilleure façon. La femme se met à respirer fort.

Une chouette crie dans un grenier. Des chats en chaleur miaulent sans fin dans la cour.

Soudain, la garde-malade libère la virilité du blessé, qu'elle enjambe sans retrousser sa jupe, introduit et chevauche sans plus de façons que si elle usait d'un simulacre de buis. La flamme de la bougie tremble. Un chien aboie au loin. Ahanements. Elle dit des mots crus au blessé, qui reste muet mais que la fièvre rend ardent et qui la change des valets d'écurie, lesquels d'ailleurs ne veulent plus guère d'elle. Il n'ouvre pas les yeux, mais déboutonne le casaquin et met à l'air la lourde poitrine qui ballotte. Tandis qu'il décharge, la servante jouit en l'inondant. Ils n'échangent pas un mot. Ni l'un ni l'autre ne se doute que madame d'Hurs, à l'abri d'une tenture, les observe, la main sous ses robes.

Le lendemain matin, la servante est dans la cour, sautant entre les flaques pour porter des seaux de pâtée d'avoine aux cochons. Après avoir vidé d'un trait une cruche d'eau glacée qu'on vient de lui tirer au puits, le frère Alcide, benoît, égrène son chapelet au chevet du blessé, tandis que madame d'Hurs, après avoir frappé d'un doigt léger, entre dans la chambre et s'enquiert :

– Vous sentez-vous mieux, chevalier ? Êtes-vous satisfait des soins qui vous ont été prodigués ?

– Ma foi, madame, je n'ai à me plaindre de rien et la fièvre baisse. On dirait que la souillon qui m'a veillé a bien gagné ses gages, rétorque froidement l'intéressé.

– Vous m'en voyez ravie. Nous partons tout à l'heure. Vous voyagerez avec nous à l'abri, votre bidet suivra, attaché à la bourrique du frère.

« Ma Bichonne, une bourrique ! Bourrique toi-même, vieille bête ! » songe le frère Alcide.

– Mais non, croyez-m'en, je suis tout à fait en état de monter.

« Et d'être monté, garnement », pense-t-elle, avant de répondre :

– Comme il vous plaira. Léontine, range le pot sous le siège. Léonce, fais descendre ma malle et charge-la, et preste-ment !

*

En Lorraine. Le vent cinglant et les pluies continuelles de l'automne sont là. Madame se sent bientôt rentrée chez elle.

Dans la salle de l'auberge du Loup-Couronné, où le train de madame a fait étape, un voyageur à gros nez, l'air sentencieux, tire sur les pans de son gilet en s'adressant à la cantonade :

– Par la morbleu, à quoi s’occupent les gens d’armes du Roy? À trousseur les ribaudes et à rincer leur méchant gosier? Les forêts grouillent de malandrins et il faut prendre garde de faire une mauvaise rencontre. Par exemple ces atroces Sœurs de la Vindicté, qui ont encore attaqué la malle de Sedan l’autre semaine et dépouillé d’innocents voyageurs.

– Ne se sont-ils pas défendus contre ces personnes du sexe? Sont-ce des eunuques à la façon des gardiens du sérail du Grand Turc ou des chanteurs des chapelles romaines, ou alors des crétins de village? demande le moine.

– Se défendre? Pour s’attirer un coup propre à vous dépêcher? Je voudrais vous y voir, fait Gros-Nez. Surtout vous, un homme de Dieu...

– Alors qu’ils ne se plaignent pas, fait le moine, goguenard. Et ne mêlez pas la divinité à votre couardise. «Celui qui tire l’épée périra par l’épée», nous dit l’Écriture, et cette parole s’applique à ces pécheresses.

Hoël, rêveur :

– Les Sœurs de la Vindicté? Curieux nom...

– Vindicté qu’elles réservent au sexe fort! Il s’agit de la pire bande de brigandes que la région ait jamais connue. Elles ont l’âme recruteuse et ont enrôlé sous leur bannière criminelle plus d’une servante mécontente de ses maîtres... Pas d’hommes. On leur prête, n’est-ce pas, la préférence des natives de l’île de Lesbos...

L’œil de Hoël pétillait à la pensée de ces bandites saphiques :

– Et... sont-elles avenantes, au moins? Bien tournées?

– Hideuses! Aussi malodorantes que féroces, de véritables gorgones! L’an dernier, elles ont mis en fuite un escadron de dragons... Gardez-vous de tomber entre leurs mains, car leurs goûts ne les inclinent pas à l’indulgence envers les messieurs... conclut Gros-Nez, tirant de plus belle sur les pans de son gilet.

Le frère Alcide hume son pot de vin, se penche vers Hoël et murmure un propos audacieux à son oreille. Le jeune homme éclate de rire.

*

Toul. La nuit tombe sur la ville baignée de bruine, l'humidité ruisselle sur la pierre glaciale des murailles. Drapé dans son manteau, la goutte au nez, Hoël demande à un passant :

– Suis-je bien rue aux Juifs ?

– Non, ici c'est la venelle de l'Ancienne-Juiverie. La rue aux Juifs est celle-ci.

Ses bottes sonnent sur le pavé. Il trouve l'échoppe exiguë du boucher David, lequel s'émeut de voir entrer un Gentil l'épée au côté, il salue, on le fait asseoir sur un tabouret minuscule, sous un quart de bœuf et des carcasses de mouton. La pièce est glaciale, éclairée par une chandelle qui grésille et dont la lueur se reflète sur les lames des couteaux accrochés au mur.

– Je suis trop bon, comme si une telle démarche convenait à un homme de ma condition. Enfin... Le colporteur Moïse ben Yehudah de Troyes m'envoie vous porter son salut et ce pli... Je me demande bien pourquoi.

Le boucher décachette la lettre et la parcourt :

– En réalité, la chose est assez délicate. Moïse dit grand bien de vous – oui, les nouvelles vont vite – et certains au sein de notre peuple pensent que vous pourriez être appelé à... (« Tout correspond ! Ce pourrait être lui ! Celui que nous attendons depuis la mort de maître Sabbataï... ») Mais il est trop tôt pour...

– S'agit-il d'une requête, d'une affaire à conclure ?

– Pas à proprement parler.

Le boucher frotte ses deux mains l'une contre l'autre et poursuit :

– La chose est complexe. D'autant qu'ici, à Toul, nous avons certes la joie d'appartenir au royaume de France depuis bientôt deux générations, mais nous gardons le souvenir des libertés que nous avait garanties le Saint Empire. Surtout à notre peuple, révérence gardée. *Ja, ja, wirklich.*

– Mais encore ?

– Il m'est revenu qu'avec la noble dame vous faisiez route vers l'est...

– Pour le moment, répond Hoël, agacé par ces cachotteries.

Le boucher griffonne quelques lignes sur une feuille de papier qu'il roule et ferme d'une ficelle, puis reprend :

– Quand votre route vous aura mené à Francfort, rendez-vous chez Aaron ben Ruben le prêteur, saluez-le de ma part et remettez-lui ce pli, si cela vous est possible, je vous prie.

– Je ne parle pas un mot de l'idiome allemand !

– *Es yz zyr gring.* Vous voyez. *Es ist sehr einfach.* C'est très facile. *Muy fácil,* comme on dit à Corfou.

– Heu...

– Apprenez-le sans tarder, il vous sera désormais utile. Voulez-vous que je vous en donne des leçons ?

– Pas ce soir !

– De polonais alors, de lituanien ?

– Plus tard. (« Il est fou ! »)

– Je pressens pourtant, sur ces confins, votre désir de connaître toutes les langues. Après la tour de Babel, l'oblitération du langage adamique et la confusion des idiomes humains, que faire d'autre ?

– Je ne vous suis pas. (« Ce boucher est un drôle de numéro, qui se mêle de raisonner au-dessus de sa condition. »)

– Oublions Babel. Alors, puisque vous êtes ici, désirez-

vous m'acheter de la viande? Elle est de premier choix! *Zyr gut fleish!* J'ai saigné moi-même les bêtes! Du veau... c'est du bonbon! Fondant comme du loukoum de Salonique! Je vous fais un prix.

– Je vous remercie, on m'attend à l'auberge.

– Laquelle, si j'ose m'enquérir?

– L'Esturgeon-Frivole.

Moue approbatrice :

– Il y a pis. En tout cas n'oubliez pas Francfort.

– Soit. Si mes pas me portent jusque-là, j'irai dire bonjour à votre Aaron.

– Et un neveu de l'un de mes beaux-frères va partir vers l'ouest avec sa hotte. Voulez-vous qu'il aille annoncer aux vôtres, à Kergaoust, que vous vous portez bien?

Hoël a quasi oublié l'existence du manoir, mais il ne peut qu'acquiescer.

*

Plaine balayée de pluie et de rafales de neige – car la première neige est venue –, collines effacées par la brume, bois noirs, champs noirs, étangs noirs, ciel noir, rivières d'un vert de jade, pauvres hameaux, vaches maigres, étapes incertaines où le bois mouillé fume dans la cheminée et où les vêtements humides ne peuvent sécher sous les couvertures humides. Mais madame d'Hurs a le cœur léger, elle est de retour chez elle.

*

Pourtant madame est attendue par un procès, un de plus, dont elle n'a pas besoin. Elle n'est pas de caractère chicanier, mais tel n'est pas le cas d'un de ses voisins, un nobliau qui a

pour seule occupation de tracasser autrui et qui l'a assignée devant le parlement de Metz en l'accusant, au mépris de toute réalité, d'avoir envoyé ses gens saccager ses récoltes, ravager ses forêts, braconner sur ses terres, jusqu'à un matin de la meute d'Hurs qui aurait croqué l'idolâtré félin Patapon, pour lequel les robins ont fixé un *pretium doloris* exorbitant.

De renvoi d'une chambre à l'autre en ajournements, en mises en délibéré, en requêtes complémentaires, l'affaire traîne depuis des années. Le voisin querelleur est désormais gâteux, mais son fils aîné, fêru de chicane, poursuit le procès avec une hargne constante qui a coûté cher aux deux parties. Madame d'Hurs s'apprête donc, résignée, à enrichir encore son homme de loi, un avoué mielleux à la robe souillée de tabac qui dégage un fumet de célibataire mal tenu – « Si je me laissais faire, ce vieux sagouin qui pue le prépuce rance me nettoierait jusqu'à mes derniers louis », pour reprendre les pensées de madame.

*

Auberge du Martin-Pêcheur, au soir. Un vent contraire souffle dans la cheminée, qui refoule de la fumée sans chauffer. On leur a servi un souper affreux. Le moine cuve son vin dans un galetas sous l'escalier. Dans sa chambre, madame d'Hurs est emmitoufflée, lainages, fourrures, bottes, et jusqu'à un bonnet et à des gants, digne descendante ce soir de l'ours, ou peut-être de l'ourse, qui orne ses armoiries. Elle qui est souvent d'humeur inconstante se montre enjouée :

– Mon cher chevalier, puisque sans doute jamais nous ne nous reverrons, je tiens à vous laisser un souvenir de moi. Approchez.

Elle fait sonner le talon de sa botte sur le sol :

– Hélas ces mules que vous savez apprécier à leur valeur

sont empaquetées au fond de ma malle. Mais toutefois...
approchez, mon cher enfant.

Hoël fait un pas. Madame reprend :

– Et vous, Léontine, quittez cet air constipé. Vous pouvez vaquer à vos occupations. Allez plutôt surveiller la lingère, qui a une mine à tout gâter, plutôt que de bayer aux corneilles.

La suivante sort, l'air grincheux. La dame d'Hurs se renverse en arrière en regardant Hoël de ses yeux mi-clos :

– Vous avez pris une mâle tournure depuis quelques semaines et vous êtes presque joli garçon, savez-vous ? Approchez donc.

Il se penche et lui baise le gant. Elle l'attire contre elle :

– Enlevez-moi mes gants. Délacez ce corset. Que vous êtes empoté ! Vous n'êtes pourtant pas puceau !

Lui, n'osant croire à sa bonne fortune, fait d'une voix atone :

– Devant vous je me sens un méchant garçon.

Sourire lèvres rouges et dents jaunies :

– Gredin ! Pour le sacrifice suprême, celui qu'une dame de condition ne doit jamais consentir de manière inconsidérée, non je ne suis pas d'humeur ce soir. Je suis désormais rarement d'humeur. (« Pourtant le pauvre enfant ne baise que des putains. ») Et oubliez le pied. Mais détendez-vous...

Elle le déboutonne et lui chuchote à l'oreille :

– Vous recevrez un cadeau... Non, ne dites rien... Par ma blanche main vous pourrez une deuxième et dernière fois vous exprimer dans le buisson, faveur insigne qui ne fut concédée qu'à bien peu...

– Serviteur, madame.

Il se laisse aller contre elle avec un soupir. (« Ah ! cette mouche de taffetas noir posée sur ce ventre marmoréen ! Et cette touffe divine ! Cette fois, morbleu, je la fous ! ») Elle relève un tantinet ses jupes, avance la main et sourit, la lèvre gourmande :

– Ah! vous voici vaillant! À la bonne heure! La hampe est en gloire et son vermeil luit tel un astre en sa plénitude! Joli nerf! Ma foi, il mérite un baiser!

Ainsi ne fut pas honoré le buisson et encore moins foutue madame.

*

Au matin, avant de monter en voiture. Hoël a les yeux fixés sur le soleil rouge qui monte à l'horizon. Madame :

– Je vais donc rentrer enfin au logis. Je n'ai été que trop longtemps absente, et les fermiers ont dû en profiter; je les entends d'ici se plaindre des récoltes... Et mon intendant, ce gueux! Le voyage n'est plus très long, mais la région n'est pas si sûre, et je ne sais si Léonce suffirait à me défendre en cas de besoin; je vais sans doute louer les services d'un vigoureux rustique sachant faire mouche au mousquet.

– Je ne désire rien tant que vous accompagner, madame. Si par malheur vous rencontriez les Sœurs de...

Mme d'Hurs éclate de rire :

– Ah non! Ne vous y mettez pas, vous aussi. Je vous assure que la réputation de ces personnes est très surfaite. Ce sont au fond de pauvres filles, aigries, trompetant leurs outrances pour oublier le fait qu'elles se sont barré toute voie de retour vers la société policée. Alors qu'on les imagine dans des grottes, menant grand train et veillant sur leurs trésors entassés, je jurerais que la misère de ces bandites de grand chemin est surprenante.

Hoël salue bas, les plumes de son chapeau balayant le sol.

Elle reprend :

– Nos routes se séparent ici. Allez votre chemin, cher. Et gardez la petite jument pommelée en souvenir de moi.

Ému, il met un genou en terre devant elle :

– Comment vous remercier de vos bontés, madame ?

– Restez-en digne. Frater, rendez-vous utile : bénissez le chevalier.

Le frère Alcide s'exécute, le nez rougeoyant, l'œil libidineux, soufflant au nez du jeune homme une haleine empestant l'eau-de-vie :

– *In nomine...*

Puis le moine s'éclaircit la voix :

– À mon tour, madame, de vous remercier de vos bontés et de prendre congé. Car mon couvent, n'est-ce pas, requiert mes...

– Taratata, il n'en est pas question, frater. La contrée est moins sûre que jamais, et, après le départ de monsieur de Torgluff, j'ai besoin d'une fine lame telle que vous dans ma suite. Léonce, vous l'imaginez, n'y suffirait pas.

– Mais, madame, les exigences de la règle...

Elle éclate d'un rire sonore :

– C'est bien la première fois que j'entends ces mots sortir de votre bouche ! Êtes-vous sûr de ne pas vous trouver bien souvent en délicatesse avec la règle ? Cessez vos simagrées !

– Mais le prier va me mettre au cachot ! Au pain sec et à l'eau !

Ce dernier mot, surtout, le plonge dans un désespoir profond.

– Je ferai une donation ! Vous repartirez incontinent sur les routes et prétendrez quêter pour votre abbaye.

– Basilique, madame.

– Comme vous voudrez. Nous partons dans dix minutes. Allez vous botter.

Alors que l'équipage de madame a bifurqué vers le nord, Hoël se dresse sur ses étriers et se retourne pour envoyer un dernier coup de chapeau, les plumes rebiquant dans le vent glacé : la berline, qui cahote dans les ornières, va disparaître à un tournant, et avec elle toutes les bontés, l'on n'ose dire maternelles, que madame eut à son égard ; le moine chevauche à l'arrière-garde, les pompons rouges de sa mule sautant gaïement, et le jeune homme jurerait que la malicieuse Bichonne tortille de l'arrière-train plus que de raison...

Chapitre sixième

Solitude. Les pas de la jument résonnent sur la terre durcie et ses naseaux exhalent un fin panache de vapeur. Odeur de cheval, de cuir, de feuilles pourrissantes.

Les hêtres centenaires dissimulent le ciel, qui n'apparaît que peu, par taches d'un blanc sale, lugubre, comme si le jour allait se coucher dès midi. Pas un oiseau.

Une fois de plus, la route traverse une portion de forêt qu'on dit mal fréquentée, puisque cette épaisse futaie serait le fief des funestes Sœurs de la Vindicté, dont le repaire, une grotte inaccessible, se trouverait au sommet d'une colline voisine. Des gens d'armes envoyés pour assainir la contrée ont été mis en déroute, et l'aspect de certains cadavres atrocement mutilés – surtout les messieurs... – qui ont été retrouvés a coupé court à toute nouvelle expédition punitive. Même les voyageurs les plus hardis ne se hasarderaient pas à gravir cette pente et baissent la voix quand il est question des brigandes, comme si évoquer ces méchantes fées suffisait à les faire apparaître.

Mais pour l'heure le chevalier ne rencontre qu'un simple d'esprit qui mène à la glandée un troupeau de porcs roussâtres et qui rabat son capuchon en l'apercevant.

Hoël a vérifié la pierre de ses pistolets d'arçon. Sa rapière coulisse avec aisance dans son fourreau. Il met sa monture au trot. La petite jument grise est inquiète, couche les oreilles,

son encolure frémit, son cavalier la calme tout en la poussant au galop.

Une renarde traverse la route en trotant, suivie de deux renardeaux, alors qu'il passe devant les ruines d'une cabane à la charpente noircie, envahie de lierre, d'apparence sinistre, et que sa bête regimbe.

Il la remet au trot, désireux de sortir de là avant le soir. Mais, même à midi, la forêt se fait toujours plus sombre, et soudain, alors que la jument est lancée dans une ligne droite, une corde se tend entre deux arbres. La bête et son cavalier culbutent dans un fossé empli de feuilles mortes. Hoël se débat, sent un choc violent à la tête et perd conscience.

*

Le chevalier se réveille dans une vaste caverne éclairée par la faible lueur d'un jour lointain. Une source gazouille aux environs. Un maigre feu fume. Il est couché à même la pierre. On lui a enlevé ses bottes, son manteau et bien sûr son épée. Il frissonne, se tâte, pas de blessure. Mais voici qu'on s'approche. Deux femmes. Des brigandes de grand chemin. Impossible de se tromper: il est au pouvoir des terribles Sœurs de la Vindicté. Ses cheveux se dressent sur sa tête au son de leurs voix aigres:

- Debout, le crevard!
- Le couillard!
- Ses boules ne lui serviront de rien ici!
- Amputons sans tarder, ma sœur! Et que la Suzon tourne sa sauce!
- Quant à son canasson, on va le bouffer tout cru!
- Du calme! Tu sais que la Commanderesse ne rigole pas avec les statuts...

- Les statuts, j’ me les fous au...
- Tais-toi, idiot!

Les occupantes de la caverne sont des gaillardes à chapeau de feutre et à tromblon, crasseuses, puantes, l’air empreint de férocité, surtout en regardant leur prise, car les messieurs ne sont pas en odeur de sainteté chez elles. Elles sont une trentaine. Les Sœurs de la Vindicté forment une bande redoutée dans la région, bande constituée de représentantes du beau sexe, à l’exception de deux captifs qui sont devenus leurs hommes de peine après castration.

Celle que toutes appellent la Commanderesse Cruellia est une petite femme maigre et brune, jeune, assez jolie, en habits d’homme, qui affecte un air implacable. Un rictus déforme ses traits à l’arrivée de Hoël de Torgluff, qu’une des larronnes fait avancer à coups de pointe d’épée dans les reins – sa propre épée, ironie funeste – et dont la mine contrainte ne suscite que des sarcasmes.

- Il est bien emprunté, ce couillu!
- Qui ne l’est plus pour longtemps...
- Jamais deux sans trois: Petit-Hongre et Grand-Hongre vont avoir de la compagnie...
- Pourquoi attendre? Débarrassez-le de ces attributs grotesques!

Mais Cruellia lève la main:

– Paix, mes sœurs. Vous voudrez bien attendre quelques jours avant d’émasculer ce risible jouvenceau. Je vous rappelle nos statuts: pas de besogne bâclée.

Rumeur de déception et regards hostiles. Un cri mécontent:

- Pas tant de simagrées: coupons-le sans attendre!

Un claquement de mâchoires:

- Cela se castre avec les dents, les agneaux!

La Commanderesse Cruellia lève le bras :

– Pour la dernière fois, avant que je sévisse, rappel aux statuts de notre compagnie, mes sœurs. Mais souvenons-nous que cette opération nous donnera l'occasion d'une petite fête. Pour l'avènement du Tiers-Hongre, vous aurez chacune un petit mâchon du rognon blanc que nous préparera la Suzon. Au vin de Xérès et au poivre des Îles.

Grognements satisfaits, lèchements de babines. Cruellia reprend :

– Mado, ce garçon est ton prisonnier. Tu m'en réponds. S'il enfreint les règles, vingt coups de garcette sur ton gros cul ; s'il s'échappe, je te laisse deviner. Ne le maltraite pas cependant. Je le veux en bon état jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort.

Hoël, apeuré, s'efforce de n'en rien laisser paraître. La Grande Mado est une commère grasse comme une truie, mais qui cache du muscle sous son lard, l'œil méchant, qui s'empare de lui par un bras et le pousse sans tendresse vers un recoin obscur de la caverne.

– Avance, moins que rien, couillard du diable ! On va te faire passer le goût du pain !

– Tu vas voir, après l'opération tu te sentiras plus léger... comme nous, fait Petit-Hongre d'une voix aiguë, réjouie de méchanceté.

*

Le lendemain, on le laisse macérer toute la journée assis par terre, les mains liées, sans une miette de pain ni une goutte d'eau, mais au soir Mado le pousse avec des bourrades vers le rocher recouvert d'un tapis mité où trône Cruellia, à côté d'une marmite percée qui sert de poêle.

– Comment te nomme-t-on et d'où viens-tu, couillard ?

– Chevalier Hoël de Torgluff, cadet de Bretagne.

Il manque ajouter, par la force de l'habitude, « Pour vous servir, madame », et se retient à temps.

– Tu viens de bien loin, noblaillon ! Qu'est-ce qui te porte ici ?

– Le hasard de mes pas.

– Pas d'insolences. Tu ne perds rien pour attendre. Ramène-le, ma belle Mado.

La commère lance une grande claque sur le derrière du jeune homme et lui pince le bragou :

– Avance, beau sire !

– Pas trop de familiarités, Mado. Il se croirait vite chez lui.

– Pardon, Commanderesse.

– Sotte ! Dix coups de garcette sur ton gros cul. Robertine ! Exécution !

De ses griffes, Robertine, une sorcière borgnesse, pousse à terre Mado, qui s'agenouille, face contre terre, le derrière en hauteur, et relève ses jupes sur d'énormes fesses.

– Belle femme que notre Mado, hein, couillard ?

– Certes.

– Certes, Commanderesse, insolent ! Tu ne vas pas tarder à tâter de la garcette à ton tour si tu continues sur ce ton. Robertine ! À toi de jouer ! Toi, le couillard, compte les coups. Ça t'excite, avoue !

Le pis est qu'effectivement Hoël est excité par cette effervescence féminine, par la voix acerbe de Cruellia et par sa poitrine menue qui se dresse sous le pourpoint, et par le con noir de Mado – lui rappelant par sa taille et son aspect celui de Bichonne – qui maintenant surgit entre ses fesses tendues et bâille de plus en plus, dirait-on, au fur et à mesure que ses fesses se strient de rouge. Émotion palpable au fond du juvénile pantalon, que Hoël s'efforce avec soin de dissimuler.

– Compte! À combien en sommes-nous?
– Heu... huit.
– Sept! Ça vaut dix coups aussi pour ton petit cul. Robertine, finis-en! Fanchon, aux pieds! À ton tour d’agir! À genoux, le couillard! Baissons culotte. Robertine, compte! Wilfrieda, maintiens-le comme il convient. Mais non, pas par son machin, gourde! Giuseppina, surveille-la!

Poussé aux extrémités par ces attentions, Hoël jouit rapidement sous la badine de Fanchon, à la trogne avinée, et de la douce main de Wilfrieda, une grosse femme molle et triste, ce qui déclenche des railleries cruelles :

- Il s’accoutume vite!
- Petit goret, il a sali notre caverne!
- Profites-en tant que ça dure!
- Avant qu’on te nomme le Tiers-Hongre...

*

De derrière un rideau qui pend au fond de la caverne, dissimulant une cavité, sort une sorte de gloussement qui se mêle au chant glougloutant du ruisseau. Intrigué, Hoël tourne la tête dans la direction du bruit. Que diable ou qui diable se cache là?

- Où qu’i’ regarde par là-bas? fait Robertine.
- Pas question! Le malappris!
- Ç’a not’ vie privèye!
- Mado, ramène-le dans son coin.
- Sa curiosité le tourmente. On va l’apaiser en l’allégeant.

*

Quelques jours plus tard, de retour d'un coup de main qui a échoué, car le charroi qu'elles ont attaqué ne contenait que des raves gelées et du foin moisi, ces dames sont furieuses, et de surcroît leur Commanderesse est blessée.

– Son petit corps entaillé par une brute de cocher! Ignobles bêtes sauvages que ces hommes! Violeurs et brutaux! lance l'une des Sœurs.

– Un vit en place de cervelle!

Le froid est vif, d'ailleurs ces dames répètent à l'envi, en tapant les pieds sur le sol, «Froid les pièyes!». Robertine, à genoux, souffle sur un feu qui ne veut pas prendre. Cruellia est couchée sur un lit de fougères, couverte d'une couverture de cheval. Elle a une vilaine plaie à l'épaule, dont on a arrêté le saignement par un tampon de toiles d'araignée, et elle regarde d'un air furibard Hoël, qui se penche sur elle, étendant les mains:

– Faites-moi restituer mon pot d'onguent et fermez les yeux.

– N'essaie pas de m'emperlificoter avec tes belles manières. Je sais ce que vous valez, vous les hommes, tous autant que vous êtes, et je t'ai à l'œil! Prends garde à toi!

– Si vous l'entendez ainsi, je ne pourrai agir. Mon pot!

– On croirait un marmot réclamant le trône! Va au diable!

– Mon onguent, sans lequel je ne peux rien. Et fermez les yeux, vous dis-je. Ne pensez à rien pendant quelques secondes.

– Au contraire, je ne pense qu'à ces faquins qui ont osé m'infliger cette blessure et dont je brûle de me venger. Au lieu de m'aider à écorcher leur maître! Les imbéciles!

– Calmez-vous. Et faites je vous prie apporter un broc d'eau.

– Holà! Fanchon! De l'eau! Et rendez-lui sa mixture.

– La Fanchon alle est fin saoule, Commanderesse. Alle s'a

envoyée une paire d' pichète d' vin bleu ; et quelques bonnes goulées d'assomme-bougre.

– Au diable l'ivrognesse ! Robertine ! Wilfrieda ! Mado ! De l'eau claire ! Plus vite que cela, sottes !

La Grande Mado se limite à un rôle de garde du corps, alors que Robertine, cette vieille sorcière édentée, poilue et sentant le fauve, avec un œil blanc, est selon toute apparence l'amante de Cruellia, que son œil unique couve d'un regard de feu et que sa main griffue caresse avec avidité, tout en commentant :

– Alle a une os' briséye, qu'y a rien à faire ! N' la touchète point !

– Dégage, Robertine ! Occupe-toi de ton feu ! fait la voix pointue de Cruellia. Et vous, agissez.

Hoël se penche tout près de la Commanderesse, puise un peu de baume dans la fiole que Mado vient de lui tendre en faisant une grimace et en lui tirant la langue ; il pose les mains sur la blessure, qu'il enduit d'onguent, ferme les yeux à son tour. Un instant plus tard, Cruellia s'exclame :

– Ah ! Je me sens déjà mieux ! Votre baume est souverain et vos mains agissent comme un autre baume puissant, le savez-vous ?

– Veuillez ménager vos forces. (« Elle me vouvoie : mon affaire s'améliore peut-être. »)

Il éprouve sous ses mains l'épaule chaude de fièvre de la jeune femme, qui frémit. Il ouvre les yeux, voit la poitrine pointue qui se soulève et il éprouve une seconde de vif désir. Mais non. Ceci et cela n'ont point de part commune. Cruellia s'est endormie. Son joli visage respire la confiance, tel celui d'une gentille enfant. Il s'allongerait volontiers à son côté pour la prendre dans ses bras. De loin, Robertine, dont le feu a fini par prendre, le fusille de son œil unique, semblable à celui d'une louve.

*

Le lendemain, la chef des brigandes fait appeler Hoël, qui se rend à son chevet escorté de Mado. Robertine affûte un coutelas ébréché et grogne :

– V' là le p' tit couilluye, fort faraud à c' t' heure-ci...

– Dégage, Robertine! lance Cruellia.

– C' te mannequin-là n' me plaît point. Qu'on devrèye...

– Faut-il maintenant répéter un ordre? Dégage! Vous avez fait merveille, chevalier! La plaie de mon épaule s'est refermée dans la nuit. La cicatrice est à peine visible. Seriez-vous médecin, à votre âge?

– J'ai quelque peu étudié cet art, répond le chevalier, embarrassé de son mensonge.

– Si vous le dites. Et à moi il me plaît de croire que, outre les vertus de votre onguent, il s'agirait, comment dire? d'un don que vous auriez reçu... Cela n'aurait pas de prix. Et ce serait bien la première fois que je verrais cela chez un noble! Jusqu'ici je ne l'ai observé que chez des bergers ou des journaliers, jamais chez quelqu'un de votre condition. Je ne vous demande pas la recette de votre baume, vous vous laisseriez écorcher vif plutôt que de nous la donner.

Silence.

– Quoi qu'il en soit, vous êtes un homme précieux. Vu les mauvais coups que nous attrapons plus souvent qu'à notre tour, vous aurez de l'ouvrage! Et inutile de vous dire que je ne suis pas près de vous laisser filer! D'ailleurs, je vous nomme chirurgien officiel des Sœurs de la Vindicté.

Il s'autorise à contrecœur une sèche inclination du buste. («En voilà assez pour me faire écarteler, rouer et brûler vif. Les folles!»)

– Allez, retournez à votre coin de caverne! Mado, emmène-le!

La Grande Mado a noté le changement de ton de la chef et elle s'adoucit :

– Veuillez avancer, messire chirurgien. Comme qui dirait que vous allez garder vos boules encore un moment.

Elle lui pince le membre à la dérobee, comme elle en prend l'habitude, et murmure une grivoiserie en faisant claquer sa langue et ses lèvres de façon obscène. Une bulle de salive éclôt au coin de sa bouche.

*

Les jours s'écoulent dans le glougloutis du ru et la fumée froide qui stagne. La caverne est immense, mais Hoël n'a pas loisir d'en découvrir tous les recoins. Et quelque chose l'intrigue, ce rideau jamais soulevé et derrière lequel on entend parfois des rires étouffés. Il ne résiste pas à sa curiosité, bien qu'il connaisse le traitement auquel il n'a échappé que par miracle.

Voyant sans être vu, il ne peut y croire. Inouï. Sur une couche de paille étendue sur une estrade de bois gît, nue à l'exception de ses sabots, les jambes écartées, enchaînée, la tenace Gudule, insensible au froid. De temps à autre, une brigande vient en passant lui lécher distraitement l'entrecuisse.

Puis le chevalier profite d'un départ en expédition des Sœurs au complet et d'une sieste avinée de sa gardienne pour s'approcher.

– Ah ben alors! s'exclame l'ancienne fille de ferme.

– Veux-tu bien te taire?

Gudule chuchote :

– Et le bon moine, il est pus t'avec vous?
– Plus bas! Mêlé-toi de ce qui te regarde!
– Ah j'ai été ben gourde d'vous quitter z'à Paris! Vous qu'étiez si bons avec moué. Alors que le «termittent» i' finissait son affaire presque avant d'avoir commencé, vous voyez c'que j' veux dire, et pis i' m' battait comme plâtre, ah! ceux-là, quelle engeance! Pis les Sœurs, c'est vrai qu'elles sont ben gentilles, ça y a pas à dire, et pis tendres, mais y a pas beaucoup de variété dans c' t' grotte... C' coup-ci, j' vas r' fout' mon camp, r' prenez-moué avec vous, messire; et pis avant, si qu' vous voulez, vite fait, tant qu'elles y sont point et que l'aut' roupille... C'est qu' ça m' ferait ben envie, avec vous...

Après l'amour.

– Toi, tu es un cas, coquine! Je comprends qu'ici tu es à ton affaire. Mais tes compagnes, comment en sont-elles venues à fonder cette association de réprouvées?

– Ce sont des gaillardes! Surtout des servantes ou des filles de ferme, comme moué, qui s' sont échappées. Rober-tine, c' t' une mendiante qu'a poisonné z'une sœur de charité de l'hospice où qu'alle vivait, pass' qu'on la baffait, qu'alle dit. Fanchon, une cabaretière qu'a bu son fonds. Wilfrieda, l'était nourrice, et un jour qu'alle était ben mélancolique à cause ed' la lune alle a étouffé l' marmot qu'alle avait z'en pension pis l' sien avec. Giuseppina, alle putassait pour les vagabonds, dans les fossés, à trois sous la giclée qu'alle m'a dit, c'est pas beaucoup.

– Certes. Et la Commanderesse?

– Alle raconte qu'alle est veuve d'un notaire mais j' crois qu'alle était putain z'aussi. C' pour ça qu'alle aime point les hommes, à cause des dégoulasses. Pas comme moué...

– Et Mado?

– Dans l' métier qu'alle est née: toujours alle a volé des chevaux et attaqué des vouétures. C'est d' famille. Ses pauv' parents ont z'été pendus qu'alle était z'encore à la mamelle. Mais chut! J'entendions du bruit. S' pérons qu'alles rentreront point d' trop mauvais poil! Filez vite dans vot' recoin, messire!

*

Il ne compte plus que très mal les jours qui se succèdent dans l'inaction, l'ennui et la recherche vaine d'une occasion de prendre la poudre d'escampette. À l'occasion il soigne une blessure légère, ménageant son onguent, subit quolibets et menaces voilées de la part de ces dames. Le risque de rejoindre sans préavis les rangs des hongres demeure réel, mais les Sœurs préfèrent pour l'instant le laisser mijoter à petit feu. Et les deux eunuques, par leur servilité abjecte à l'égard des brigandes, ne contribuent pas à détendre l'atmosphère. D'eux, qui éprouveront jusqu'à leur mort la haine du castrat pour l'homme entier, il ne peut attendre que le pire.

*

Comme, au milieu de la nuit, Hoël se relève dans le silence opaque et glacé, presque gluant, de la caverne, il sent le poignet de fer de sa gardienne lui agripper la cheville:

– Où allez-vous donc de ce pas, messire chirurgien?

– J'allais... soulager ma vessie.

– Eh bien je vous accompagne. Je voudrais pas que vous fassiez une mauvaise rencontre, lance la Grande Mado avec un rire gras.

La lune va se coucher alors qu'ils sortent au grand air. Nuages rapides, vent dans les arbres, solitude intense. Lui

s'éloigne de trois pas, vers un ravin ; elle pisse debout, les jupes troussées, d'un jet puissant, observant en coin son prisonnier, qu'il n'aille pas se carapater. Et, après avoir jeté des regards furtifs alentour, elle s'approche de lui et allonge la main :

– Pas si vite ! Ne reballez pas. Bel engin, que diable ! Mais... êtes-vous juif ou mahométan ? Car...

– Non point.

– Pour ce que j'en dis...

Elle en éprouve la fermeté – le jeune sang s'échauffe vite –, puis elle prend la main du chevalier et la fourre sous ses jupes :

– Tâtez donc. Ça pique, hein ? Figurez-vous que j'étais en butte à des visiteurs importuns et tenaces, à six pattes vous voyez, et que j'ai dû me raser les environs du pertuis pour les faire déguerpir. Eh ! mais vous avez le doigt curieux...

Tout en continuant à le tripoter, ce qui ne le laisse pas insensible, elle rote et déballe deux mamelles énormes mais fermes, aux larges aréoles noires sous la lune, qu'elle lui fourre sous le nez :

– Touchez, c'est du résistant. Regardez comme les tétons bandent pour vous, foutriquet ! Mais ne les pincez pas trop, ils sont fort sensibles...

Puis elle se tourne, s'accroche à un buisson d'une main et de l'autre retrousse ses jupes, tendant vers notre héros une vulve proéminente et charnue qui luit d'humidité dans la pénombre :

– Allez ! Pas tant d'histoires ! L'autre jour, quand cette carne de Robertine me cinglait le cul, vous matiez d'un œil salace ! Enfournez, messire ! Aaah ! À la bonne heure ! Eh ! Vous êtes vaillant ! De la belle jeunesse ! Quel nerf solide ! Qui ramone profond ! J'en avais marre de bouffer de la chatte, sacrebleu !

– Vas-tu te taire, drôlesse !

– Certes. Mais pourtant concluez sans trop tarder, car

si l'on nous surprenait ces dames nous feraient un mauvais parti, pour moi la trique et pour vous... tout chirurgien que vous êtes, ce qui serait dommage. Vous pouvez encore faire de l'usage!

– Mais tais-toi donc!

– Du cœur à l'ouvrage, s'al vô plève! Allongez le mouvement! Prêt? Tirez, mais tirez donc! Aaah! Que c'est bon! Aaaaah! Foutre, rien ne vaut un bon coup de chibre!

Ayant honoré la pléthorique créature, qui vient de renier ses valeurs les plus sacrées, Hoël reprend souffle, satisfait d'avoir amadoué sa gardienne et songeant même, dans le feu de son âge tendre, à récidiver sur l'heure, sans montrer autant de presse. La lune a disparu. Ils frissonnent tous deux sous la rosée. Mais alors qu'il lui réempoigne les hanches, convoitant de nouveau le con musclé et d'humeur à la fourrer avec moins de hâte, et qu'il sent la peau grenue de froid sous ses doigts:

– Chut! Attention! J'entends qu'on vient! Rajustez-vous sans lambiner, messire.

Des pas décidés résonnent à l'intérieur de la caverne. La Grande Mado rabat ses jupes et reballe ses imposantes mamelles tandis que Hoël se relace en vitesse. Voix de Cruellia:

– Holà! Que se passe-t-il, ma sœur? Que mijotez-vous dehors au mitan de la nuit avec votre prisonnier?

– Surveillance de routine, Commanderesse. Le petit couillard avait envie de se vider la vessie et notre caverne sent bien assez bien mauvais comme ça, non? Point n'était besoin d'y ajouter la puanteur de la pisse de mâle entier...

Cruellia fronce le nez:

– Arrête de me débiter tes saletés. Mais j'ai cru entendre un râle... Qu'as-tu à répondre?

– Quelque oiseau de nuit, ou un lièvre occis par un chat-huant. Ou un lynx en amour.

– En cette saison? Ne te moque pas de moi. Car en sortant de notre abri tu as enfreint mes ordres formels. Je te donnerai moi-même tes vingt coups de garcette. Sur ton gros cul lubrique. Quant à messire le chirurgien pisseur, qu'il prenne garde... Couic!

Hoël tressaille. Cruellia, sardonique, se tourne vers lui :

– Notez, vous n'êtes pas mal dans votre genre. Avec vos yeux étranges. Si j'aimais les hommes vous ne me déplairiez peut-être pas.

Et de sa badine elle lui agace le bragou :

– Cela vous amuserait-il de jambonner la Grande Mado devant ces dames, pour les divertir? Ce serait là spectacle de choix. Si vous restez sage nous y songerons...

– Ah non, Commanderesse! Pas avec un homme! C'est fort dégoûtant! rétorque l'intéressée avec un ricanement, en essayant d'un pan de jupon le foutre qui coule le long de sa cuisse. Jamais! Ce serait trahir les statuts des Sœurs.

– Sotte! Tu feras ce qu'on te dira! Ou alors Robertine. Je crois que la geuse est pucelle de ce côté-là.

Cruellia se montre excitée à cette perspective et Hoël s'inquiète de devoir peut-être dépuceler la borgnesse sous les lazzi des brigandes rassemblées.

*

Émoi et tumulte dans la caverne lors d'un retour d'expédition.

– Salope majeure!

– Putain insigne!

– Effrontée gourgandine!

– Bardache de tonsuré!

Hoël est assis dans un coin, de nouveau les pieds attachés – il ne jouit plus de la faveur même très relative de la Commanderesse –, sous la surveillance de Mado et de Petit-Hongre, qui lui font grise mine. Il entend des criaileries croisées, évoquant un guet-apens qui vient d'échouer. À la description de l'équipage il croit reconnaître madame, le frère Alcide, Léonce et Léontine, renforcés d'un laquais armé. Pas si inoffensifs que cela, puisqu'ils ont tué deux des brigandes et en ont blessé grièvement une troisième. Madame n'est-elle pas dans ses terres? Serait-elle déjà repartie en voyage?

– Allez chercher le chevalier. Puisqu'il sait soigner les blessures, fait la voix pointue de Cruellia.

– Qu'il sait rien du tout!

– Oui! Suffit! Faites-en Hongre le Troisième!

– C'est ça! Mettez les tenailles au feu!

– Taisez-vous, sottés! Apportez la blessée.

La brigande fait son entrée sur une litière de branchages. Elle a perdu conscience. Il ne la remet pas, c'est une des anonymes de la bande. Le jeune homme l'examine, la mine sombre :

– Elle est mourante. Je ne peux rien pour elle.

Des voix mécontentes s'élèvent, la Commanderesse les fait taire. Et Wilfrieda, qui eut pour lui des prévenances manuelles, une grosse femme molle et triste, a reçu une blessure sans gravité, et elle lui coule des regards enflammés tandis qu'il soigne sa plaie.

*

Une ou deux semaines s'écoulent dans la plus grande monotonie. Pénombre de la caverne, feu qui fume, raves bouillies,

avec un lambeau de venaison les bons jours, odeurs de crasse. Impossible d'approcher du rideau derrière lequel Gudule pousse un gloussement qui nous est devenu familier. Deux fois encore la Grande Mado, sous prétexte de surveillance rapprochée, a baisé le chevalier au milieu de la nuit en le bâillonnant et en poussant des cris étouffés, affirmant ensuite avoir fait un cauchemar. Une fois elle a rossé la molle Wilfrieda, qui s'approchait, en rampant dans l'obscurité, de la couche du captif.

*

Ce soir-là les Sœurs se sont emparées du chariot d'un marchand de vin et, ayant remonté à grand-peine les tonneaux jusqu'à leur repaire, elles fêtent dignement cette prise à la lueur des flambeaux, jusqu'à être bientôt saoules comme des grives, ainsi que les deux Hongres.

– Et messire notre chirurgien? Il ne pinte point? Notre compagnie ne serait-elle pas assez bonne pour lui?

– Faites-le boire!

– Non... merci... je ne me sens pas très bien...

– Crevard! Entonnez-lui la vinasse dans le cornet!

– Paix, mes sœurs! fait Cruellia, ivre mais encore lucide. Laissez en paix notre hôte.

Mais Robertine rote au nez de Hoël:

– Es-tu mahométan, morbleu? Car on dit que les Turcs ne touchent point à la bouteille. La loi de leur prophète le leur interdit.

– À d'autres! Ils doivent s'enivrer en cachette, alors! fait Mado, qui vide un pichet cul sec et pince le derrière de son prisonnier avec un clin d'œil.

– Verse, ma sœur, verse! fait une autre brigande.

– Heurg! Qui garde les chevaux, ce soir?...

– La Fanchon, mais elle est trop saoule. I' s' garderont ben tout seuls! Verse!

– Que ce vin de Moselle est capiteux!

– Houark!

– Je crois que je m'en vas dégouler, mes sœurs...

– Et toi, messire le couilluye, bois donc, qu'on t' dit!

– Heu...

– Ça en laissera plus pour nous!

Les Sœurs ingurgitent tant et plus de vin, jusqu'à en perdre le sens, vont pisser à tour de rôle à l'extérieur de la caverne, certaines vomissent sur place, et pour finir toutes s'effondrent en tas, dans les bras les unes des autres. Le rideau arraché laisse voir l'estrade sur laquelle Gudule, plus que jamais dans ses chaînes, est tête-bêche avec la Grande Mado, qui l'étouffe de sa masse.

Hoël décide que l'heure est venue de tirer sa révérence à ces dames, pour lesquelles il commence malgré lui d'éprouver une certaine sympathie, tant il est vrai que le captif se prend souvent d'une paradoxale affection envers son geôlier. Il repense même avec convoitise à la vulve musclée de Mado se tendant vers lui dans la nuit propice. Mais foin du sentiment. Fuir tant qu'il est temps. Il avance sur la pointe des pieds vers la sortie du repaire sororal.

Robertine, qui ronfle, tient Cruellia étroitement enlacée. Cette dernière soulève les paupières au passage du prisonnier et murmure d'une voix langoureuse :

– Ne nous quittez pas, messire. Je vous..., et elle se rendort.

Les cordons d'une bourse arrondie dépassent d'une poche qui s'ouvre dans le pourpoint de la jeune femme: ce n'est pas d'un gentilhomme, mais nécessité fait loi. Alors qu'il subtilise la bourse, l'haleine fétide de Robertine lui caresse le visage.

En sortant de la caverne, Hoël respire l'air frais à pleins poumons et dévale le chemin. Nuit sombre, sans un rayon de lune. Près de la route, il sent l'odeur des chevaux. Foin et crottin. S'approche de l'enclos. En effet, Fanchon gît en travers du chemin, ivre morte. La jument gris pommelée est là, qui souffle à son approche. Dans une cache mal dissimulée, il découvre sa selle. Les pistolets d'arçon, la poire à poudre et le briquet s'y trouvent encore. Il selle, disperse les autres chevaux au moyen de grandes tapes sur la croupe. S'empare d'une épée, d'un manteau. Mène par la bride la jument jusqu'à la route, puis saute en selle et s'éloigne à un trot enlevé. La bourse de la Commanderesse, qui doit constituer le plus clair du trésor des brigandes, contient soixante-cinq louis, de quoi voir venir. Les belles en seront quittes pour se livrer à de nouveaux forfaits.

Chapitre septième

L'hiver arrive. Les jours se font si brefs et sombres que parfois dès midi on croirait que la nuit s'apprête à tomber. Le vent souffle sans trêve, balayant la plaine. Brun des labours, noir des forêts à travers lesquelles la route paraît de plus en plus étroite. Les seuls oiseaux visibles, et audibles, sont des corneilles.

Montant toujours la jument grise, Hoël de Torgluff quitte la Lorraine en traversant la Moselle, large, verte et infiniment paisible, par un bac surchargé où il a les pieds dans l'eau. Vent glacé. Son manteau est lourd de pluie, les plumes de son chapeau pendent. La jument est fumante. Parvenu sur l'autre rive, en Allemagne, il part droit devant sans se retourner.

Une nuit où il dort dans l'écurie d'une ferme isolée pour un quart de florin, enroulé dans son manteau à côté de sa jument, il rêve de madame d'Hurs : cambrée sous lui, nue dans une cape rouge – et elle possède la jeunesse et la blondeur de Gudule, mais aussi les appétits de Mado –, elle lui sourit avec tendresse et s'apprête à lui octroyer les dernières faveurs, elle rit, ses yeux pétillent, elle est brûlante, elle va l'introduire en elle, c'est à cette seconde qu'il se réveille, il a froid, il est seul en pays inconnu.

Plusieurs jours entre campagnes et bois, pour l'essentiel sous

la pluie. Le chevalier dort dans des auberges, une fois dans une grange à l'abandon, une autre fois avec des bergers à mine de bandits qui se révèlent de bons bougres et partagent avec lui du pain noir, du fromage verdâtre et du schnaps sans rien accepter en retour.

*

Matinée en sous-bois. Rencontre. Les deux bêtes, la petite jument et un très beau cheval noir, ont à peine la place de se croiser sur l'étroit chemin, mais aucun des cavaliers n'est d'humeur à se pousser vers le bas-côté, aussi les bottes se frôlent-elles.

– Tout doux, monsieur! Vous m'avez bousculé, ce me semble, lance à Hoël d'un ton rogue, en français, un jeune homme hautain.

– Et à moi il ne me semble pas, rétorque Hoël, peu soucieux de s'attirer une querelle. (« Mais à propos de bousculade, je bousculerais sans me faire prier celui-ci dans les buissons. »)

– Niez-vous l'évidence? Et refusez-vous de m'en rendre raison?

Ils échangent un regard.

– Monsieur aux yeux de mauvais augure, je n'aime pas votre façon de me dévisager!

« Il est vrai que je t'emmancherais volontiers », pense Hoël.

– Vous m'en rendrez raison!

Résigné, le chevalier saute de son cheval en même temps que l'autre, et en un instant ils ont dégainé. (« C'est un scélérat, qui veut m'assassiner pour m'alléger de ma bourse, ou un fou. »)

Assauts furieux. L'adversaire de Hoël est bon escrimeur,

mais il s'énerve, bout de rage, crie des insultes – « Maudit parpaillot, maudit sodomite, je te ferai passer le goût du pain! – Monsieur, votre imagination vous égare, à moins que vos désirs les plus secrets ne s'expriment ». Le chevalier reçoit une estafilade au bras, recule, montre le filet de sang indiquant que l'honneur est sauf, mais l'autre ne veut rien savoir et redouble ses attaques, que Hoël pare avec de plus en plus de difficulté, reculant pied à pied jusqu'à se trouver acculé à un arbre – et profitant alors d'une seconde d'inattention chez son adversaire pour feinter et lui passer son épée en travers du corps. L'autre tombe raide mort.

– Voilà que j'ai tué mon homme! Damnation! Et si quelqu'un survient, comment démontrer que le combat fut régulier?

Mais l'endroit est isolé, l'hiver est là, les paysans se terrent dans leurs logis, les marchands sont peu soucieux de voyager par ce temps, et personne ne survient.

En prenant garde à ne pas se couvrir de sang, Hoël traîne le corps dans le bois, vers le lierre qui recouvre une cabane ruinée, le fait rouler dans un creux, le recouvre de pierres. Sans prière ni croix. L'idée de fouiller ses poches l'a traversé, mais non. « Je n'ai fait que me défendre. Il y avait déjà eu les coupeurs de route, dans le Maine, mais le train de madame avait accompli l'essentiel de la besogne. Voici donc en réalité le premier homme auquel j'enlève la vie. Il a cherché sa mort, mais qu'à cause de lui je ne sois pas le même jour voleur en même temps que meurtrier. »

Quant au cheval noir, il ne veut pas l'abandonner à proximité de l'endroit où le cadavre est bien mal dissimulé, ni maquignonner comme naguère, au risque d'être pris, peut-être torturé, voire pendu, aussi l'emmène-t-il pendant une heure avant de lui ôter selle et bride et de le conduire à un pré clos.

« Jolie surprise pour le croquant. Comment faire un heureux. À moins que cela ne lui attire des ennuis. Quittons ces lieux. »

*

À Francfort, où il parvient au bout de deux semaines, transi par cet interminable automne, le Main est en crue. Alors qu'il marche dans des rues bordées de maisons à colombages, on indique volontiers au chevalier où demeure le prêteur Aaron ben Ruben : en dehors du quartier ancien, des marches mènent à une belle maison de pierre blanche, gardée par un concierge en livrée qui le rabroue avant qu'un demi-florin l'amadoue :

– Si vous avez une lettre pour Herr Aaron, le cas est tout différent. Je vous prenais pour un solliciteur...

En effet, le chevalier n'a pas pris le temps de faire toilette et son aspect peut laisser à désirer, en dépit ou à cause de l'épée qui bat ses flancs et du grand chapeau délabré, à la plume boueuse, dont il est coiffé. Mais Aaron, qu'il devine banquier plutôt que simple prêteur, voire usurier – bien que parfois les frontières entre ces états soient poreuses –, lui fait bonne figure, le reçoit dans un bureau bien chauffé par un poêle de faïence, aux boiseries cirées, tapissé de livres.

– Asseyez-vous. Le français ? Je l'ai appris à Strasbourg, où pourtant il ne se parle guère !

– Je vous ai...

– David de Toul est l'un de mes bons cousins, un homme droit. Voyons ce pli. Fort bien.

Aaron ben Ruben est un homme d'une quarantaine d'années, de belle prestance, mais empâté – on devine qu'il ne sort pas souvent de ce bureau, d'où il contrôle sans doute un réseau étendu d'affaires – très brun, les mains fines, l'œil pensif, vêtu

d'une robe à col de fourrure, une calotte de satin noir sur le crâne.

Il lit et hoche la tête :

– Intéressant cas de figure... Mais je ne puis vous en dire plus pour le moment... Tout sera révélé en temps utile. Si vous le jugez bon, messire Hoël, je vous engage avec chaleur, pour la suite de votre voyage, à vous rendre à Wilna, où vous êtes attendu pour une affaire des plus confidentielles. Quand vous quitterez Francfort, je vous remettrai une lettre pour le grand rabbin de cette ville.

– Wilna ? Où est-ce ?

– Loin. Wilno en polonais, Vilnius en lituanien, Vilnius en russe, je ne sais comment en suédois... et Wilne en yiddisch, bien sûr. Il s'agit toujours de la même ville ! Mais où êtes-vous descendu en notre bonne cité ?

– Au Ver-Luisant, rue...

– Chez Josué ? Un cousin de mon épouse ! Judicieux choix ! Mais le soir va tomber : puis-je vous prier à souper en ma compagnie ? En ma seule compagnie, car mon épouse et mes enfants sont en voyage. Excusez mon indiscretion, mais êtes-vous breton ?

– Parbleu !

– En réalité ?

– Sacrebleu !

– Pardonnez-moi, mais je pense que c'est la première fois de ma vie que je vois quelqu'un venu de ce pays du bout du monde.

– En effet, nous partons plus souvent vers les Amériques.

– Vous devez avoir bien des aventures à raconter ! Pour un être aussi sédentaire que je le suis, par force, car les affaires ne me laissent que peu de loisir, voilà qui sera passionnant. Mon cuisinier a préparé un chapon à la bière dont vous me direz

des nouvelles! Ah! j'allais oublier! Et on me dit que vous êtes un peu médecin?

– Si peu.

– Ne faites pas le modeste. Un fameux baume, n'est-ce pas?

– Euh... (« Il est foutrement bien renseigné. »)

– Bravo! Et gardez-en toujours la recette secrète! Pas de confidences sur l'oreiller à une belle... (« ... ou à un beau, car on te dit amateur des deux... »)

Un silence se fait, pendant lequel Hoël ne détache pas son regard d'un magnifique tapis oriental.

– Il vient de Perse. C'est un shiraz, à motif de *ferdows*, de paradis. Remarquez ces petites croix, qui dénotent un artisan chrétien, sans doute arménien. Je l'ai eu par un de mes cousins d'Alep. Si un jour vous choisissez de vous établir, je pourrai vous en procurer à prix d'ami.

Le jeune homme hoche la tête. S'établir? Il n'y songe pas. S'il a fui la tonsure, ce n'est pas pour se retrouver accablé de marmaille.

Le chevalier passe une semaine à Francfort, où il se laisse inviter plusieurs fois par Aaron ben Ruben et, à son insistance, lui communique des fragments – très épurés – de ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté la Bretagne.

– Je devine ce que vous pensez. Bien renseigné, je le suis, de par les exigences de mes occupations. Mais n'y voyez nul abus, nul... complot, ainsi que les faquins le vont clabaudant: il se trouve simplement que ces colporteurs vont se fournir auprès de commerçants qui sont souvent mes débiteurs, que les mendiants, en cas de famine, vont chercher un bol de soupe auprès d'établissements charitables, destinés aux pauvres de chez nous, auxquels je contribue. Et vous comprendrez qu'il

est bien naturel de savoir où va son argent. C'est ainsi que ces mendiants et ces colporteurs me sont un réseau d'informateurs naturels.

– Moïse ben Yehuda de Troyes...

– ... est également l'un de mes cousins lointains. Ma gratitude vous est acquise à jamais pour la noblesse de votre conduite à son égard et à l'égard de sa fille.

Hoël, pensif, remercie d'un signe de tête. Herr Aaron sonne :

– Un doigt de vin d'Oporto ?

Il reprend :

– Et encore tout cela ne tient-il compte en rien des bruits étranges qui courent à votre sujet...

– ... qui me tintinnabulent aux oreilles, auxquels je n'entends rien et qui me contrarient fort.

– Chaque chose en son temps.

*

– Vous devriez vous marier, mon cher chevalier. Dans ma parentèle, beaucoup de demoiselles aussi instruites que jolies seraient flattées de convoler en justes noces avec un homme de votre qualité.

– Pour parler franc, je n'en éprouve pas le besoin. Je sais que nombre de garçons de mon âge sont déjà pères de famille, mais...

Herr Aaron fait craquer ses phalanges :

– Veuillez me prêter l'oreille quant à l'intérêt d'une telle alliance, en mettant de côté, bien sûr, les préjugés à l'encontre des nôtres, car vos enfants seront juifs, vous le savez : vous, vous rejoignez une famille influente dont certains membres sont fortunés ; de Londres à Ispahan, et peut-être jusqu'à

Malacca, vous aurez des cousins et des beaux-frères toujours prêts à vous aider et, si le besoin s'en faisait sentir, à vous sortir d'un mauvais pas. Vous voyagerez en vous enrichissant et non en tirant le diable par la queue.

– (« Comme si j'étais un miséreux ! Quelle audace ! ») Et pour vous, quel est le profit ? demande Hoël d'un ton coupant.

– Moi, je pourrai m'enorgueillir d'avoir rallié un jeune homme de vieille souche et d'esprit entreprenant. Ainsi, le jour où je serai en mesure de me procurer un titre de noblesse, je ne sortirai pas de nulle part, je pourrai me targuer d'avoir déjà contracté une alliance avec...

– Je vois, réplique Hoël non sans sécheresse.

– Car, si j'y parviens, devenir Ritter, chevalier, me coûtera cher mais me mettra à l'abri de bien des contrariétés. Néanmoins, pour le moment, les grands seigneurs font encore la fine bouche. Ils voudraient bien être encore à l'époque de Karl der Grosse, comment dites-vous ? Charlemagne. Vêtus de peaux de bête, à faire régner la terreur au fond de leurs forêts. Mais ils y viendront. Si ce n'est moi, ce sera un de mes fils, ou un de mes petits-fils. Et en s'épargnant le baptême, si possible.

Nouveau craquement de phalanges à cette perspective.

– Vous êtes patient. (« Il m'exaspère à faire ainsi craquer ses doigts. »)

– Nous avons traversé bien des siècles et nous en traverserons encore beaucoup.

Le banquier hoche la tête tel un patriarche, il est à cet instant aussi vieux qu'Abraham. Hoël hésite avant de demander :

– Vous êtes bien sûr de vous, en dépit de... Pensez-vous vraiment que la protection divine s'étende en particulier sur votre peuple ? Après tout ce que...

– Il suffit d'en être persuadé. Et chaque peuple pourrait renvoyer la question à ses voisins.

*

Un soir, dans une rue déserte, Herr Aaron, qui a refusé qu'un valet les accompagne et tient lui-même une lanterne sourde, tire un cordon de sonnette en chuchotant à Hoël :

– Vous êtes mon hôte.

Un valet aux allures de sacristain les introduit dans une antichambre, puis dans un salon bien chauffé où des demoiselles vêtues de longues chemises échancrées sont assises ou à demi couchées, affectant des poses languissantes. Une femme entre deux âges, l'air revêche, l'allure d'une dame qui consacre sa vie aux œuvres de charité, vient saluer le banquier et son compagnon, lesquels prennent place dans des fauteuils de tapisserie et se voient offrir un verre de liqueur et un gâteau.

Herr Aaron, l'air de rien :

– Mademoiselle Ursula y est-elle ?

– Pardonnez-lui, une invitation la requérait en ville, fait la dame revêche.

Avec un soupir, le banquier attire sur ses genoux une très jeune fille, dont une couronne de fleurs de serre orne les tresses blondes et qui garde l'air grave :

– Trudi, vous êtes irrésistible !

Elle plonge ses yeux d'acier dans ceux du banquier :

– Pour vous servir, *mein Herr*.

Et ils disparaissent dans une chambre voisine. Hoël s'approche d'une autre jeune personne, très brune, elle, qui pousse les hauts cris :

– L'homme aux yeux vairons venu de l'ouest ! Impossible ! Sacrilège !

– Ne vous formalisez pas, mon cher chevalier, et jetez plutôt votre dévolu sur une autre de ces demoiselles, fait la femme.

Hoël dirige son choix sur la première venue, une fille malingre, l'air maladif, aux grands yeux craintifs, qu'il entraîne dans une chambre et possède à la va-vite sans réel plaisir. C'est l'autre fille qu'il voulait.

Une demi-heure plus tard :

– Ah ça ! sire Aaron, m'expliquerez-vous ? Depuis quand ces filles se permettent-elles ?...

– De refuser un visiteur ? Cela n'est pas de mise. Contraire à tous les usages de la profession. Mais Shoshana est persuadée que vous êtes marqué d'un signe mystérieux, peut-être appelé à un grand destin, et qu'en conséquence personne de notre peuple ne doit avoir de commerce charnel avec vous.

– Vous m'en direz tant ! Mais c'est ridicule ! Pourvu que cela ne se sache pas en Bretagne ! Je passerais pour le dernier des imbéciles !

– Les risques paraissent minces, fait Aaron avec un fin sourire.

– En tout cas, merci de votre hospitalité. Ce bordel...

– Fi ! Je ne saurais ouïr ce terme brutal, s'agissant de ce colloque des élégances.

– Le mot m'aura échappé. Pardonnez mon étourderie.

– C'est un excellent établissement, où l'on ne se fait pas voler et où l'on n'attrape pas de maladies. J'y ai un arrangement à l'année.

*

Dans le cabinet de travail d'Aaron.

– Songez-vous réellement à acquérir un titre de noblesse ? demande Hoël, perplexe.

– En France il n'en serait pas question. Votre monarque persécute de façon aveugle les réformés, qui comptent pourtant parmi les plus industriels de ses sujets au sein de ce peuple réputé frivole, alors ne parlons pas des juifs... Mais ici les choses sont différentes. Les princes aiment à se contrarier les uns les autres et, comme ils manquent toujours d'argent, ils mesurent parfois l'importance d'un banquier, surtout dans la ville où l'empereur est couronné... J'acquiers des intérêts dans des fabriques... Le temps viendra peut-être plus tôt qu'on ne le pense.

– Votre richesse ne suffit-elle pas ? demande le chevalier, qui a toujours vécu chichement.

– Je ne nourris aucune illusion.

Herr Aaron a un geste qui embrasse les tapis, les boiseries et les livres :

– Pour le moment on me baise le... les pieds, mais au moindre revers de fortune tous se jetteraient sur moi en meute pour me déchiQUETER. La plupart des vôtres, et certains des miens. L'homme est ainsi fait, partout le même...

– Dans sa chiennerie.

– Et aussi dans le peu de bon qu'il porte en lui.

– Il s'agirait donc d'une assurance que vous désireriez prendre, comme au Lloyd's de Londres, pour un navire ?

– En quelque sorte.

Hoël hoche la tête. (« Et il s'y mêle sûrement un peu de vanité. Une revanche à prendre après trop de siècles à plier l'échine. Si j'étais à ta place... »)

*

Le surlendemain ils retournent chez la femme revêche, laquelle, sur un signe imperceptible de Herr Aaron, se penche vers Hoël :

– Ce soir, si le cœur vous en dit, pour un peu plus de piment, veuillez me suivre. Mademoiselle Ursula brûle du désir de faire la connaissance du chevalier français.

– Breton.

– Vu d'ici c'est pareil. Venez plutôt.

Dans une chambre voisine, une grande jeune femme vêtue d'une robe rouge, à la poitrine plutôt plate, une guipure de dentelle noire autour du cou, le visage fardé de blanc et rehaussé de mouches, s'avance vers le chevalier, le prend dans ses bras et se pâme. Hoël, toujours fougueux, part en exploration sous les larges jupes, et quelle n'est pas sa surprise d'y découvrir un membre roide qui saute dans sa main. La voix de la créature est grave :

– Il serait déplacé de médire de ces oies blanches, mes consœurs, mais je me doutais bien que tu préférerais des plaisirs plus consistants...

– L'un n'empêche pas l'autre, ma chère. Dis-moi, où as-tu appris le français ?

– À Pont-à-Mousson, chez les bernardins, où j'étais novice. Mais ma vocation était chancelante et l'on m'a dissuadé de prononcer mes vœux.

– Tu m'en vois ravi, la belle.

– Et moi donc !

Elle s'agenouille devant son visiteur, le défait, se saisit de lui :

– Auparavant, je veux te goûter... Nous avons tout notre temps. Préfères-tu que je garde ma robe, mes bas et mes souliers ?

– S'il vous plaît.

– Roué ! Installons-nous ainsi pour commencer. Je n'aime guère me faire foutre d'emblée, comme une catin de bas étage.

– Alors que tu es un parangon de pudeur.

– En douterais-tu ? Hmff...

*

Ayant réussi à retarder « jusqu'à plus ample informé » tout engagement matrimonial, sans cependant repousser cette éventualité pour ne pas blesser Herr Aaron, qui s'est montré si généreux, Hoël de Torgluff reprend sa route. La petite jument reste courageuse. Les jours raccourcissent encore, le temps empire, pas une journée désormais ne se passe sans averses glacées, bourrasques, neige fondue, et le manteau, le soir, est lourd à ses épaules.

*

À cinquante lieues de Francfort, dans l'arrière-salle d'une taverne, le chevalier, qui commence à entendre l'idiome du pays, se joint à une partie de lansquenets, jeu animé qui connaît toujours beaucoup de va-et-vient, car chacun s'assoit à la table et la quitte à sa guise. Comme il ne joue jamais, la chance le favorise, par un effet souvent remarqué, et, à neuf florins sur la carte, il gagne en deux heures une trentaine de thalers à un jeune homme bien mis, puis, sur parole, encore cinquante. Le perdant se montre embarrassé :

– Vous me voyez fort marri, mon gentilhomme, mais je n'ai plus un kreutzer en poche. J'entends que vous n'êtes pas d'ici, mais faites-moi confiance, prenez ce billet que je vous signe, vous viendrez l'encaisser dès demain...

Il se penche à l'oreille de Hoël :

- ... au palais épiscopal.
- Mais ne sommes-nous pas en terre luthérienne ?
- Cette région est une mosaïque. Il s'y rencontre de tout, protestants, catholiques, juifs... et sans doute bien des impies.

Hoël pose les yeux sur la signature, de toute façon il n'a pas le choix, et espère que Waldemar von ... n'est pas un aigrefin. Il quitte la table à laquelle d'autres joueurs, enfiévrés, le bousculant presque, prennent place.

*

Le lendemain, au nom de Waldemar von ..., le portier le laisse entrer et un personnage vêtu de noir le conduit, au long d'interminables couloirs, jusqu'à un trésorier, qui lui compte ses thalers contre reçu. Puis on l'abandonne en lui indiquant d'un geste vague la direction de la sortie; alors, toujours curieux et indiscret, il se promène, l'air de chercher quelque chose, dans la demeure spacieuse où d'ailleurs nul ne lui prête attention. Parcourt les couloirs. Pousse une porte. Et, estomagé, retient une exclamation.

Dans un petit salon, Gudule est enchaînée à une croix de Saint-André recouverte de velours noir, dressée à la verticale. Nue, elle a troqué ses sabots pour des souliers à hauts talons, porte des bas de soie qui lui arrivent au-dessus du genou et un tour-de-cou également de velours noir; des rubis ornent ses oreilles, sa chevelure est ramassée en un haut chignon et sa touffe blonde flamboie.

– Messire! Quelle surprise! Et quelle joie!

– Ma bonne Gudule! Tu es plus resplendissante que jamais! Un soleil! Mais que fais-tu céans?

– Figurez-vous que j'ai trouvé un rudement bon emploi chez monseigneur. Il est pas dérangeant, il vient juste regarder, et toucher un peu, quand un des jeunes abbés vient se mettre la tige au chaud, pardon, jouir du plaisir de ma conversation. Et certains sont bien mignons... Waldemar, par exemple...

– Mais quand je t’ai quittée tu étais dans la caverne, en entretien très privé avec la Grande Mado...

– Cette vieille gouine! Pardon, cette nymphe adepte de Sapho. C’est qu’elles ont fini par m’embêter, les Sœurs! Moi je veux bien brouter à l’occasion, pardon, me divertir, mais je ne déteste pas la compagnie des messieurs, n’est-ce pas...

– Je te le concède bien volontiers.

– Et puis, vu leur profession, elles finiront forcément branchées un jour ou l’autre, ce qui ne me dit pas. Alors j’ai foutu mon camp, pardon j’ai pris congé, parce que je dois vous dire que monseigneur, qui déteste les mauvaises manières, me fait donner des leçons de français, d’allemand, de latin, de diction, de maintien, de musique et de danse. Et même d’astronomie. C’est un peu contrariant, parce que je passe un temps fou détachée...

– Je vois. Tu es en train de devenir une dame... à ta façon.

– Ne vous foutez pas... Ne raillez pas. Je n’en serai jamais une. Mais baste. À vos yeux je devine que vous n’êtes pas venu ici que pour bavarder. Vous voyez ce miroir de Venise?

– Une pièce de prix.

– Il vaut plus que je n’aurais gagné en une vie d’honnête labeur à la ferme. Mieux vaut vendre son cul, pardon, faire commerce de ses charmes. Eh bien ce miroir est sans tain, et monseigneur doit être derrière, à s’astiquer, pardon, à s’esbaudir.

Sans répondre, Hoël s’agenouille devant elle et la langue. Elle est trempée:

– Venez maintenant. Par devant, voulez-vous?

– Serviteur.

Une fois la chose faite:

– Revenez demain, vous rirez. Vous verrez que les exigences de monseigneur sont des plus modérées. Sonnez au matin,

donnez un bon pourboire au portier et demandez madame Gudula.

*

Le lendemain matin, le portier, qui est chauve, transpirant et garde toujours une main dans la culotte, mène le chevalier à un autre petit salon sombre, sentant l'encaustique, meublé de grands fauteuils de bois, aux murs ornés de gravures représentant des saints martyrisés de mille et une façons, empalés, bouillis, rôtis, ou eux aussi attachés à des croix sur lesquelles ils paraissent éprouver les plus vives jouissances. Hoël, qui croit se trouver dans une antichambre, fait les cent pas pour finir par soulever une tenture qui dissimule... le miroir sans tain. Cette fois, Gudule, par définition nue, est détachée, et ses chaînes pendent à la croix. La jeune femme, agenouillée, talque avec soin les boules du vieil évêque, qui a relevé sa soutane et baissé son pantalon. Il arbore un large sourire, et, avec un semblant d'érection, flatte d'une main timide la blanche croupe, met un doigt dans la fente, le flaire, pinçote un bout de sein. Puis il se reculotte avant de s'éclipser et Gudule, qui s'est enveloppée d'un drap, survient :

– Vous avez vu combien il est délicieux ? Une pincée de talc, un doigt de rien du tout et il est content ! Un vrai grand-père ! Mais venez vite ! Il se murmure que vous partez bientôt, quel dommage ! Pourquoi ne restez-vous pas un peu ?

– Je voudrais continuer ma route avant que l'hiver soit en son plein, car alors la neige préviendra tout mouvement.

Elle a une moue déçue, l'agace et le papouille, d'appétissants bouts de sein et de fesse dépassent du drap, il veut la culbuter mais elle est formelle :

– Pas ici ! Vous savez bien que vous devez me lier, sinon je

ne peux parvenir à la satisfaction ! Enfin, messire, où avez-vous la tête ? souffle-t-elle d'un ton de doux reproche.

– Pardonne-moi, incomparable Gudule, j'allais oublier.

– Et vous laisserez la clef à proximité en partant, s'il vous plaît.

Et de s'exécuter. Cependant la porte s'ouvre sans bruit. Un rire étouffé :

– Surprise, chevalier ! Je vois que vous êtes entré dans le vif du sujet ! Un gage, un gage !

C'est l'abbé Waldemar, le joueur malchanceux de l'autre jour. Gudule glisse sa langue dans l'oreille du jeune homme et chuchote :

– Vous n'y échapperez pas, il est inflexible. Décidément, vous avez de la chance avec les curés, pardon, les ecclésiastiques.

L'abbé :

– Vous me devez une revanche, et celle-ci ne prendra pas place à une table de jeu. Veuillez souffrir que je vous embroche, chevalier. Attention à la propagation du choc, Gudula ! Vous croirez à un boulet frappant une muraille !

Chapitre huitième

Bien des années plus tard, tout porte encore la trace de la guerre qui a duré trente ans et où tour à tour les impériaux, les Danois, les Saxons, les Suédois ont ravagé le centre de l'Europe.

Le spectacle qu'offrent les campagnes est terrible. Villages brûlés, puits empoisonnés, bois qui ne présentent plus que des moignons d'arbres, gibets pourrissants – encore et toujours des gibets –, au pied desquels gisent des squelettes disloqués. Mendiants et estropiés de toute sorte, aveugles, manchots, culs-de-jatte, débris humains encore en vie par une dernière cruauté du sort. Enfants scrofuleux, vieillards exsangues, femmes apeurées se barricadant dans leurs chaumières à la vue d'un cavalier.

Accablé, le chevalier avance tel un spectre dans ce paysage dévasté. Mais nulle idée de retour ne le traverse jamais. Il ne peut imaginer de vivre sans ce soleil rouge se levant devant ses yeux chaque matin. Le manoir de Kergaoust et le grand océan ont disparu à jamais.

*

Lübeck, où il est enfin parvenu. Dans une rue calme, une maison bourgeoise, de brique recouverte de lierre, où le chevalier a pris pension pour la semaine. Soirée où l'on a échangé de dignes paroles sans véritable signification.

– Permettez-moi de me retirer, fait Hoël.

Le père, un austère luthérien vêtu de noir, va pour sonner. La mère, absorbée dans de pieuses lectures, se reverse une tasse de tilleul. Un feu crépite dans la cheminée. Ulrich, le fils de la maison, se lève :

– Laissez, père. Ne réveillez pas les domestiques. Je vais guider notre hôte jusqu'à sa chambre.

Un escalier abrupt, la flamme de la chandelle qui vacille dans un courant d'air, un couloir carrelé, un autre escalier, encore plus abrupt, une porte.

Ulrich allume à sa chandelle le fagot qui est disposé dans la cheminée, met dessus une bûche, puis pose la chandelle sur une tablette.

Trois étages au-dessus de la salle, tous deux sont seuls dans la mansarde. L'étroite fenêtre est prise dans la glace. Le vent siffle sur le toit. Leurs regards se posent en même temps sur le lit à la courtepoinTE cramoisie. Ulrich rougit, fait un faux pas et trébuche. Hoël le retient en l'enlaçant :

– Ne tombe pas ! Je ne voudrais pas que tu t'occasionnes une entorse.

Et il murmure :

– J'ai mieux à te donner...

Le chevalier s'agenouille et masse la cheville de son hôte, tandis que ce dernier, interdit, ne bouge pas.

– Quelle fine cheville ! Un poulain de race !

Les mains remontent le long de la jambe, de la cuisse, et arrivent sans tarder à l'endroit convoité. Ulrich respire fort et ne peut masquer son trouble, qui le cède bientôt à la détermination. Tremblant de désir, Hoël défait les cordons de la culotte et fait glisser le vêtement.

– Quel cul ! Et quel gourdin, morbleu !

Sa bouche s'empare prestement du membre érigé. Ensuite,

alors qu'Ulrich tombe sur le ventre, tend les fesses et capitule – il jouit dès l'instant de la pénétration –, le chevalier repense à Edmée, à leur rencontre, au fourré qui fut le lieu de l'étrange découverte, en des temps maintenant si anciens, et au « Jamais sans Gudule ! » destiné à déjouer les assauts du frère Alcide.

*

Alors qu'Hoël de Torgluff déambule sans but sur les marchés de Lübeck, l'épée au côté et le nez au vent – un vent glacé –, se demandant de quoi l'hiver sera fait, car l'argent a filé et sa bourse est plate, un grand costaud l'aborde :

– Es-tu désœuvré ? Il nous manque une lame à louer. En es-tu ?

Le chevalier, coureur de route mais gentilhomme, se cabre :

– Holà ! L'homme ! Quel est ce ton ?

– En êtes-vous ?

– De quoi s'agit-il ?

– D'une occupation rétribuée, qui sied à un gentilhomme.

Mais, avant tout, montrez-moi comment vous vous y prenez, fait le costaud.

En une seconde ils ont l'épée à la main et Hoël attaque avec ardeur son partenaire, qui pare sans trop de difficulté avant d'être touché par surprise et de grimacer :

– Vous vous débrouillez bien pour votre âge. Je vous prends avec nous. D'après votre accent, vous êtes welche, autant dire français, d'outre-Rhin.

– De Bretagne, pour vous servir. Donc ?

– Un convoi de marchands à escorter jusqu'en Pologne. Ils paient bien, un florin par jour plus la nourriture, et peut-être une gratification par-dessus le marché, mais seulement quand

ils seront arrivés à bon port, et ils ne veulent pas de fiers-à-bras et de matamores. Efficacité et discrétion.

– Compris, répond Hoël d'un ton sec.

Louer sa lame est non d'un gentilhomme, mais d'un nervi, pourtant la nécessité l'emporte.

– Disposez-vous d'un cheval?

– Une excellente jument.

– Dont les fers ont été vérifiés voici peu?

– Bien sûr. («Ce grand dépendeur d'andouilles me prend vraiment pour un béjaune.»)

– Parfait. Donc, la première neige ne va pas tarder, mais ces messieurs ne veulent pas attendre le printemps. L'argent ne doit pas dormir... Pendant tout le temps que durera le voyage, vous ne descendrez pas souvent de cheval, vous dormirez moins encore, vous mangerez peu et vous vous abstenrez, s'il vous plaît, de boire du vin, de la bière, et encore moins de l'eau-de-vie. Et vous tâcherez de vous conduire en bon chrétien et de n'occire personne sans raison valable. Quant à moi, cela m'indiffère, mais cela déplairait à ces messieurs, qui sont assez pieux. («De foutus chanteurs de cantiques qui feraient mieux d'aller au bordel.») Comment vous nomme-t-on?

– Hoël de Torgluff.

– Moi c'est Karl.

Et le costaud broie la main du jeune homme avec un sourire carnassier :

– En attendant le départ, allons boire une chope de bière. Vous rencontrerez vos collègues, qui se trouvent pour l'heure au Rote Fuchs.

À l'enseigne du Renard-Rouge sont attablées trois lames, deux anonymes, l'un maigre et au visage balafré, l'autre gras et l'air bienveillant, et un homme aux oreilles coupées, arrogant et à l'œil faux, qui lampe du schnaps.

*

Le convoi, qui se compose d'une vingtaine de fourgons, transporte surtout du drap et de la verrerie wallonne, ainsi que des roues de fromage de Hollande, de la mortadelle de Bologne, des tonneaux de vin de Bourgogne et même de l'eau-de-vie de Cognac. Karl est en tête ; le balafré et le gras du bide, augmentés de Hoël et de Sans-Oreilles, vont et viennent sur les flancs, un dernier garde ferme la marche.

Le paysage est plat jour après jour, baigné d'une lumière égale, champs enneigés, corbeaux, arbres noirs, étangs gelés. La dévastation de la guerre a disparu sous la neige.

Les lourds chariots avancent au pas. Hoël, toujours sur sa jument gris pommelé, monte et descend le long du convoi.

Assez peu de mauvaises rencontres. Les marchands, qui manient mieux le boulier ou le trébuchet, redoutent de devoir sortir l'épée ou le pistolet. Une fois survient une bataille rangée avec des mandrins auxquels les gardes tuent trois hommes. Un seul mort chez eux, un apprenti malchanceux qui ne s'est pas mis à couvert et auquel une balle perdue a brûlé la cervelle. Hoël prend un coup de couteau au côté, on le panse, la plaie se referme vite, à vingt ans il commence à être couvert de cicatrices tel un soudard endurci.

*

Le convoi s'est arrêté au bord de la route. La nuit est obscure. Hoël entend un cri de femme. La jument n'est pas dessellée. Le jeune homme pique un galop jusqu'au chariot d'où vient le cri et entrevoit Sans-Oreilles, titubant d'ivresse, qui tente d'arracher ses jupes à une femme d'un certain âge

qui le repousse à coups de gifles. Il saute de cheval, sort un pistolet de ses fontes et assomme Sans-Oreilles d'un coup de crosse avant de lui attacher les mains dans le dos.

Vol d'un tonnelet d'eau-de-vie et tentative d'abuser de la femme d'un marchand : le lendemain matin, devant le convoi réuni, Karl en personne administre cinquante coups de fouet au fautif, torse nu, lié à un fourgon, bâillonné, avant de l'abandonner dans la neige, ensanglanté, presque inconscient, à proximité d'un hameau.

– S'il ne s'étouffe pas dans ses glaires et s'il arrive jusque-là, il trouvera peut-être à s'employer, dit Karl avec un sourire étincelant. Mais il est trop vicieux pour faire un bon valet, j'aurais dû le tuer moi-même.

– Cela n'est pas d'un chrétien, fait l'un des marchands.

– Maître Friedrich, votre association me paie pour assurer votre sûreté.

– Mais dans le respect de nos obligations religieuses!

– Dans la mesure du possible. (« Maudit bigot! ») Le point de vue n'est pas le même selon qu'on est le cul au chaud sur ses marchandises ou gelé sur sa selle. De toute façon, honte à moi, car c'est moi qui ai engagé ce chien. J'aurais dû me méfier et ne pas ajouter foi à ses belles paroles. Blessé sur un champ de bataille! Ai-je été nigaud! Les oreilles ne sont ainsi tranchées que par la main du bourreau. Cinquante coups sont trop peu pour payer le déshonneur qu'il m'inflige. Et toi, le Français, tu es arrivé à temps. Maître Roger, l'époux de la dame Gisella, te fait tenir ce thaler en te remerciant.

Hoël n'en est plus à penser que son rang lui interdit d'accepter une telle gratification. Il baise la pièce d'argent et l'enfouit en son sein :

– Qu'il me porte bonheur.

*

Un matin où la neige est encore plus épaisse et collante que d'ordinaire, Karl ne peut tenir d'aplomb sur son cheval, il sacre et maudit, une mauvaise fièvre le reprend. On lui installe une couche dans un chariot, sur des ballots de drap, et il désigne Hoël pour le remplacer, au grand déplaisir des trois autres, plus âgés, ayant plus d'expérience, mais auxquels il n'accorde pas une pleine confiance. De ce jour, le balafré, le gras du bide et le troisième considèrent l'étranger avec hostilité, mais n'osent rien entreprendre contre lui – ils repensent au sort de Sans-Oreilles. Les marchands, de leur côté, ne sont pas satisfaits de voir un gamin, un Welche de surcroît, responsable de la bonne marche du convoi, même s'il a fait ses preuves, mais Karl l'a désigné d'un ton sans réplique. Ce dernier reprend d'ailleurs son poste trois jours plus tard, et il est alors de façon tacite admis que Hoël le seconde.

*

Le convoi est arrivé à bon port dans le royaume de Pologne, et Karl compte au jeune Breton trente-huit florins, soit dix-neuf thalers d'argent.

– Nous repartirons vers l'Allemagne au printemps, avec des fourrures, des broderies et du miel. Peut-être de l'ambre. Tout cela demandera une protection digne de ce nom. Si vous voulez vous joindre à nous...

– Votre confiance m'honore. Grand merci, mais mes pas m'appellent ailleurs.

– J'allais oublier : la dame Gisella veut vous remercier en personne. Son mari et elle logent rue au Foin, à l'enseigne du

Lévrier-d'Or, et ils ont revu leur fille, Gerda, un tendron qui demeure chez un oncle drapier.

– Vous n'ignorez rien de nos dignes marchands.

– Ma fonction l'exige.

Il a un demi-sourire :

– Et ce n'est pas désagréable. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas repartir avec nous au printemps? Puisque vous semblez ne pas apprécier de rester enfermé entre quatre murs, je vous apprendrai les ficelles du métier...

*

Au Lévrier-d'Or, une petite chambre que chauffe un poêle de fer.

– On me dit que vous êtes noble. Vous l'êtes à double titre, messire, et votre conduite vous honore.

– Je ne faisais que mon devoir, madame. (« Mon travail. Moi qui dans la nuit l'avais prise pour une rombière, en fait elle est encore jeune, et plutôt bien conservée. Des yeux de glace. À en juger par les sourcils, elle doit être blonde sous cette coiffe. Et ailleurs. »)

– Ne soyez pas emprunté. Approchez. (« On ne peut dire qu'il soit joli garçon, mais il possède un je-ne-sais-quoi, peut-être ces yeux, un peu inquiétants à vrai dire. Ne dit-on pas?... »)

Elle continue :

– Merci encore pour cette fameuse nuit. J'aurais aimé être en mesure de dépêcher moi-même ce vaurien, mais il avait l'avantage de la surprise, et...

Il bredouille une banalité. Elle reprend :

– Vous me voyez fort aise de l'heureux dénouement de ce voyage. Mon mari en attend des bénéfices importants. Et autant au retour, s'il plaît à Dieu.

Hoël s'incline vers la dame, dont il sent l'évanescent parfum de menthe, glacial comme elle. En apparence, car elle lance soudain, avec un sourire dévorateur :

– Savez-vous que vous ne me déplaitez pas? En conséquence de quoi je vous autorise à me conter fleurette. Bien qu'il se chuchote – n'est-ce pas une honte? – que vous seriez... bougre.

Il feint l'indignation :

– Madame, je n'ai qu'un moyen de vous démontrer la fausseté de ces imputations.

Il se penche vers elle et va pour la baiser sur la bouche, mais elle s'esquive, avant de le mordiller, son cou à elle palpite, sa main à lui descend, jusqu'à délayer le corsage dont jaillissent deux seins blancs et durs. À son tour elle déboucle la ceinture du jeune homme, le défait et s'empare du membre, d'humeur résolue :

– Placez-le tout d'abord ainsi... Entre les deux vallées... À la mode des Espagnes, dit-on... Voyez, je vous tiens prisonnier.

Ses yeux bleus rayonnent d'un éclat dur, ses lèvres pâles découvrent des dents pointues :

– Ne croirait-on pas pourpre et marbre et non chair sur chair?...

Mais il s'échappe de la vallée, se jette à genoux, fourre sa tête sous les jupes de la dame Gisella, lui écarte les jambes avant de la languer d'importance. Elle lui serre le cou avec force (« Comme elle y va! »), se renverse sur son fauteuil, il retrousse ses jupes pour la contempler une seconde : ventre également blanc et dur et con presque glabre, rose et luisant.

– Dépêchez-vous, on pourrait venir. Aah... Ne touchez pas à ma coiffe, je vous prie, vous êtes d'une indécence... Aaah!

Elle ne lui laisse pas voir ses cheveux. Elle jouit très vite,

puis encore une fois, les dents serrées, les yeux blancs, avant qu'il culmine, puis elle le repousse et rabat ses jupes :

– À moins qu'il ne soit à la taverne, à Dieu ne plaise, mon époux ne va pas tarder à revenir de sa réunion de marchands, et il se montre parfois d'une jalousie ridicule.

Tandis qu'Hoël se rajuste, elle soulève une tapisserie dissimulant une porte basse :

– Cet escalier donne dans une ruelle. Filez ! Et que je ne vous revoie jamais !

*

Le lendemain, Karl désigne à Hoël la fille, entrevue par hasard, de maître Roger et de la dame Gisella : Gerda, une blonde au port de reine, enfouie dans un manteau de renard.

– Jolie pouliche, n'est-ce pas ?

– Heureux qui la montera !

– N'y songez pas, elle est chasse gardée !

– Peuh ! Ce n'est qu'une bourgeoise !

– Peut-être, mais de famille honorable et riche, et elle est promise au fils d'un drapier de Dantzig. Et maître Roger n'est pas homme à pardonner un outrage, même commis par un jeune seigneur. (« Par un noblaillon désargenté prêt à faire le spadassin. »)

Hoël reste songeur.

*

Le soir, il a repéré l'emplacement du logis de la fille des marchands – il sait qu'elle loge pour l'instant chez une duègne à la vue basse, sourde comme un pot – et, au risque de se rompre le col, il escalade à la nuit tombante une façade,

s'accroche par les jambes à un balcon de l'étage supérieur et apparaît la tête en bas à la fenêtre de la jeune fille, à laquelle il frappe d'un doigt léger. Un froid de loup lui mord le visage. Elle écarte le rideau de coton fleuri et lui ouvre, il se rétablit, bondit à l'intérieur, salue très bas, se présente. Gerda rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blonds :

– Votre réputation vous a précédé, chevalier. Les dames du convoi ne tarissaient pas d'éloges à votre sujet. Quand mes parents m'ont rejointe ici, il n'était bruit que de vous.

Il salue jusqu'à terre :

– Vous-même, depuis que je vous ai entrevue, m'inspirez les sentiments les plus vifs. Votre grâce indicible...

– Vous déraisonnez ! Il ne se peut ! Je suis promise !

Il se jette à genoux, tente de lui baiser les mains, elle se dérobe. Et, alors qu'il redouble de déclarations filandreuses, elle ose :

– De surcroît il se murmure... chevalier... que...

– Que quoi, tendre Gerda ?

– Que vous ne courtisez les jeunes filles que pour donner le change et que vous êtes...

Écarlate, elle chuchote :

– ... bougre...

– Encore ! Que de méchanceté ! M'imputer ce crime parce que je me plais parfois à avoir un entretien en tête à tête avec un jouvenceau... Et que nos apartés peuvent donner à une âme brutale l'impression de la tendresse... Mais la bougrerie ! Songez à la pluie de soufre qui détruisit les habitants de Sodome ! (« Il est pourtant vrai qu'à vouloir enculer l'ange ceux-ci avaient poussé le bouchon un peu loin. »)

Et il se signe avec ostentation. (« Bigre ! Ils sont plus perspicaces que je ne le pensais. Et comment expliquer que l'un n'empêche pas l'autre?... »)

– Eh bien il ne me reste qu'à te démontrer le contraire !

- Ah non ! Pucelle rester je dois !
- Qu'à cela ne tienne ! Tu le resteras... du côté face... (« Quelle délicieuse personne ! De plus, elle a le con aussi peu poilu que sa mère. Ah ! que je la foutrais volontiers ! Mais songeons à emprunter l'autre chemin... Bien des pucelles y ont pris goût... ») Pourtant, du côté pile, que promette ?
- Que dois-je entendre, messire ?
- Admirables fesses roses et duveteuses que les tiennes, belle Gerda. Consentirais-tu à t'allonger sur le ventre un instant ?...
- Quel est votre dessein, messire Hoël ? Et que sonde ce doigt mouillé ? Oh non ! Pas le trou du diable ! (« Feignons d'en être rebutée. »)
- Que si. Ce ne sont que sots préjugés. Tends-toi un peu. Là...
- Oh !
- Ah !
- Oooh !
- Aaah !

*

La famille de Gerda doit soupçonner quelque intrigue et la tenir sous bonne garde, car la donzelle disparaît soudain, sans doute éloignée, bouclée chez une duègne, au lendemain du soir où elle a accordé certaines faveurs au chevalier. Celui-ci se promène dans le quartier de la belle, allant et venant l'air innocent, la plume au chapeau et l'épée pointant sous la cape, mais elle demeure invisible.

Il maudit le barbon de père et la gueuse impudique de mère, mais surtout il éprouve de façon inattendue, à la pensée

qu'il ne reverra peut-être jamais la naïve pucelle, un sentiment vif quoique passager de tristesse et de solitude. Car avaler la poussière des routes en baisant tout ce qui bouge ne le satisfera peut-être pas toujours.

*

Les choses se gâtent un soir, quand deux hommes de mauvaise mine le bousculent dans une ruelle, qu'il s'enfuit, qu'un troisième larron tente de le poignarder, qu'il détale comme un lièvre et ne regagne son auberge que de justesse, les tueurs à ses basques, en ameutant la valetaille qui sort avec des bâtons.

Des voleurs? Ou bien?... Il comprend que ses entrevues avec la dame Gisella et avec Gerda ont été, par malchance, dévoilées d'une façon ou d'une autre, et que le vindicatif maître Roger, oublieux des pieuses harangues des marchands, a engagé des bravi chargés de l'expédier vers un monde réputé meilleur. Il décide dès le matin suivant de ne pas s'éterniser en ville.

Alors qu'il étrille sa jument dans la semi-obscurité de l'écurie, brosse sa crinière et sa queue, et selle la bête, survient Karl, qui demeure dans la même auberge et s'occupe lui aussi lui-même de son cheval :

– On murmure que des voleurs ont manqué vous faire un mauvais parti hier au soir.

– Des voleurs, croyez-vous?

– Car il se chuchote aussi que la dame Gisella, qui aime la chair tendre, aurait eu des bontés pour vous.

– Que ne raconte-t-on pas?

– Et qu'il n'aurait pas plu à maître Roger de se voir planter une ramure par un godelureau naguère à son service.

- Que le diable emporte ce rat de comptoir!
- Vous faites bien de seller. Les spadassins ne se louent pas très cher par ici. Adieu, chevalier.
Poignée de main virile.

Chapitre neuvième

En Pologne. La neige tombe, serrée au point de brouiller la vue, étouffant le son des sabots. Hoël est emballé dans son manteau, le chapeau rabattu sur les yeux. Son cheval avance au pas.

Des cris soudains :

– Place! Place!

Il n'a pas pris garde au grand carrosse, attelé de quatre chevaux, auquel il n'a pas cédé le pas et dont les laquais, juchés sur les garde-boue, s'en prennent à lui tels des roquets. Le chevalier comprend maintenant assez bien la langue du pays et en une seconde il a sorti l'épée du fourreau. Les laquais, richement vêtus, l'insultent :

– Chien courant! Rôdeur de grand chemin!

– Païen! Arrière! Comment oses-tu obstruer le passage du comte Casimir?

– De quel droit portes-tu l'épée, moins que rien?

Le cocher lève son fouet. Hoël fait cabrer sa monture et hurle :

– Faquins, marauds! Je suis gentilhomme! Et votre insolence ne restera pas impunie, morbleu! Mandez votre maître!

Le comte, irrité, a mis le nez, un nez souligné d'énormes moustaches blondes, à la portière de son carrosse :

– Faites avancer, bons à rien! Bâtonnez-moi ce drôle!

Hoël ouvre la portière tandis que son chapeau s'envole, une plume écarlate illuminant le brouillard de neige :

– Chevalier Hoël de Torgluff, cadet de Bretagne, pour vous servir, monsieur. Vous conviendrez que vous me devez réparation.

Vêtu d'or et d'aurore, couvert de dentelles, emplumé, parfumé, très fier de sa prodigieuse moustache blonde, l'occupant du carrosse rejette ses fourrures, saute à terre et lui répond dans un français parfait en s'inclinant :

– Comte Casimir Zvorski. Mon cher chevalier, ne prenez pas la mouche et veuillez agréer toutes mes excuses pour ce malentendu.

– Cela ne se peut.

– Convenez toutefois que nous ne pouvons croiser le fer à cause de ces gens-là. Ce serait contraire aux usages les plus élémentaires. Voyons, désignez-moi celui de ces drôles qui s'est montré le plus insolent envers vous, et je le ferai fouetter à mort en votre présence dès que nous serons arrivés en ma demeure, si vous daignez m'accompagner. Cela vous satisfait-il ?

– Un châtiment peut-être excessif...

– Mais pas du tout, mon cher ami, si vous me permettez de vous appeler ainsi, pas du tout, ces gens-là ne comprennent que la manière forte, poursuit le comte avec un regard caressant. On pourrait l'enterrer vivant, mais la terre est gelée en profondeur jusqu'au printemps, ce qui rend hélas l'opération impossible... Ou bien le taillader un peu et l'utiliser comme appât pour une chasse au loup...

– Que de dureté envers un chrétien !

– Bah ! les Turcs feraient bien pire ! Ils l'empaleraient et il mettrait trois jours à mourir... Il implorerait qu'on l'achève, croyez-moi. Allons, ne faites pas grise mine, ce sont les usages du pays. Nous ne sommes pas ramollis, par ici. Terre rude, peuple rude... Ah ! le pal, le pal ! Roborative tradition !

Il se tortille avec un rire aigu :

– Eh bien, il va de soi que vous êtes mon hôte, non, ne protestez pas, le château n'est qu'à une lieue d'ici. Voulez-vous prendre place dans ma voiture? Non? Alors veuillez vous donner la peine de nous suivre. Un bon feu nous attend.

*

Après une courbe élégante, le carrosse s'arrête pile devant le perron, des laquais surgissent, déplient le marchepied, ouvrent les portières; un palefrenier emmène la jument à l'écurie.

– On va vous montrer vos appartements. Soyez prêt dans une heure pour la présentation à la comtesse. Ensuite, la messe d'arrivée est de rigueur.

On le mène jusqu'à une chambre vaste comme la salle du manoir de Kergaoust, lit à baldaquin, flambée dans la cheminée. Il se recoiffe devant un miroir terni, donne ses bottes à décrotter, met la culotte, les bas et les souliers qu'on a préparés à son intention.

Installée devant une table à broder dans un salon rouge et doré où souffle un imperceptible vent coulis, la comtesse, une femme austère aux cheveux gris fer, vêtue de noir, un crucifix au cou, fait grise mine au jeune homme et retire sa main quand il se penche sur elle pour la baiser. Quant aux nombreux enfants, ils font preuve d'une politesse affectée envers leur père, qui papillonne en flattant ses moustaches, et dissimulent mal leur hostilité envers le nouveau venu. L'aîné, en particulier, un adolescent à l'œil sombre, considère avec mépris le Français, qui croit entendre siffler à son intention « *Gitone!* ». Mais il est le seul à entendre.

*

La chapelle du château est meublée d'à peine une dizaine de prie-Dieu, éclairée d'un lustre en cristal de Bohême où brûlent cent bougies. Ses murs sont ornés d'angelots dorés et de toiles sombres représentant des saints jeûnant dans le désert, des vierges martyres à l'air sucré et de farouches apôtres évangélisant des Tartares tout aussi farouches.

Le chapelain, un gros homme rouge, dit sa messe à grande vitesse, sans doute pressé d'aller souper; le comte et sa famille sont absorbés dans leurs dévotions. Mais, tandis que Hoël lève le nez de son livre de prières pour examiner les angelots, de toute évidence dus à un artiste italien, le drapé du manteau de la Vierge et les larmes du Christ, il surprend une œillade que lui lance le comte.

Après un dîner où l'atmosphère de veillée funéraire éclipse la saveur exquise du rôti de sanglier aux myrtilles, on guide de nouveau Hoël jusqu'à sa chambre, à peine éclairée par deux bougies, où il se perd au fond du lit à baldaquin.

*

Le lendemain matin, après qu'on a servi au jeune homme, au lit, du poulet froid et du champagne, le comte, minaudant et parfumé, mais botté, vient le chercher, malgré l'épaisse couche de neige, pour une promenade dans le parc. Ils cheminent côte à côte. La main dégantée du comte frôle celle de son hôte tandis qu'ils échangent des banalités.

Puis soudain une flèche se plante, vibrante, dans un arbre, pas très loin de la tête de Hoël, qui entend crier «*Finocchio! Faccia di culo! Mangiatore di merda!*», tandis que le comte Casimir fait mine de ne s'apercevoir de rien :

– Quelle impression exquise que celle qui est procurée par ces statues grecques couvertes de neige sous ces sapins, n'est-ce

pas, cher?... Telles les noces du septentrion et du midi... fait Casimir, suave, la moustache frémissante.

– Il s’agit bien de cela! On vient d’essayer d’attenter à ma vie!

– Cette innocente flèche? Mais qu’allez-vous imaginer? Les enfants et les pages chassent les petits oiseaux et ils sont assez maladroits.

– D’abord, elle est passée bien près de ma tête, ensuite il n’est pas digne d’un chasseur de s’en prendre aux oiseaux par temps de neige.

– Je vous le concède, mais à leur décharge ils en tuent bien peu. Ils tirent n’importe comment.

– *Coglione! Castrato!* fait une lointaine voix juvénile.

– Sont-ce vos enfants? Quelle langue parlent-ils?

– *Impotente!*

– Mon aîné, que j’ai envoyé en pèlerinage à Rome au nom de tous les Zvorski. Mais il a passé le plus clair de son séjour chez les putains, prenant à peine le temps d’aller baiser la pantoufle du Saint-Père, et il n’a appris que des grossièretés.

– *Stronzo!*

– Voyez comme il est espiègle.

Et le comte éclate d’un rire flûté tout en saisissant enfin la main de son hôte:

– Venez derrière l’étang, je vais vous montrer le temple de Cupidon. La statue vient de France et le marbre d’Italie. Il darde sa flèche avec tant de conviction! Et lui ne manque jamais sa cible!

Le jeune homme, aux frôlements et aux œillades, saisit où son hôte veut en venir à l’ombre de la statue du dieu de l’Amour, mais il se dérobe, car Zvorski, qui lui fait l’impression pour l’essentiel d’une catin vieillissante, ne l’inspire guère.

*

Le lendemain.

– Il me revient que je dois une visite au comte Zigmund, l'un de mes voisins. Cela vous amuserait-il de m'accompagner ?

– Très volontiers. (« Mais ils sont donc tous comtes, dans ce foutu pays ? »)

Dans le traîneau :

– Zigmund, m'a-t-on rapporté, vient de convoler en justes noces. Il aurait épousé une de vos compatriotes, une orpheline de vieille noblesse mais sans fortune. Le mariage aurait été arrangé par un évêque allemand confit en dévotion, un saint homme qui répondait de la donzelle...

Une demeure rectangulaire, crépie de jaune, un jardin à la française au milieu des sapins couverts de neige. Un laquais à la livrée brodée d'argent les escorte en haut des marches du perron et les annonce à l'entrée d'un grand salon, en frappant le sol, à chaque nom prononcé, d'un coup de sa canne enrubannée :

– Le comte Zvorski ! Le chevalier de Torgluff !

Le comte Zigmund est un bonhomme rabougri, prématurément chauve, vêtu de drap brun comme un intendant, qui se lève de son fauteuil pour saluer les visiteurs, puis fait apporter du thé, avant de présenter le chevalier à la comtesse Gundula, laquelle dissimule son visage derrière un éventail – comme oppressée par une chaleur andalouse – et de s'éclipser avec Casimir :

– Nous nous rendons à la serre, ma chère épouse, et nous vous laissons vous entretenir avec votre compatriote.

Échange de mondantités. Mais quelle n'est pas la stupéfaction de Hoël lorsqu'il reconnaît en la comtesse Gundula, une blonde plantureuse au chignon orné de perles, corsetée dans

sa robe de velours gris, celle qu'il a connue sous le nom de Gudule! Tous deux refrènent un cri de surprise:

– Te voilà comtesse! Tu t'en es bien sortie, dis-moi.

– Le secrétaire de l'évêque – Waldemar, t'en souviens-tu, il était trop mignon – m'a arrangé une solide généalogie, avec les parchemins, les sceaux, tout. Je descends des...

– Chut! Ne clamez pas aux quatre vents vos illustres origines, comtesse.

– Mais vous, messire?

– Toujours en voyage vers le levant.

– N'allez pas trop à l'est! Vous finiriez par vous retrouver en Bretagne après avoir fait le tour!

Il lui prend la main:

– Vous êtes superbe.

Elle soulève une tenture et lui montre une chaîne accrochée là:

– Et je n'ai pas changé, dit-elle avec un sourire engageant.

Un temps. Elle:

– Et vos yeux étranges me font toujours cet effet auquel je ne résiste pas. Mais que faites-vous? Cessez ou j'appelle! Non, poursuivez... Allez pousser ce verrou. Ils ne reviendront pas de sitôt. Devinez à quoi ils s'occupent dans la serre... Oh! Zigmund est encore un de ceux qui préfèrent l'entrée dérobée, il n'a visité ma féminité qu'une fois, par devoir, sinon... Cessez! Non! Je suis à vous!

Elle se renverse, lance en l'air ses petits pieds, soulève sa robe couleur de brouillard, desserre son corsage, plus belle que jamais:

– Liez-moi les poignets, sinon je ne pourrai jouir! Et faites-moi un enfant!

Il se recroqueville d'émotion:

– Avez-vous perdu le sens, comtesse?

– Nullement!

Mais il reprend sa contenance, lui lie les poignets et la fout d'importance, elle crie et pleure de jouissance.

Les deux compères ne reviennent qu'à la nuit, les traits tirés. Un souper léger est servi, bouillon, ailes de canard, un doigt de vin de Moravie. Quand les visiteurs prennent congé, la comtesse Gundula trouve le moyen de chuchoter à l'oreille de Hoël :

– Je sais que tu m'as fait un enfant. Ne reviens pas.

On fait avancer le traîneau auquel sont fixés deux flambeaux. Les loups ne manquent pas dans la région. Casimir ne dit mot. Il est plus fin qu'il ne le paraît.

*

Une heure plus tard. Nuit opaque, à peine percée par les flambeaux du traîneau. Une femme en travers de la route, un nouveau-né dans les bras. Le cocher arrête ses bêtes et lève son fouet. Le comte Casimir, qui sommeillait, s'enquiert de la raison de l'arrêt.

– Une juive qui ose... Je vais la... répond le cocher.

Le chevalier descend du traîneau :

– N'en faites rien. Permettez, mon hôte.

Il s'avance vers la femme, vêtue comme une pauvre, qui porte une perruque de laine et lui tend le bébé. Elle parle yiddisch, il entend assez d'allemand pour comprendre :

– *Ir weït starben*. Il va mourir. Sauvez-le.

– Mais je ne...

– *Mir wisn wes ir zeïnt*. Nous savons qui vous êtes. («Maître Sabbataï nous a trompés, mais celui-ci ne nous décevra pas. C'est lui.»)

Il prend le nouveau-né chétif, qui sent le lait aigre, dans ses

bras, lui passe une main sur le front et le berce. L'enfant s'endort.

– *Ir weit leben.* Il vivra, s'entend-il répondre comme en songe. Il sent battre à l'unisson le cœur de l'enfant et le sien, lents et forts.

Hoël se tient debout dans la neige profonde, éclairé par les flambeaux du traîneau, le nourrisson endormi dans les bras. La femme est tombée à ses pieds. Le cocher et le comte sont d'une immobilité de pierre. Le chevalier n'ose bouger. La scène se prolonge. La femme prie en hébreu. À la fin, Hoël lui tend l'enfant. Les flambeaux vacillent dans un coup de vent. Elle disparaît, avalée par la nuit.

Ils repartent. Le comte, d'ordinaire loquace et prompt à badiner, ne souffle mot. Dix minutes plus tard, redressant ses moustaches, il s'autorise toutefois une question :

- Vous entendez ce jargon ?
- Bah, ce n'est qu'un patois tudesque.
- Diantre, suivriez-vous la loi de Moïse, mon cher chevalier ? Voilà qui serait singulier.
- Non point, mais j'ai quelque familiarité...
- Avec ces gens de peu ?
- Ils sont très diffamés. L'objet de la haine des ignorants.

Le comte fait la moue :

– Mon cher, vous avez de ces idées ! La sainte Église les déclare pourtant assassins du Christ... Et êtes-vous donc médecin ? Ce ne serait point de votre condition.

- Non point, mais je...
- Guérisseur, alors ?
- Quel vilain mot ! Disons que je possède quelques connaissances dans ce domaine.
- Un don ? Un de mes paysans est un bon rebouteux..., fait Casimir d'un ton méprisant.

Hoël, mal à l'aise, se tait.

*

Neige. Les journées passent avec lenteur dans un brouillard ouaté qui étouffe tous les bruits. Le jour est long à venir et le ciel bas se colore de mauve dès après midi. Parfois Hoël aperçoit pendant une seconde la tache orangée d'un bouvreuil, la flèche bleu et jaune d'une mésange, ou un merle au bec jaune qui sautille sous la fenêtre de sa chambre. Des renards, des sangliers traversent le parc, insoucieux de la présence humaine mais prenant garde de trop s'approcher.

Chacun vit au ralenti, les maîtres des lieux, qui somnolent au salon, près du feu, les serviteurs, qui très lentement tirent de l'eau au puits, mettent du foin dans les mangeoires, tournent la broche ou apportent un repas déjà refroidi, le chapelain, qui balbutie sa messe comme du fond d'un profond sommeil.

Le chevalier passe de longues heures à sa fenêtre, dans la contemplation de ce blanc. De temps à autre, un «*Figlio di putana!*» ou un «*Faccia di cazzo!*» venu de nulle part lui sonne aux oreilles, car les adolescents, eux, n'hibernent pas.

*

Au milieu de la nuit. La porte s'ouvre en grinçant. Hoël tend la main vers son poignard, mais une odeur de musc se répand dans la pièce et une main très douce se pose sur la sienne. On chuchote – il reconnaît la voix du comte :

– Ne vous dérangez pas, cher, je venais juste vérifier que tout allait bien.

Hoël, sarcastique :

– Vérifier que je n'ai pas peur dans le noir? Ne vous inquiétez pas.

Le comte Casimir s'assoit sur le bord du lit, prend la main de son hôte et soupire à en fendre toutes les glaces de la province:

– Mon cher chevalier, vous me voyez bien abattu.

– Allons bon! Une épouse délicieuse, des enfants superbes, un domaine florissant! Il y a plus à plaindre que vous dans ce royaume.

– Vous devinez que le mariage n'est dû qu'à la nécessité de perpétuer une illustre lignée...

Il presse très fort la main de Hoël, qu'étourdit une bouffée de parfum:

– Car vous aurez pressenti, chevalier, que mes goûts me portent ailleurs.

Tout bien réfléchi, le jeune homme n'éprouve que peu d'appétence envers la créature ambiguë et il fait la sourde oreille. Mais le comte, qui est en chemise très courte sous son manteau de fourrure, a sauté dans le lit:

– Je n'y tiens plus! Depuis notre rencontre, je rêve de vous à en crever, chevalier. Finissons-en et enculez-moi, je vous en supplie.

Et il colle son postérieur au ventre de son hôte, qui rétorque:

– Voici une interprétation bien singulière des lois de l'hospitalité.

– Ne vous moquez pas.

– Enfin... Soit. Uniquement pour me montrer hôte reconnaissant.

Ce qui est dit est fait, toujours dans l'obscurité, sans lambiner et sans fioritures. Hoël ne porte même pas la main à la virilité de son hôte. Puis Casimir, caressant:

– Souvenez-vous du supplice du pal, que j'évoquais à votre intention... Votre interprétation fut délicieuse, cher. Je vous verse une goutte de ce vin d'Oporto avant de vous laisser prendre un repos bien mérité. Bonne nuit.

Déjà à demi endormi, Hoël boit sans y prendre garde le contenu d'un minuscule gobelet de vermeil.

Quand il se réveille, le lendemain, il a la tête lourde et il repose sur le ventre au milieu du même lit, bras et jambes en croix, ligoté au bois par de solides sangles de cuir. Nu. Plus parfumé que jamais, le comte, coiffé d'une haute perruque à la façon de la cour de Versailles, ses moustaches blondes hérissées, perché sur des mules à talon rouge, portant pour tous vêtements une chemise de soie translucide qui lui arrive à la taille et un cache-sexe de fourrure, fait le tour du lit en pinçant les lèvres :

– Vous vous êtes montré hier d'une ingratitude révoltante, mon cher, dont je vais vous châtier. Vous ne m'avez honoré que par devoir, sacripant, mais moi je vais vous rendre la pareille sans me faire prier!

Il arrache son cache-sexe, dévoilant un énorme membre épilé et en érection, et avance en se dandinant sur ses talons vers le lit :

– Malgré cette perruque, qui vient de Paris, vous êtes ici dans la patrie des bisons, héritiers des âges les plus reculés, et chaque Polonais digne de ce nom participe de leur vigueur.

Hoël, inquiet au vu des dimensions de l'engin, gigote, tandis que le comte, juché sur ses talons, lui envoie des baisers :

– On fait moins le fier, on joue moins l'émancipé?... On dédaignait le pauvre Casimir, eh bien on va profiter de ses bienfaits. Que je vous oigne.

Et d'attirer à lui un flacon d'huile et d'oindre le siège du chevalier avant de passer à l'action :

– Mais ce fourreau est délicieux ! Un conduit paradisiaque... Même cette légère odeur de crotte est délectable. Pourtant ne gigotez pas tant...

Alors que l'épaisse couche de neige étouffe tout bruit, occulte toute activité, Hoël doit subir les assauts du comte, dont le gigantesque vit est infatigable, plus de vingt-quatre heures de rang, et il a bien mal au derrière quand après un dernier rôle celui-ci le détache avec des commentaires sardoniques :

– Alors, votre petit cul est-il enfin comblé par le braquemart de votre putain aimante ? Des comme celle-là, vous n'en voyez pas souvent à Paris, n'est-ce pas, foutriquet ? Digne d'un bison, hein ? Mieux qu'un cheval !

– Admettons. (« L'animal se montre assez vain de son anatomie, qu'il ne doit pourtant qu'au hasard », pense le chevalier.)

– Allons, rhabillez-vous, la comtesse serait très mécontente que nous manquions de nouveau la messe.

*

Entre l'obséquiosité des laquais, qui ne peuvent rien ignorer des préférences de leur maître, la morosité de la comtesse, qui feint de tout en ignorer, et la mauvaise humeur, très visible, des enfants, très mécontents de voir un giton s'installer à demeure – l'aîné siffle « *Faccia di merda!* » entre ses dents chaque fois qu'il le croise –, Hoël ne désire pas prolonger outre mesure son séjour, mais le comte Casimir use de mille stratagèmes pour le retenir, ce que facilite une neige qui redouble.

De plus, la jument gris pommelé a pris froid et touse. Pour la soigner, on mélange une épaisse bière chaude   son avoine.

*

La semaine suivante, un projet de chasse   l'ours agite les habitants du château. Un paysan a en effet signalé une bête de bonne taille, la même sans doute que celle qui a ravagé le petit bétail   l'automne, un ours pas encore entré en hibernation qui rôde dans les parages, une grosse bête qui arracherait la tête d'un enfant d'un coup de patte.

Avant le départ de la chasse, une messe basse est dite dans la chapelle – la messe semblant l'unique occupation avouable du lieu. Le chapelain, pour ce qu'en comprend Hoël, attire l'attention de la Providence sur la famille du comte et sur son hôte venu de loin, rappelle les dangers de cette expédition et conclut en les bénissant tous   maintes reprises d'un ton empreint de routine et d'ennui.

Les chasseurs avancent pas   pas dans un brouillard de neige, le poignard   la ceinture, tenant un  pieu. Pas d'armes   feu pour cette chasse imm oriale. De l'autre côté de la colline, on entend les cris des rabatteurs.

Le plantigrade survient, le comte se rue sur lui avec son  pieu avant de reculer, échappant de justesse   ses griffes.

Hoël repense aux armoiries de la maison d'Hurs et   la splendeur du ventre nu de madame. Et   la touff  r che sous son gland. Mais la situation se prête mal   ces rêveries, car l'ours est là, silhouette dans le brouillard de neige. En ligne avec ses compagnons, le cadet de Bretagne brandit son  pieu.

Au moment de porter le coup de poignard fatal au cœur de la bête, le veneur esquive un coup de patte, puis la lame

plonge et l'ours s'abat dans la neige. Et le veneur prononce d'une voix distincte ces mots :

– Pardonne-nous, noble ancêtre, nous n'agissons que par nécessité. Nous t'aimons et te respectons, père des forêts, notre père, *nasz ojciec*, ô origine de nos lignées.

Des valets s'approchent avec un traîneau. Les chevaux renâclent, puis hennissent, à l'odeur de la dépouille sanglante, avant qu'on la charge sur le traîneau. Hoël fronce les sourcils, l'air interrogateur. Le comte, feignant la plus grande aisance, éclate de rire :

– Ah ! vous avez remarqué ? Il est vrai que vous commencez à entendre notre langue. N'y prêtez pas attention, mon cher. Simple superstition ! Tout en étant d'excellents catholiques – comment pourrait-il en être autrement dans ce pays ? – nos paysans sont très attachés à leurs traditions, et il serait vain, et peut-être dangereux, de songer à les en détourner.

« Tu m'en diras tant. Tes paysans sont de parfaits païens, avec un bien mince vernis chrétien. Ainsi que toi-même, peut-être. Comme chez nous. Comme partout... Les anciennes divinités sont bien là, à peine assoupies par tant de siècles de christianisme... » Mais il sourit d'un air frivole :

– Bien sûr. La bête est puissante, il est compréhensible que l'on veuille se concilier ses faveurs. Pourtant l'on pourrait flairer là un relent de paganisme. Votre chapelain n'y voit-il pas malice ?...

– Mon chapelain s'occupe de dire la messe et de confesser, et ne se mêle jamais de ces innocentes traditions campagnardes, répond Casimir, très sec. C'est bien ainsi. Il ne faut pas tout mélanger. D'ailleurs, à propos de messe, nous nous y retrouvons dès après le débotté, sans faute.

Le soir suivant, dans un couloir glacial et obscur au long duquel Casimir accompagne son hôte :

– Vous persistez à vouloir partir demain, chevalier? Vous voulez ma mort!

– C’est plutôt votre aîné qui veut la mienne! Une flèche m’a encore sifflé sous le nez voici peu. Je crois qu’il soupçonne...

– N’y prenez pas garde. Les antipathies et les emportements de la jeunesse sont passagers. Ce n’est pas comme l’attachement d’un homme mûr...

Et la dextre comtale se glisse dans l’entrejambe du chevalier, qui cesse de feindre la résistance. Hoël a pris goût non tant au vit monstrueux, dont il craint toujours qu’il ne l’étripe quelque soir, qu’au personnage, car force est de reconnaître que Casimir, en même temps qu’un despote provincial livré sans frein à ses obsessions charnelles et toujours prêt à faire empaler un paysan à la moindre contrariété, est par ailleurs un homme généreux et drôle, qui dissimule, si on y prend garde, un visage naïf et sans défense sous ses énormes moustaches.

Chapitre dixième

La suite survient si vite que le chevalier n'a pas le temps de prendre la mesure de ce qui lui arrive. Après avoir quitté le château des Zvorski sur l'infatigable petite jument, désormais ferrée à glace, en échappant à une grand-messe d'adieu mais pas à un dernier « *Vaffanculo!* », il parvient à l'étape, une petite ville dans ses remparts, où les gardes relèvent leurs hallebardes pour le laisser entrer dès qu'il s'est acquitté de l'oœtroi. Puis, alors que, fatigué par la journée à cheval et un peu engourdi par le froid, il se met en quête, dans la neige salie des rues étroites, d'un lieu où passer la nuit, quatre ou cinq gens d'armes portant cuirasse, l'épée au clair, s'abattent sur lui comme des rapaces, le jettent à bas de son cheval, lui arrachent sa bourse et le bourrent de coups de pied. Ils parlent polonais, lituanien, allemand, ou des dialectes indistincts :

- Maudit espion! Nous le tenons enfin!
 - Il va payer pour les autres! Avec ses yeux de portemalheur!
 - Pendons-le sans attendre!
 - Messeigneurs, vous allez commettre une effroyable méprise! fait Hoël.
 - Tais ta gueule, niquedouille! Avance!
- Coups de pied.
- Joli cheval, par ma foi!
 - Et bourse bien remplie...

– L'argent de la trahison! Les trente deniers!

– Assez lambiné, branchons-le!

Mais une voix forte retentit :

– Taisez vos gueules, vous autres! Fourrez-le au cachot, avisons qui nous savons, et assurons-nous que c'est bien notre homme.

– À quoi bon? Ne perdons pas de temps!

– Du calme. Nous en finirons demain. Laissons-lui la nuit pour réfléchir à ses crimes.

– Et si avant on se le?... Il a un petit cul...

Rires gras, lourds de sous-entendus. Le chevalier sursaute, car se voir soumis aux exigences d'une bande de reîtres est la pire chose qu'il puisse imaginer. Pourtant, la voix impérieuse reprend :

– J'expédie au bûcher sur-le-champ tout coupable d'actes de sodomie. Tenez-le-vous pour dit.

Hoël est poussé à coups de plat de sabre dans l'étroit escalier qui monte le long d'une tour, puis dans un couloir glacé et humide. La porte d'une cellule se referme sur lui, les pas et les rires s'éloignent, un grand silence tombe.

Mauvaise soirée, sans une goutte d'eau ni une miette de pain, ni une couverture, ni surtout la moindre idée d'une raison à tout cela, à part la folie et la cruauté humaines.

Pourtant, alors qu'il se morfond, glacé, au mitan de la nuit, un volet s'ouvre dans la porte, découvrant une grille de la taille d'une main, et une voix féminine chuchote :

– Voulez-vous souper? Pour un thaler. Et pour un autre thaler je vous apporte une couverture.

(«Le prix fort. La garce!») Il approche de la grille, distingue à la lueur d'une chandelle une silhouette féminine.

– Qui êtes-vous?

Rire cynique :

– Qui voulez-vous que je sois? Votre ange gardien? Ou la femme du geôlier? Allons, voulez-vous souper?

– Je n'ai plus un kreutzer. Ils m'ont tout pris.

Nouveau rire:

– Dommage. Et, vu ce qui vous attend demain à l'aube, vous n'êtes guère en position de demander du crédit.

Un temps.

– Est-il vrai que vous avez les yeux vairons?

– Sans doute.

– Voulez-vous me les montrer?

– Et vous, que me montrerez-vous en échange?

– Tout ce qu'on peut montrer à un jeune homme. Approchez d'abord de la grille.

Il colle ses yeux contre le fer. Elle élève la chandelle et l'examine longtemps:

– Ils avaient raison. Est-il vrai que cela porte malheur?

– Mais pas du tout! Quelle idée!

– Pourtant, votre position n'est pas enviable.

– Cela n'a aucun rapport. Simple malchance. À votre tour, maintenant, s'il vous plaît.

Tenant toujours la chandelle haut, elle relève ses jupes, bombant la motte. C'est alors qu'une voix tonnante s'élève au bout du couloir:

– Salope! Encore à tourner autour de la chair fraîche! Si je t'y reprends, je t'assomme!

– Peste! Mon mari! Ne dort-il pas, celui-ci, après toute la vodka qu'il a ingurgitée?...

Elle referme la grille et s'éloigne en s'écriant d'une voix sucrée:

– Calme-toi, mon chat! Je tentais juste d'extorquer un ou deux thalers au prisonnier, mais c'était peine perdue, il n'a pas un liard! As-tu au moins goûté les tripes de bœuf à l'étouffée que je t'ai préparées?

– Marie-couche-toi-là! Rouleur!

Alors que le matin approche, un grand tumulte envahit la ville, détonations de mousquet, coups de canon, cris sauvages, hurlements de frayeur, hennissements. On sonne le tocsin. Hoël craint que les soudards d’hier ne reviennent pour l’assassiner dans sa cellule, mais non, au contraire, la grille s’ouvre de nouveau et le visage de la femme du geôlier apparaît.

– Que se passe-t-il?

– Nul n’y comprend rien. Un parti de soldats, des Prussiens, ou des Suédois, ou des Russes, attaquent la ville à la faveur de la nuit, bombardent, incendient et semblent résolus à ne pas laisser pierre sur pierre.

– Voilà qui est fâcheux. Mais auriez-vous la bonté de me libérer?

Rire:

– Je ne sais si je dois. Mon mari doit vous remettre sur l’heure à...

– Cessez, je vous prie.

– Et vous n’avez pas un kreutzer en poche...

– Madame!

La clef tourne dans la serrure.

– Tout le monde se bat dans les rues. Sauvez-vous vite!

– Comment vous remercier?...

– Pas ainsi! Vous voici bien pressant... Non! Quoique...

Ah, je succombe... Que cette pierre est froide à mon...!

– Un froid vivifiant! Permettez.

– Aaah!

Il dégringole l'escalier, débouche dans une rue rouge de la lueur d'un incendie, se faufile entre des combattants qui vocifèrent, ivres de carnage, glisse dans une flaque de neige souillée de sang, marche sans le vouloir sur un mourant, manque de piétiner un enfant mort et de voir s'abattre sur lui un cheval blessé par un coupe-jarrets. Un soudard haletant, la visière du casque baissée, sodomise un cadavre. Puis Hoël avise un cheval sans cavalier qui erre dans le chaos, saute en selle et part au galop.

Les portes de la ville sont ouvertes. Le fuyard galope vers la campagne déserte, se fond bientôt dans le blanc.

Chapitre onzième

Le village est semblable en tous points à ceux qu'il a déjà traversés, à cela près qu'à la place de l'église s'élève un bâtiment de bois au fronton duquel est gravée une étoile de David. Les femmes sont vêtues de longues robes sombres et de fichus sur des perruques, les hommes portent des houppelandes élimées, des chapeaux de fourrure, des bottes molles, beaucoup ont le nez camus, les yeux bleus, et sont blonds ou roux.

Hoël, qui a découvert quelques pièces d'argent dans ses fontes – la chance lui paraît de plus en plus la seule divinité régissant son existence – entre au cabaret du lieu. On y parle yiddisch.

– Peut-être est-ce la première fois que messire honore un schtetel de sa présence? (« Il ressemble à celui qui doit venir, et pourtant... »)

– Oui. Je viens de loin à l'ouest.

Le cabaretier hoche la tête d'un air entendu.

– *Alles yibraashen ir.* Et tout vous étonne.

– Je vous le concède.

– Pensiez-vous que nous arrivons tout droit de Palestine?

Bien au contraire. Savez-vous pourquoi ici tout le monde ou presque ressemble aux Gentils de la province?

– J'avoue que cela me surprend fort.

– Rien de plus simple, pourtant! Vous savez qu'il nous

est interdit de faire ou même d'entretenir du feu pendant le shabbat ?

– Certes.

– Et vous constatez de quel climat nous bénéficions ici.

– Rude.

– Donc, chaque village engage un Gentil, un Slave, donc, qui est chargé de l'entretien du feu, dans chaque maison, du vendredi soir au samedi soir. Nous l'appelons le shabbetz goy, le goy du shabbat... Et ce préposé, qui demeure ici à l'année, finit presque toujours par épouser une fille du village...

– Rien de plus naturel.

– ... dont les enfants sont donc juifs...

– Oui-da.

– ... et ne peuvent prendre la succession de leur père. D'où la nécessité de recruter un nouveau shabbetz goy, dont les enfants, à leur tour... Et ainsi de suite. Et au fil des générations tout le monde, dans les shtetel, est blond aux yeux bleus. Mais souperez-vous avec nous ? Ce soir nous aurons l'honneur de servir *a kascha zup mit smawqt ryndfleish* – une soupe de sarrasin au bœuf fumé.

– Sans faute.

– Voulez-vous un lit à l'étage ?

– Bien volontiers. Je n'ai pas l'intention de dormir dans la neige.

*

Le lendemain. Tandis que le chevalier arrête son cheval et examine, perplexe, les trois chemins qui s'offrent à lui, un enfant qui se tient debout dans la neige, chaussé de bottes qui bâillent et habillé d'une mauvaise souquenille, s'adresse à lui en polonais :

- La route de Wilne, messire?
- Je serais bien en peine de te l'indiquer.
- Mais non, c'est moi qui vais vous l'indiquer!

Le chevalier, craignant qu'une troupe de brigands ne soit en embuscade à cent pas de là, se montre méfiant :

- Que veux-tu ? Tiens, voilà cinq kreutzers!
- Il m'est défendu de rien accepter. Prenez-moi plutôt en croupe.
- Mais enfin que veux-tu ?
- Herr Aaron de Francfort nous a fait prévenir. Je dois vous amener à Wilne.

*

La nuit, nul ne peut pénétrer dans le ghetto de Wilne ni en sortir. Des chaînes en barrent l'entrée, devant lesquelles un factionnaire monte la garde : un membre d'une milice bourgeoise qui effectue son service à contrecœur et ne refuse pas une couronne pour aller boire un cruchon de wodka au cabaret voisin, une maison basse dont les lumières rouges brillent à travers la neige qui recouvre les vitres. L'enfant qui le guidait se dissout dans la nuit.

Le ghetto de Wilne, ville dans la ville, cœur de la Jérusalem du Nord, est un dédale de ruelles plongées dans une obscurité absolue. Il paraît étendu à Hoël, en raison de la nuit noire où chaque pas dans la neige est difficile, mais en fait il n'est pas très grand, ses habitants s'y entassent dans de hautes et pauvres maisons auxquelles la neige sert de cache-misère.

La porte s'ouvre avant qu'il ait le temps de poser la main sur le heurtoir de fer à tête de lion. Sur le seuil de l'étroite demeure, vermoulue et qui s'écroulerait si elle n'était

comprimée entre les autres, Hoël secoue la neige de ses épaules et de ses bottes. Il tend la lettre d'Aaron de Francfort. On le guide dans un dédale de pièces minuscules qui sentent la chandelle et le graillon refroidi. Il s'empêtre dans des rideaux qui tiennent lieu de portes, trébuche sur des marches branlantes, manque de renverser un grand samovar posé sur une tablette. Puis on lui fait signe de s'arrêter. Il est dans le noir. Il entend qu'on l'annonce. On s'efface devant lui, il entre dans une pièce minuscule, tapissée de livres, chauffée par un poêle également minuscule.

Les pieds posés sur une carpette usée, vêtu d'une houppelande, coiffé d'une haute toque de fourrure, la barbe blanche déployée, un vieil homme est immobile dans la pénombre et semble l'attendre. Il s'adresse à lui en allemand :

– Bienvenue, Hoël... Joël, mon fils. Approche.

L'instant est venu. Le chevalier tombe à genoux devant le vieil homme. Il retient son souffle :

– Êtes-vous mon père, rebbe ?

– Je suis non ton père, enfant, mais ton grand-père. *Ja, dein Großvater.*

Le rebbe a posé la main sur la tête du jeune homme. Il poursuit dans un français rocailleux :

– Oui, ton grand-père.

Hoël relève la tête, regarde autour de lui, voit la demeure démunie, entend le vent qui souffle dans la cheminée, repense au manoir de son enfance, à la lande jaune au printemps et violette à l'automne, à l'océan de plomb.

– Alors je suis...

Un long silence s'installe. Le vent redouble.

– Oui, tu es juif.

– Comment se peut-il ?

– Ma fille et celle que tu appelles ta mère, l'épouse du sire

de Kergaoust (tu vois que nous avons pris nos renseignements à ton sujet), ne se connaissaient pas et ont accouché côte à côte, dans le désordre d'une foire, dans le Maine, et j'ai acquis la conviction que les deux nouveau-nés avaient été intervertis. L'autre enfant est mort au bout de quelques mois, et ta mère, ma fille aimée, l'année suivante. On m'a aussi raconté que ta mère avait été recueillie par des gens miséricordieux et plus tard baptisée pour échapper à un pogrom, dans l'ouest de votre pays, si loin, je ne sais où, et adoptée par une famille de gens de bien. Mais elle est morte. Je l'ai vue en rêve. Elle était dans le jardin de son enfance, sous un grand tilleul. Elle m'a parlé. Et j'ai un témoignage, devant un notaire de La Ferté-Bernard, d'une des nonnes de l'hospice où elles ont accouché.

Une servante apparaît :

– Vous apporterai-je un verre de thé, rebbe?

– Oui! Et aussi pour ce garçon. Et n'oublie pas le sucre!

Le vieil homme renverse son thé dans la soucoupe, se cale un morceau de sucre entre les gencives et slurpe le thé brûlant. Hoël l'imita tant bien que mal avant de reprendre :

– Pourtant mes frères...

– Tes frères, qui ne sont pas tes frères, n'ont rien à voir là-dedans. Ce sont des Gentils. Toi seul es inscrit dans le livre de ma descendance. Tout est inscrit, *alz yz geshribn*, et rien ne périra sinon *durch seinen Willen*, par Sa volonté.

– Mon père?

– Est mort avant ta naissance. Assassiné par des mécréants qui voulaient le voler, alors que c'était un homme pauvre. Beaucoup d'ignorants croient que tous les juifs sont riches, beaucoup d'imbéciles pensent qu'ils veulent dominer le monde et intriguent pour ce faire en secret, ils les détestent pour cela et aussi pour la constance qu'ils gardent envers leur dieu et leurs coutumes...

– Certes. («Ce dieu est un peu vindicatif à mon goût. Très peu pour moi.») Mais les assassins?...

Soupir.

– Les hommes du guet n'ont pas déployé beaucoup d'énergie pour s'emparer des meurtriers. Pourtant... L'un a été retrouvé par les nôtres, il est tombé par accident dans un fleuve en crue; un autre s'est empoisonné avec un remède mal dosé. Quant au troisième, sa trace s'est effacée. «*Aïn tahat 'ain*», «Œil pour œil»... Mais tout cela est ancien...

Abasourdi, Hoël toussote. Trop de choses lui tombent dessus en un instant.

– Toi seul es venu jusqu'à moi. Je t'attendais. Je t'attendais depuis tant d'années... Hoël... Joël.

Le chevalier se jette dans les bras du vieil homme – qui dégage une odeur de vieillard aigre. Une tête coiffée d'un bonnet et encadrée de papillotes se montre dans l'étroite porte.

– Maître, il est l'heure de...

– Laisse-nous, Shlomo.

– Avec ce goy? Méfiez-vous! Il est capable de...

– Laisse-nous, reprend le vieillard d'une voix sans réplique.

La tête disparaît. Ils ont parlé yiddisch. Le rebbe reprend en français:

– Je te disais, mon fils, que je suis vieux et que mes jours sont comptés. J'ai besoin...

Hoël, devenu Joël, a glissé au sol.

– Non!

– Si. Ton destin est désormais parmi les tiens. Tu devras étudier, étudier longtemps. Cela te sera sans doute difficile, car tu n'as plus l'âge où nous aurions trempé les lettres sacrées *yn haniq*, dans le miel, afin qu'elles fussent douces à tes lèvres. Tu devras acquérir des connaissances. Tu enseigneras peut-être, si la science se trace un chemin en toi et se fait un jour sagesse, si

tu disciplines tes appétits luxurieux, qui sont considérables je le sais. Tu guériras les malades et les affligés. Ils viendront à toi et tu les guériras. Ton baume n'est qu'un prétexte. Tu possèdes ce don. Tu le sais, n'est-ce pas ?

– Certains jours, je l'ai éprouvé et j'en ai été effrayé, répond Hoël d'une voix basse. Mais à d'autres occasions j'ai pensé que seule leur foi en moi les guérissait. Tels ces médecins qui soignent les nerfs froissés avec des boulettes de mie de pain teintes en rose bonbon...

– Tu guériras les malades et les blessés, et tu chasseras les démons. Même les goyim viendront à toi. Tu n'as pas le choix. Mon cœur m'assure que tu es mon petit-fils. C'est pour cela que je t'ai fait venir ici, avec l'aide de ce colporteur, de ce mendiant, de Yehuda, que le dessein divin a placé sur ton chemin, de David et d'Aaron... Pour cela et non pour quelque absurde raison. Car tu connais bien sûr ce texte...

– De quoi me parlez-vous ?

– Une fausse prophétie qui circule depuis des années parmi notre peuple assure qu'un homme aux yeux vairons, venu du couchant, maniant l'épée en même temps que guérisseur, serait le... Blasphème !

– Serait le quoi ?

– Tu n'as pas besoin de le savoir. Ce sont des sottises propagées par des gens incultes que leur imagination égare. Ce soi-disant maître Sabbataï, déjà... Quoi qu'il en soit, tu seras le prochain grand rabbin de Wilne.

– Non !

– Veux-tu encore du thé ? Le samovar est allumé jour et nuit.

Un courant d'air manque d'éteindre la flamme de la chandelle. Le vieillard se drape dans sa houppelande, puis reste immobile, avant de reprendre :

– Tu montes à cheval et tu tires l'épée comme le gentilhomme que tu es également, d'une certaine façon.

– Je suis chevalier!

– Oui et non, que te dire? Tu n'es certes pas un juif de ghetto, mais au vrai, *mit deinem Blut*, de par ton sang, tu n'es ni breton ni noble...

– *Das Blut!* Qu'est le sang?

– Ne te tourmente pas. Tu nous seras un homme précieux. Les bons t'aimeront et les méchants te respecteront pour cela aussi.

Silence.

– *Yr zint baptysd.* Tu es baptisé, bien sûr...

– Bien sûr.

– Cette eau a ruisselé sur toi...

– Je ne renie rien. Le sacrement scelle mon appartenance...

– Comme ces démons de Polonais! Ton appartenance! Mais elle n'abolit pas ton origine. Tu es baptisé... et tu n'es pas circoncis, malheureux!

– Si fait.

Le vieillard lève les bras au ciel:

– *Wunder!* Par quel prodige?

– Ma mère m'a raconté que durant ma prime enfance une infection du prépuce l'a contrainte à recourir à un barbier afin d'amputer cet anneau de chair.

– Louable infection! Voilà qui me rassure. Car sinon, oï! oï! oï! j'aurais engendré descendance incirconcise! Seigneur, quelle n'aurait pas été alors l'ampleur de mon péché? Mais tout va bien.

Hoël, gêné, ne sait que dire.

– Et tes dérèglements multiples, dont nous avons eu des échos, qui offensent la loi et sont indignes de ton état, doivent cesser. Nous allons te marier.

– Non! («C'est une manie! Aaron, déjà. Mais lui, au moins, m'emmenait au bordel.»)

*

Hoël-Joël ne cédera pas. Lui qui s'est enfui de chez lui pour ne pas être enfermé entre les quatre murs d'un séminaire ne va pas devenir clerc, fût-ce un rabbin respecté, d'illustre lignée, reclus dans un cagibi au cœur du ghetto de cette ville lointaine. Et puis il lui faudrait toute une vie pour acquérir ne serait-ce qu'une vague teinture de la Torah et du Talmud. Il n'en ressent pas du tout le besoin. Que lui veut-on? Pas question. Quant à ce dieu furibard, menaçant à tout propos d'exterminer sa création, il préfère s'en tenir le plus éloigné possible. Les aimables saints de pierre qui prenaient le frais au long des chemins de Bretagne lui convenaient mieux.

*

Le chevalier passe le reste de l'hiver, qui est long, dans la maison du rebbe, au cœur du ghetto.

Il finit par se familiariser avec cette habitation labyrinthique qui lui paraît à la fois vaste et exigüe. Le vieillard lui a attribué une chambrette sous les toits, au fenestron obstrué par la neige et où même en plein jour ne perce qu'une clarté laiteuse. La pièce est glaciale, meublée d'un lit étroit recouvert d'un épais édredon rouge, d'une chaise, et d'une petite table sur laquelle repose un broc posé dans une cuvette. Le poêle le plus proche est deux étages plus bas, mais on lui tend une bouillotte quand il monte se coucher.

Dès le vendredi soir, une grande immobilité, qui n'est rompue que par le bourdonnement de la prière, gagne la maisonnée. Tout s'arrête de la fin du jour à la fin du jour suivant, et les nuits sont longues. Hoël oscille entre une grande paix, telle qu'il n'en a jamais ressentie, et un indéniable ennui.

*

Kunegunda, la servante goy, qui peut donc allumer et entretenir le feu pendant le shabbat, est au service de la maisonnée de toute éternité. C'est une vieille femme recroquevillée au nez imposant et aux cheveux roussâtres clairsemés qu'elle dissimule sous un fichu ; elle porte des bésicles bleues, une robe de laine et des bottes ; de longs ongles jaunes dépassent de ses mitaines. Un parfum amer de géranium émane d'elle. Peu aimable avec les habitants de la maison, elle se montre particulièrement revêche avec le chevalier.

*

Autre pilier de la maison, Judith, une parente du rebbe, est une vieille demoiselle, toujours vêtue de noir, portant de travers une perruque de laine. Indispensable, elle veille avec une vigilance jamais démentie à la bonne marche de la maison et surtout à l'application des multiples règles alimentaires – avec elle des animaux impurs, lapins, escargots ou écrevisses, ne risquent pas d'arriver jusqu'à la cuisine, mais quel ne serait pas le trouble à l'ordre du monde et le courroux du Créateur si viande et lait cuisaient ou étaient ingérés de concert –, donne des instructions aux servantes et ne manque pas de gourmander les insoucians élèves, qui se confondent avec les

enfants de la maison. Elle tyrannise la transparente épouse de Shlomo, dont Hoël n'entend pas le nom.

Judith a trouvé un allié solide en Shlomo, lui aussi un parent, dont le rôle est à mi-chemin du disciple principal et du fondé de pouvoir.

Shlomo n'agit que sur ordre du vieillard, sinon il flanquerait Hoël à la porte. Il le vouvoie et évite avec soin de l'appeler par son nom – lequel? –, son titre – chevalier? *Pan*? –, de suggérer une quelconque relation familiale... Pour lui ce prétendu petit-fils n'est qu'un imposteur, un Gentil sans qu'aucun doute soit possible, qui abuse de la faiblesse du vieillard. Et il lui déplaît de le voir tartiner de son onguent – dont les ingrédients ne peuvent qu'outrager la kashrout – les nécessaires mal en point qui se pressent à la porte du vieux maître.

*

Dans la pièce où se tient le rebbe. Le grand-père et le petit-fils boivent leur thé dans des soucoupes.

– Tu as guéri ces gens presque sans t'en rendre compte, c'est bien. Ils affluent. Tu ne dois pas les faire payer, mais tu peux accepter un poulet, un pot de miel ou une guirlande d'ail.

– Je sais, grand-père.

Le vieillard soupire :

– Le temps a tout emporté, tel un cheval emballé. J'étais voici peu encore un étudiant assidu au Talmud, un époux empressé, un père aimant, et me voici soudain vieillard près de rendre l'âme. Et je n'en sais pas plus. Que s'est-il passé? Le Seigneur me montre-t-il déjà la sortie alors qu'il me semble commencer à peine ma tâche?

– Ne dites pas cela, grand-père. *Yr zyn shtarq*. Vous êtes solide.

– Je suis encore solide mais je tomberai bientôt, je le sais. Et je fermerai les yeux avec joie en te voyant près de moi. Shlomo a du mal à comprendre. Je crains qu'il ne soit jaloux. Peut-être se voyait-il prenant ma succession.

– Comment ne pas le comprendre ?

– Mais ton arrivée a tout bouleversé.

Le jeune homme prend dans les siennes les mains décharnées du vieillard.

*

Quelques jours plus tard.

– Vous voici malade, monsieur de Bretagne ? C'est fâcheux, mais pas irrémédiable, fait Shlomo d'un ton bref. Et ne dérangeons pas le rebbe pour si peu. Puisque vous avez pris froid, je vais vous envoyer Kunegunda. Allez vous coucher et gardez la chambre. (« Nous serons toujours débarrassés de lui pendant ce temps-là. ») Elle va vous apporter un bouillon de poule avant de vous appliquer ses remèdes. Demain ou après-demain vous serez sur pied. Bonsoir.

Kunegunda entre sans frapper dans la chambrette. Il entend grommeler en allemand « *Kränklich* », ainsi donc la sorcière le trouve maladif. Il boit son bol de bouillon de poule où l'on a délayé une pincée de gruau – il ne faut pas nourrir la fièvre. Elle tente de sourire d'un air bienveillant au « jeune homme maladif » :

– *Ja ja, ein kränkliche junge Mann.*

Elle va pour sortir puis se ravise, et soudain, alors que la chandelle vacille dans un courant d'air, insoucieuse du froid qui pince, elle soulève l'édredon et la couverture. D'un geste qui se veut médical, elle rabat la chemise de nuit sur le ventre

du chevalier, examine d'un œil clignotant derrière ses besicles bleues, puis de ses griffes saisit et manie le vit du malade, qui ne tarde pas à s'émouvoir. Une mise en bouche s'ensuit illico, et Hoël s'aperçoit avec délice que Kunegunda est complètement édentée, il ne lui reste pas même un chicot, d'où une douceur incomparable qui, jointe à un siècle de savoir-faire, l'amène bien vite au sommet, d'autant que la vieille lui gratte les boules de ses griffes tandis qu'il flatte son crâne déplumé. Quand il jouit, il croit qu'elle l'aspire jusqu'au tréfonds de sa goule. Elle rabat la chemise et la literie, se racle la gorge, crache dans la cuvette, se gargarise à grands bouillons et disparaît dans l'obscurité, non sans avoir murmuré « *Geschenk machen* », « Faire cadeau » et avoir raflé une ou deux pièces dans la bourse de son hôte.

*

Soudain bien maladif, lui qui en vu d'autres, le chevalier s'amollit, tarde à se remettre et Kunegunda monte chaque soir auprès de lui pour vérifier en rouscaillant qu'il prend bien son bouillon et ses remèdes, avant de s'autoriser une fantaisie buccale et d'empocher ses honoraires. Au bout d'une semaine, alors qu'elle se gargarise, ses lunettes bleues ayant glissé sur le bout de son nez, Hoël, dans la fougue de sa jeunesse, descend de son lit, la prend par les hanches, l'assoit sur la petite table, qui craque – mais la vieille ne pèse guère – et la retrousse, surexcité à l'idée d'explorer la cavité séculaire. Il lui saisit les jambes, les pose sur ses épaules, et cette fois ce sont les vieux os qui craquent. Son parfum amer de géranium émane d'elle. Elle susurre qu'il n'est donc pas si malade, « *Nicht so kränklich... Nie tak chory...* », réclame une onction pour son con chauve et desséché – « *Mit Öl!* » – avant d'enfourner le

vit. Elle est toujours boutonnée jusqu'au menton et le rabroue quand il tente d'explorer les vestiges de sa vieille carcasse, sans oublier les tétons racornis et pendards, mais elle donne des coups de reins résignés pour en finir plus vite, ses petites jambes bottées battant dans le vide, sans regard derrière ses lunettes bleues, son nez considérable luisant. Lui fout comme jamais, possédé d'un véritable rut. Vient l'instant du deuxième cadeau : « *Geschenk machen! Noch ein Mal!* »

*

Quand Hoël est guéri, Kunegunda remonte parfois dans la chambrette, sous divers prétextes, alors que la maisonnée dort, s'émerveillant de la fougue juvénile de son partenaire – « *Jugendkraft!* » – et lui vidant la bourse en même temps que les bourses. Lui, désormais jamais détumescent à la vue de la vieille servante goy, a l'impression, en sa jeunesse éternelle, de foutre la Mort, qui proteste :

– Allez-y avec douceur, *pan*, à mon âge j'ai le pertuis assez sensible, « *Ja ja, empfindlich* », veuillez donc ne pas m'éventrer de vos coups de butoir, au demeurant flatteurs.

– Si tu te taisais?...

– Sinon je me verrai contrainte de vous facturer un supplément.

– Tout ce que tu veux! Aaah!

*

Dans la pièce où se tient le vieillard.

– Je te vois préoccupé, Shlomo.

Les deux hommes se frottent les mains au-dessus du poêle de poupée. On entend dans la ruelle les sabots d'un cheval

dont les fers tintent sur la glace, les roues d'une voiture et le cri d'un charretier.

– Ce Gentil est en train de vous embobiner, maître, en attendant de tous nous filouter.

– Il me déplaît d'entendre parler en ces termes de mon petit-fils.

– Que faut-il pour vous ouvrir les yeux? Vous vous illusionnez. C'est un goy typique, paresseux, fornicateur, malhonnête.

– Tu m'offenses, Shlomo.

– Regardez la vérité en face, maître, comme vous l'avez toujours fait. Il n'est digne d'aucune confiance et il ne montre même pas la moindre inclination pour l'étude.

– Je te le concède, une rude besogne nous attend de ce point de vue-là. A-t-il appris au moins l'alphabet?

– Tout juste s'il distingue un he d'un heth ou un guimel d'un zayin! Il ânonne quelques mots... De plus, il ne réforme en rien ses mœurs...

– Explique-toi.

– Il ne vaut pas mieux qu'un bouc. Une des servantes m'a assuré qu'avec Kunegunda...

La tête renversée, le rebbe se tire sur la barbe en riant, contrairement à son habitude, à gorge déployée. Ses yeux pétillent:

– Kunegunda! Mais elle est beaucoup plus âgée que moi! Elle était déjà à moitié sénile quand j'étais encore imberbe! Elle était déjà ménopausée à l'époque du roi Salomon! Depuis quand accordes-tu foi aux racontars? Tes propres pensées lubriques t'égarèrent!

– Mais...

Le vieux rire redouble, au point que des larmes montent aux yeux du rebbe. Shlomo se retire, vexé.

*

Hiver confiné qui n'en finit pas. Le jour est à peine levé que la nuit tombe déjà. Crépitements dans le poêle. Thé. On apporte trois gâteaux secs et deux pruneaux dans une soucoupe. Le rebbe soupire :

– Quelles étranges créatures nous sommes ! Toi, faux Breton, faux noble, faux catholique, tu es ici traité de faux juif.

– En effet, je me demande bien de quoi je suis fait.

– De morceaux mal recollés, qui sont la seule vérité. *Tylko prawda.*

– Vous parlez aussi polonais ?

– Bien sûr. Nous parlons toutes les langues. Depuis la tour de Babel, depuis que Dieu a brouillé les langages humains, et depuis que les Romains ont détruit le Temple et nous ont dispersés sur la surface de la Terre. Mais l'empire des Romains a disparu depuis de longs siècles, et nous, nous sommes toujours là.

– Vous parlez également lituanien ?

– *Lietuva taip pat.* Nous n'avons pas le choix. En cela aussi tu nous es proche, car toi aussi prétends parler toutes les langues.

– Non sans vanité parfois. D'ailleurs...

– Laisse-moi continuer. Des morceaux mal recollés, en effet... Je crains que ceux qui prétendent à la solidité d'un bloc ne soient des imposteurs, ou alors de simples mottes de terre près de s'effriter... C'est cette fragilité qui constitue la force.

– *Dem shtarqiat yz shwaqyat?*

– C'est cela. Tu vois, quand tu veux.

Ainsi vont leurs conversations dans la chambre obscure, à côté du poêle de poupée.

Pourtant, à la fin de l'hiver, l'état de santé du vieillard se détériore avec rapidité et il doit garder le lit, s'affaiblissant de jour en jour, mais plus serein que jamais.

*

Le soleil brille et on entend des plaques de glace qui tombent des toits et se fracassent dans la ruelle.

Le rebbe fait appeler le chevalier dans sa chambre où l'on a frotté un carreau afin de laisser entrer un peu de la lumière du matin. Shlomo et son épouse, les disciples, Judith, la perruque en bataille, et même Kunegunda, en retrait, sans regard derrière ses lunettes bleues, entourent le lit.

– Approche, mon dernier bonheur, mon petit-fils enfin retrouvé.

Hoël-Joël s'agenouille devant le vieillard.

– Donne-moi la main.

Il baise la main du vieillard.

– Je vais quitter ce monde. Que le Seigneur se montre miséricordieux envers son serviteur.

Redevenu un enfant, le jeune homme éclate en sanglots.

Le rebbe rend l'âme alors qu'un rai de soleil se pose sur son visage, et les assistants y voient un signe de la faveur divine.

Une heure plus tard, alors que les disciples sont en prière, Shlomo fait signe au chevalier de le suivre dans une pièce écartée. Il est grave, le fait asseoir, s'adresse à lui en polonais :

– La volonté du défunt est sacrée. Le petit-fils de notre rebbe aurait été le nôtre. Mais toi, qui es-tu? Un imposteur, un Gentil venu de terres parcourues de maléfices, de marais

qui distillent des vapeurs de mort, de forêts hantées d'esprits, semées de pierres qui parlent, de fontaines qui guérissent ! Et d'ailleurs, puisque tu prétends guérir, d'où te vient ce pouvoir ? De quelles ténèbres le tiens-tu ? Quelles recettes sataniques appliques-tu en fabriquant ces baumes ? On a vu des traces de brûlure sur l'épaule d'une femme qui va clamant que tu as chassé son mal. Non, tu ne pourras plus demeurer avec nous. Les anciens ont délibéré et ont conclu que le défunt, dans son infinie bonté et douceur, avait eu en son grand âge la tête affaiblie et avait cru reconnaître en toi ce petit-fils dont il espérait tant la venue.

– Pourtant ces papiers...

– Le témoignage des nonnes devant ce tabellion ? Ces papiers n'ont aucune valeur à nos yeux. Quitte ces lieux. Retourne dans ton manoir ou fais-toi soldat, mais pars. Tu n'as que trop tardé.

– Le rebbe disait que...

– Ce que disait le rebbe ne t'était pas adressé. Vous avez été tous deux le jouet d'une illusion. Le rude hiver, l'obscurité, la neige épaisse nous sont une couverture trompeuse. L'espoir rend aveugle, et le maître, malgré sa sagesse, a pu en être le jouet, tant le désir de retrouver le souvenir de sa fille et son petit-fils était intense, tant son chagrin était devenu inconsolable. À travers toi c'est elle qu'il cherchait. Quant aux fausses prophéties, elles abondent en ce siècle... Les charlatans ne s'y montrent pas avarés de promesses, jusqu'à profaner celle qui est la plus sacrée pour nous.

– Comment cela ?

– Tu l'apprendras bien assez tôt. Et admetts que cette histoire d'enfant substitué n'a aucun sens. Le soleil du printemps va dissiper ces vapeurs et tout va s'éclaircir, tu verras. « *Havel havalim, ve kol havel...* Oui, *Vanitas vanitatum,*

comme disent vos prêtres... » Je ne t'en veux pas, mais tu dois partir. Tu n'es pas des nôtres. Tu es baptisé. Souviens-toi que tu fais partie de ceux qui nous haïssent.

– Tu sais que non, Shlomo. Je ne hais personne. Ton animosité envers moi t'égare. Tout est en place et tu seras le prochain grand rebbe de Wilne. Qui serais-je pour te disputer ce titre? Je ne te porte pas ombrage. Mon grand-père...

– Il n'était pas ton grand-père! Ce n'est qu'une divagation due à un espoir insensé! Comme chez vous une mère qui croit reconnaître en chaque passant son fils disparu à la guerre...

Hoël baisse la tête. Un chagrin aigu l'envahit. Pendant une seconde il n'est plus qu'un garçonnet abandonné. Shlomo reprend avec douceur :

– Pars. Oublie l'hiver que tu as passé ici.
– Comment pourrais-je l'oublier jamais!
– Ne m'en veuille pas. Nos destinées parfois nous échappent.

Hoël jaillit de son siège :

– Non, nos destinées ne nous échappent pas. La mienne s'ouvre devant moi et j'en suis le maître!

Shlomo écarte les deux mains en un geste de doute :

– En as-tu été le maître depuis que tu as quitté la demeure de tes ancêtres? La vie t'a amené ici tel un mulet qu'on tire au bout d'une longe... Regarde derrière toi et réfléchis. Ne laisse pas l'orgueil d'une jeunesse que tu crois éternelle ni de ton sang bouillant – qui sait rendre hommage à l'expérience, nous l'avons noté... – te dominer. Ne sois pas présomptueux. Je répète: nous enterrerons le maître dès demain, en ce moment la stèle est en train d'être gravée; tous les savants, tous les élèves seront réunis au cimetière. Il serait séant que tu aies quitté la ville.

– Je partirai donc. J'aurai besoin de mon cheval.

Shlomo a un rire triste :

– Le rebbe avait ordonné qu'on le vende, pour t'empêcher de jamais le quitter. Je vais te remettre son prix.

*

Mais le chevalier est, nous ne le savons que trop, sujet aux faiblesses humaines – «Holà, mon gentilhomme, une partie de lansquenet?» –, et, en voulant le multiplier, il perd dans un tripot l'argent du cheval. C'est donc à pied, sans bagages et sans un sou en poche, triste et très mécontent de lui-même, qu'il quitte Wilne en direction de l'est, le matin ensoleillé où l'on enterre le rebbe.

Chapitre douzième

Profitant du soleil de midi, le gros marchand a ouvert son manteau et s'est endormi sous un arbre, en pleine solitude. Un cheval de selle et un mulet qui porte des ballots de marchandises sont attachés à un piquet.

Hoël, tapi dans les hautes herbes, rampe et se rapproche sans bruit avant de s'élancer vers le cheval. Mais le marchand s'est réveillé en sursaut et l'a saisi par une cheville, l'a fait tomber, ils se battent à poings nus.

– Soi-disant chevalier et vrai voleur! Je te reconnais!

Hoël lui aussi a reconnu maître Friedrich, l'un des marchands du convoi qu'il a escorté.

– Jamais je ne t'ai fait confiance! Hypocrite! Je te ferai pendre, fripouille!

Le jeune homme a immobilisé au sol le marchand, qui se tortille et écume.

– J'ai besoin de ce cheval. Mais je vous laisse vos marchandises. Que transportez-vous, au fait?

– De la mortadelle...

– On dit que plus loin les kniaz, les princes, la paient au prix de l'or. Vous m'en voyez désolé, mais la faim me contraint à vous alléger de quelques spécimens.

– Triple voleur!

– Cessez enfin. Je pourrais vous saigner, alors que je vous laisse le mulet et votre charcutaille. Vous auriez pu plus mal

tomber. Les Tartares, qui ne mangent pas de cochon, décorent volontiers les palissades de leurs fortins avec des têtes d'infidèles. Pardonnez-moi de prendre certaines précautions, et adieu, maître Friedrich.

Hoël arrache le piquet et en assomme le marchand, fourre plusieurs mortadelles dans les fontes avec du linge, un poignard, l'épée du bonhomme, un chapeau, saute en selle et s'éloigne au galop.

*

Le printemps est bien là. Nulle demeure, nulle trace de l'humanité, d'ordinaire si fière d'étaler sa prolifération. S'il existe des villages, ils sont invisibles. Les larges fleuves dégèlent en charriant des plaques de glace épaisses d'une coudée, ils roulent soudain des flots boueux où les glaces s'entrechoquent, ils débordent, parfois jusqu'à l'horizon, et Hoël doit les longer durant des journées entières faute de pouvoir les franchir.

Puis il chevauche sans fin dans la steppe, allant toujours vers le levant, dans des herbes plus hautes qu'un homme, devinant les lièvres qui filent, réveillant des serpents gros comme le bras, levant des oiseaux inconnus, ahuri du froid de la nuit et du soleil ardent de midi.

*

Cette fois, le galop de sa monture ne peut le sauver, car les hôtes de la steppe semblent nés sur leurs petits chevaux poilus qui filent comme le vent. Ils le rattrapent. Ce sont des hommes courts de taille, les yeux étroits, le poil rare, sentant le bouc. Pas de femme avec eux. Ils portent de hauts bonnets, de larges culottes, de courtes bottes. Ils l'entourent, le jettent

au sol, le frappent avec la hampe de leurs javelots, délibèrent dans une langue inconnue de lui. L'un d'eux saute à terre, lui arrache ses bottes, sa chemise, son pantalon, sa bourse, son épée, son coutelas, son linge, son chapeau, flaire la fiole qu'il porte autour du cou et la repousse avec une éruclation dégoûtée. Les autres commentent son membre circoncis, lui posent des questions qu'il ne comprend pas, le frappent encore, mais sans conviction, avant de talonner leurs montures avec un cri bref et de disparaître comme ils étaient arrivés.

Hoël est nu comme un ver, couvert de bleus et d'ecchymoses, dans la plus grande des solitudes, sa fiole de baume autour du cou. Il se remet à avancer dans les hautes herbes, inlassable. Le soleil le brûle, il a faim, ses pieds se déchirent aux herbes coupantes.

*

Plusieurs semaines ont passé. Il n'y a presque pas eu de printemps et l'été le plus cuisant a succédé sans transition à l'hiver. Il marche sans trêve, comme un automate. Les herbes sont de plus en plus coupantes. On ne sait de quoi il se nourrit.

Midi. Toujours tout nu, l'errant qui fut le chevalier Hoël de Torgluff, cadet de Bretagne, se trouve au sommet d'une falaise de terre qui domine un large fleuve, et il se demande de quelle façon il va bien pouvoir traverser, car le fleuve est large d'un quart de lieue et ses eaux sont tumultueuses.

Et cette fois il croit sa dernière heure arrivée. Les cavaliers qui l'encerclent à l'improviste en poussant des cris menaçants ont encore plus mauvaise mine que ceux qui l'ont dépouillé auparavant. Ces brigands eux aussi montent de petits chevaux

poilus et ils ont les yeux bridés, le poil rare et noir, portent des bonnets pointus ou des casques de cuir, d'amples culottes et des bottes, eux aussi sentent le beurre rance. Mais cette fois des femmes et des enfants, tous à cheval, les accompagnent, et des chariots et du bétail suivent derrière. Et une enseigne à queue de loup porte l'étoile de David.

Tous l'examinent de près et se concertent longuement en bavardant avec vivacité. Ils l'interrogent, il ne peut répondre. Les femmes rient en examinant sa nudité. Puis un ancien le questionne en polonais :

– *Czy jesteś żołnierzem?* Es-tu soldat, comme l'indiquent tes cicatrices ?

– Non, mais j'ai combattu.

– D'où viens-tu ?

– Du couchant.

– Soignes-tu les fils d'Adam ?

– Quand cela m'est possible.

– Manges-tu la chair des animaux qui ont le sabot fendu mais qui ne ruminent point ?

– C'est-à-dire... Je ne... La faim...

– Et le nerf sciatique ? Le manges-tu ?

– Je préfère pas...

– Donc tu fais au mieux, comme nous autres, *tamam*, bien.

Quel est ton nom ?

– Hoël.

– Autant dire Joël. Le nom de ton père ?

– Ulysse.

– Autant dire Eliazar. Le nom de son père ?

– Ovide.

– Ce ne peut être que David. *Atah medaber ivrit?* Parles-tu hébreu ?

– *Ktsat*. Un peu.

L'homme reste pensif, avant de lever les bras au ciel et de s'écrier :

– Il vient de l'ouest, il est circoncis, il a les yeux vairons, il est de la descendance de David! La prophétie est confirmée! C'est lui! Après tant de siècles d'attente, il arrive parmi nous vêtu comme au jour de sa naissance, de la tunique de notre père Adam! Louange à l'Éternel! Messie est venu!

Tous reprennent le cri, sautent de cheval et se jettent à plat ventre de tout leur long devant le jeune homme, toujours debout, couvert d'une poussière collée de transpiration. Un cri immense retentit dans la plaine :

– Messie est venu!

Les chevaux hennissent en écho à la clameur et le bleu du ciel infini semble vibrer en réponse.

Tout de suite on s'affaire autour de Hoël, on le lave, on le parfume, des femmes aux yeux ardents essuient son corps de leurs longs cheveux – assez gras, il faut le dire –, ce qui ne manque pas de provoquer chez lui un trouble très visible. Mais, sans paraître prêter attention à cette manifestation qui souligne son humanité, on le revêt aussitôt d'un caftan pourpre – la pourpre de Byzance –, on le coiffe d'une kippa de cuir qui ressemble à un casque et on l'assoit sur un trône de bois grossier tendu de peaux de bêtes. Puis tout le peuple vient se prosterner devant lui et lui toucher les pieds pendant des heures où il n'ose bouger.

Très vite les éclopés et les malades défilent devant lui, très vite son baume est épuisé et il se contente d'imposer les mains. Opération bienvenue, puisque, convaincus de sa toute-puissance, beaucoup de perclus s'éloignent en cabriolant, remontent d'un bond sur leurs chevaux et partent au galop en chantant la gloire de celui qu'on attendait depuis tant de siècles.

Le soir, on allume des feux de broussailles; le lait et la viande cuisent dans des marmites séparées. On le nourrit, on lui fait boire du lait de jument fermenté, il dort sous les étoiles. Une fois il rêve du manoir de Kergaoust et de l'océan gris, il se réveille à l'aube, ne sait plus où il se trouve, défroisse son caftan, se souvient. Le défilé de ceux qui lui rendent hommage commence sur-le-champ. Par centaines, par milliers, hommes, femmes et enfants, descendus de cheval, se prosternent devant lui en lui touchant les pieds.

*

L'homme qui parle polonais, sur un signe, s'approche de lui :

- Ordonne, ô fils de David!
- Qui êtes-vous? Quel est votre peuple?
- Nous sommes des fils d'Adam parmi les fils d'Adam.
- Êtes-vous de ceux qui inspiraient tant de frayeur et qu'on appelait des Huns?
- Ils étaient nos bons cousins...
- Êtes-vous réellement des juifs? *Atem yeoudim?*
- Nous sommes aussi réellement des juifs que tu es réellement Celui que nous attendions depuis toujours!
- Mais vous n'êtes pas des gens des schtetel. Qui êtes-vous et quelle langue parlez-vous?
- Nous sommes les derniers Khazars, seigneur, et nous parlons turc. Connais-tu le turc? *Türkçe biliyor musunuz?*
- C'est-à-dire...
- Tu l'apprendras. C'est facile.
- Euh... Mais comment tout cela?...
- Rien de plus simple. Nos ancêtres se sont réfugiés à l'abri du bouclier de David, voici mille ans...

– Mille ans!

– Mille printemps, mille étés, mille automnes et mille hivers, seigneur, nous sommes solides!

Un enfant passe endormi sur son cheval qui va au pas.

– Pour échapper à la cruauté des princes de Kiev et du basileus de Constantinople autant qu’au joug des musulmans. Notre royaume, qui fut puissant et qui ne se parcourait qu’en des mois de chevauchée, a été anéanti voici des siècles, on nous croit disparus, avalés par la steppe, les tourbillons des fleuves et la boue du dégel, et les Gentils nous traitent de brigands et de pillards. Ils ignorent encore que notre mère la steppe nous a nourris le temps de cette longue attente et qu’avec toi à notre tête nous serons invincibles, seigneur, car le Règne est venu!

– Tu parles comme un guerrier. Pourtant ce Messie n’est-il pas un homme de paix devant lequel tous sur terre s’inclineront?...

– Notre interprétation est différente! *Kesinlikle!* Aucun doute à cela. Écoute bien, seigneur: pas question de prairies parfumées pour le moment. Ton apprentissage est terminé et tu dois maintenant quitter ton lit de luxure pour le champ de bataille!

Épilogue

La suite de la vie du chevalier Hoël de Torgluff, cadet de Bretagne et coureur de route, voire spadassin, fornicateur et bougre, ayant peut-être engrossé la comtesse Gundula, devenu Yoël ben Eliazar ben David, considéré par beaucoup comme le Messie attendu par le peuple d'Israël, par beaucoup d'autres comme un imposteur de bas étage, quand il eut rejoint les survivants du royaume khazar de la steppe, que les Cosaques brutaux et les farouches Ottomans les traquèrent en vain, qu'il se fut enfui jusqu'en Sibérie inconquise et y fut devenu chef d'une horde de milliers de cavaliers, traînant à sa suite une ville faite de tentes de feutre roulées sur des chariots, entretenant sans nulle vergogne un harem de filles et un autre de garçons, thaumaturge, exorciste, puis, à la suite de revers au combat, rejeté comme un faux Messie de plus, déchu, abjurant la loi de Moïse, fuyant pour échapper au sabre vengeur, traqué, mais reprenant courage, rassemblant de nouveaux partisans, et alors couronné khan d'autres tribus turques qui ne révéraient que les esprits de la steppe, cette suite vous sera peut-être contée quelque jour.

DE LOUPETITOU

[avec Pierre Charmoz] *Le Vampire de Wall Street*,
Sous la Cape, 2010.

[avec Pierre Charmoz] *La Canine impériale*,
Sous la Cape, 2011.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-289-4

Mise en ligne en juillet 2015